










600093163S

LA DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALIGHIERI,

CONTENANT LA DESCRIPTION

DE L'ENFER, DU PURGATOIRE

ET DU PARADIS.

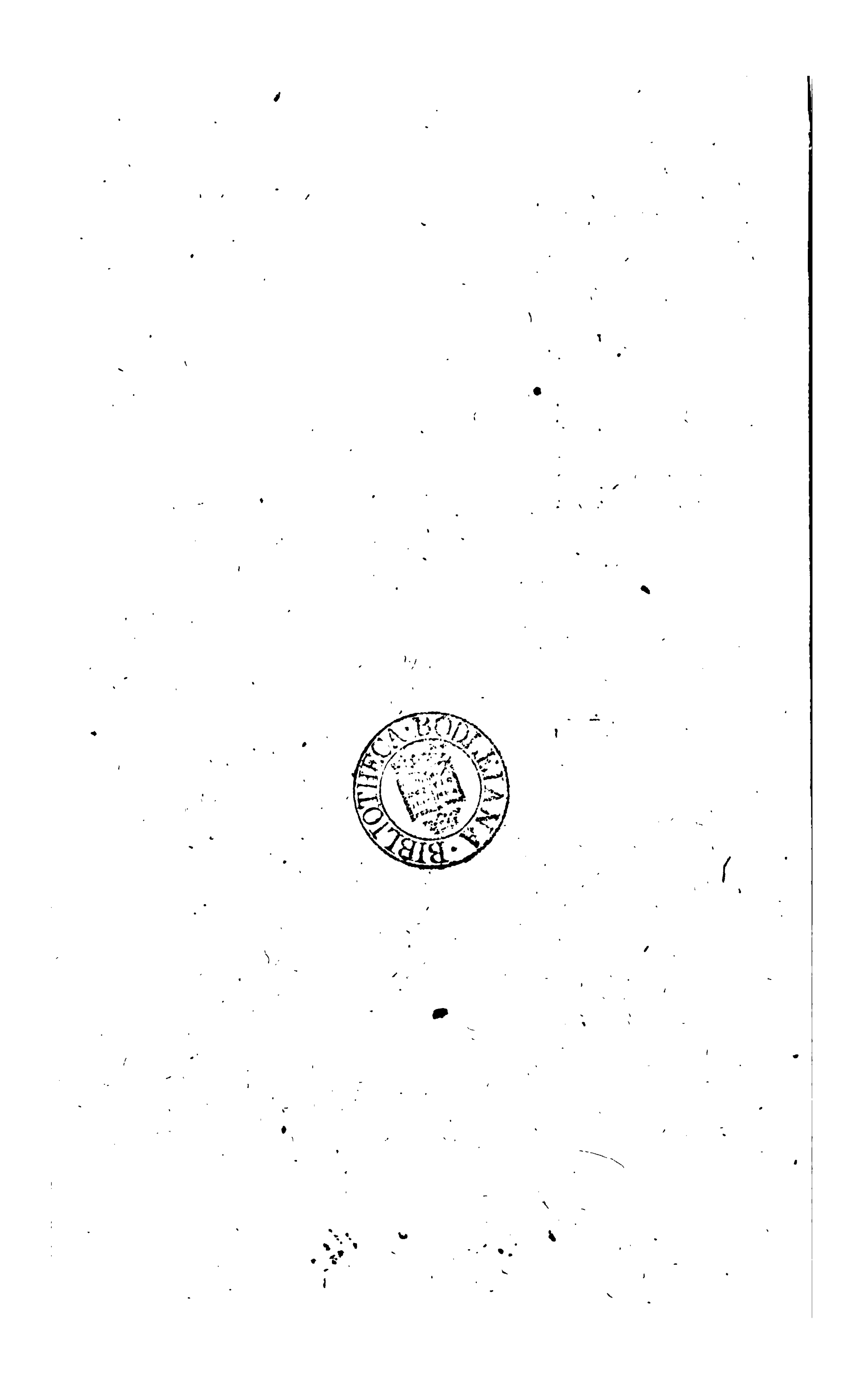
TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ SALLIOR, SUCCESSEUR DE DIDOT JEUNE,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 22.

L'AN IV DE LA RÉPUBLIQUE (1796).


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

LE PURGATOIRE.

PREMIER CHANT.

Mon génie va prendre un nouvel essor. Il vient de quitter des flots trop orageux. Il va voguer sur une mer plus paisible. Je vais chanter le second séjour, où l'ame se purifie pour se rendre digne d'être élevée jusqu'aux cieux. Muses sacrées ! c'est à vous à faire revivre aujourd'hui les charmes de la poésie. Calliope, daignez m'inspirer. Que mes accens découragent les misérables poëtes, dont les chants imitent ceux de la pie importune.

Dès que j'eus quitté le séjour des ténèbres, un ciel pur et serein s'offrit à mes yeux : il étoit peint de la couleur douce et charmante d'un saphyr oriental. A cette vue, la joie rentra dans mon cœur. Déjà la belle étoile du matin, qui invite à l'amour, embellissoit l'horison du côté de l'orient; déjà sa lumière éclipsoit le signe des poissons qui lui servoit d'escorte. Je ne pouvois me lasser de considérer ce nouveau pôle, et j'y apperçus quatre étoiles, qui ne furent connues que par nos

premiers pères. Le ciel paroissoit glorieux de leur éclat. O septentrion, quelle privation pour toi de ne pas jouir de ce brillant spectacle ! En vain, portant mes regards du côté de l'autre pôle, je cherchai la constellation du char de David : elle avoit disparu. Je vis près de moi un vieillard vénérable : il se promenoit seul. Sa vue m'inspira plus de respect qu'un fils n'en a quelquefois pour son père. Il avoit une longue barbe : ses cheveux blancs tomboient sur ses épaules. Les rayons des quatre étoiles saintes éclairoient son visage à un tel point, qu'on l'eût pris pour un soleil. Apprenez-moi, nous dit-il, en faisant un léger mouvement de tête, qui vous êtes ; comment vous avez pu vous échapper de la prison éternelle, et passer le noir Achéron ? qui vous a servi de guide ? quelle lumière a pu vous éclairer, pour sortir de cette nuit profonde qui couvre les abîmes des enfers ? Les loix de ce royaume sont-elles révoquées ? Le ciel a-t-il changé ses décrets ? Se peut-il que les damnés pénètrent jusques dans mon empire ? Virgile alors m'ordonna de m'incliner, de saluer respectueusement, et dit à Caton : ce n'est pas de mon propre mouvement que je viens dans ces lieux. Béatrix est descendue du ciel, et m'est venu

trouver. C'est à sa prière, que j'accompagne celui que vous voyez. Que vous dirai-je de plus, touchant notre sort, pour satisfaire à vos justes demandes ? Il n'a point encore perdu la vie ; mais, par sa faute, il s'est vu bien près de la perdre. J'ai été envoyé pour le sauver, et je ne pouvois suivre d'autre route. Je lui ai fait voir tous les habitans de l'enfer. Mon projet est maintenant de lui montrer les esprits qui se purifient sous vos loix. Il seroit trop long de vous expliquer de quelle sorte je l'ai tiré des abîmes de l'enfer. C'est une puissance d'en-haut qui m'a prêté son secours, pour le conduire dans ce séjour. Daignez le recevoir avec bonté. Il cherche la liberté, si chère, vous le savez, à tout homme raisonnable ; la liberté, pour laquelle vous avez, dans Utique, quitté votre enveloppe mortelle, qui reparoîtra brillante au jour du jugement dernier. Au reste, les loix éternelles n'ont point été interverties pour nous. Celui-ci vit encore, et moi, quoique privé de la vie, je ne suis point soumis à l'empire de Minos. J'habite le même cercle que la chaste Marcia, votre épouse. On lit encore dans ses yeux l'attachement qu'elle eut pour vous. Je vous en conjure, au nom de son amour, laissez-nous parcourir vos sept

royaumes. Je l'en remercierai, si vous permettez que l'on fasse mention de vous dans ces lieux souterrains. Caton répondit : Marcia m'a été chère tant que j'ai vécu, et je ne lui ai rien refusé. A présent qu'elle habite au-delà du Styx, elle ne peut rien obtenir de moi ; la loi qui m'est prescrite, me le défend. Mais si Béatrix vous protège, comme vous le dites, sa recommandation suffit. Allez donc, mais faites faire à votre disciple une ceinture de joncs. Vous lui laverez ensuite le visage, afin qu'il n'y reste aucune tache ; car il ne conviendroit pas de se présenter devant le premier ministre, qui est un ange du paradis, avec des yeux obscurcis par quelque nuage. Vous trouverez là-bas une petite île, sur les bords de laquelle il ne croît que des joncs. Elle ne peut produire d'autres plantes, parce que leur dureté les empêcheroit de se plier au gré des vagues. N'en partez pas avant que le soleil vous éclaire dans votre route ; et vous monterez la montagne par l'endroit le plus aisé. En disant ces mots, Caton disparut. Je restai, sans parler, près de mon guide, fixant toujours mes yeux sur lui. Il me dit : mon fils, ne me perdez pas de vue : suivons la pente qui conduit à cette plaine. Déjà l'aube du matin

dissipoit l'obscurité de la nuit, et j'entrevoyois le tremblement des premiers rayons du jour. Nous traversions lentement cette plaine déserte, comme des voyageurs égarés, qui craignent de faire trop de chemin. Lorsque nous fûmes au moment où la rosée semble soutenir contre le soleil un véritable combat, mon maître étendit ses mains sur l'herbe. Je m'apperçus de son intention, et lui présentai mon visage qu'il humecta de cette rosée. Il ôta tout le noir que la fumée de l'enfer y avoit imprimé. Nous arrivâmes enfin près des bords solitaires de ces eaux, sur lesquelles aucun vivant n'a jamais vogué. Là, Virgile mit autour de moi la ceinture, comme Caton l'avoit ordonné. O merveille! dans l'instant, le jonc qu'il avoit cueilli revint aussi haut qu'il étoit avant qu'il l'eût arraché.

DEUXIÈME CHANT.

Le soleil commençoit à se montrer sur l'horison, et se trouvoit pour lors au méridien de Jérusalem; la nuit qui sans cesse le fuit, couvroit de ses voiles les rives du Gange; déjà le teint vermeil de l'aurore avoit perdu ses vives couleurs. Nous étions encore sur le bord de la mer, semblables à des voyageurs, qui hésitant sur la route qu'ils doivent tenir, restent cependant immobiles. Quand le soleil eut dissipé les ténèbres, j'apperçus vers le couchant une lumière plus rouge que n'est la planette de mars, lorsqu'elle est environnée de noires vapeurs. Cette lumière s'avançoit vers nous avec tant de vîtesse, qu'il n'est point d'oiseau dont le vol soit plus rapide. Je détournai un moment les yeux pour interroger mon guide; mais quand je les reportai sur cet objet, il me parut plus grand et plus lumineux. Mon Maître qui regardoit attentivement, s'apperçut que celui qui avançoit vers nous, avoit des aîles, et reconnut que c'étoit un envoyé du ciel. Prosternez-vous, joignez les mains, me dit-il: voici l'ange de Dieu. Remarquez que, pour traverser les eaux, il néglige les secours

qu'emploient les mortels. Il n'a ni rames, ni voiles. Ses aîles lui suffisent. Ses plumes immortelles, ne tombent point comme la chevelure humaine. A mesure que cet être divin s'approchoit de nous, il devenoit si radieux, que je ne pouvois soutenir son éclat, et j'étois obligé de baisser la vue. Il approcha du bord de sa nacelle qui voguoit avec tant de légèreté, qu'elle sembloit effleurer les ondes. Ce nautonnier céleste se tenoit sur la poupe. Sa félicité étoit écrite sur son front. Plus de mille esprits étoient assis auprès de lui, et chantoient en cœur : *in exitu Israel de Ægypto.* Quand ils eurent fini ce cantique, il fit sur eux le signe de la croix. A l'instant, tous s'élancèrent sur le rivage. Pour lui, il s'en retourna aussi vîte qu'il étoit venu. La troupe qu'il avoit débarquée resta interdite et muette, à l'aspect de celui qui lui étoit inconnu. Déjà le soleil avoit lancé ses rayons sur l'univers; ces esprits jettèrent les yeux sur nous, et nous dirent : nous vous supplions de nous montrer, si vous le savez, le chemin qui conduit au sommet de la montagne. Virgile répondit : vous nous croyez sans doute habitans de ces contrées. Sachez que, comme vous, nous y sommes étrangers; nous sommes arrivés un peu avant

vous, mais par un autre chemin si rude et si difficile, que celui qui nous reste à faire, ne nous paroîtra plus pénible. Ces esprits s'apperçurent à ma respiration que j'étois vivant; ils pâlirent d'étonnement. Tel un courier qui apporte la nouvelle de la paix, se voit entouré d'un peuple innombrable, je me vis dans l'instant environné de ces ames heureuses qui fixoient les yeux sur moi, et ne songeoient plus à se purifier; j'en vis une qui s'avançoit avec tant d'empressement pour m'embrasser, que je crus devoir aller aussi au-devant d'elle. Mais ce n'étoit qu'une ombre vaine. Trois fois je l'embrassai, et trois fois je ne trouvai rien entre mes bras. Mon étonnement parut sur mon visage; car l'ombre sourit, et se retira. Je la suivis, elle me pria d'une voix douce de ne la plus poursuivre. Je la reconnus alors, et la conjurai de s'arrêter un moment. Elle me répondit : lorsque j'avois un corps mortel, je vous aimois, et vous aime encore aujourd'hui. Je ne m'attendois pas à vous trouver dans ces lieux. Mon cher Cazella, lui dis-je, je suis un voyageur qui doit revoir encore sa patrie; mais vous, pourquoi n'êtes-vous pas arrivé plutôt dans ce séjour desirable? Il me répondit : on ne m'a fait aucune injustice. Celui qui est

le maître du passage, et qui l'ouvre quand il lui plaît, et à qui bon lui semble, me l'a refusé plus d'une fois. Sa volonté doit être exécutée. Il a depuis trois mois reçu dans sa barque et sans difficulté tous ceux qui se sont présentés. J'étois sur les bords de la mer à l'embouchure du Tibre, lieu vers lequel il dirige toujours son vol, et où il admet ceux qui ne sont pas destinés à passer l'Achéron. C'est-là qu'il m'a reçu avec bonté. Je lui répondis: si la loi nouvelle à laquelle vous êtes soumis, ne vous a point fait oublier ces chants amoureux qui avoient l'art d'adoucir tous mes chagrins, procurez-moi le plaisir de vous entendre encore: vos divins accens rendront le calme à mon ame. Il chanta si mélodieusement, que maintenant encore j'en ressens le plaisir. Virgile et tous ceux qui nous entouroient étoient enchantés; ils le fixoient avec plaisir, et sembloient avoir oublié le sujet de leur voyage; mais Caton leur cria: que faites-vous là, esprits paresseux? Quelle négligence est la vôtre? A quoi vous amusez-vous? Courez à la montagne, pour vous dépouiller de votre nature corrompue; c'est elle qui vous empêche de voir dieu. De même que des colombes rassemblées dans un champ pour becqueter

la terre nouvellement ensemencée, s'envolent au premier bruit, et remplies d'épouvante quittent leur nourriture, cette troupe, que les charmes de l'harmonie avoit retardée, prit avec précipitation le chemin de la montagne, comme un homme qui va sans connoître sa route, et notre départ ne fut pas moins prompt que le leur.

TROISIÈME CHANT.

LORSQUE la fuite de ces ames les eut dispersées dans la campagne, je restai près de mon guide fidèle. Comment aurois-je pu, sans lui, me mettre en route? qui m'auroit dirigé vers la montagne? Il me parut un peu rêveur. O conscience pure, quels remords amers vous éprouvez pour une faute légère! Voyant mon guide s'arrêter, comme un homme prudent qui examine avant que d'agir, ma curiosité se réveilla, et je fixai mes regards sur la montagne qui conduit au ciel. Le soleil, dont les rayons me frappoient par derrière, projettoit mon ombre devant moi. Ne voyant pas celle de Virgile, je me retournai, dans la crainte qu'il ne m'eût quitté. Il me rassura en disant: pourquoi vous défier de moi? Vous ne me croyez point avec vous, et c'est moi qui vous conduit. Mon corps, celui qui, comme le vôtre, pouvoit faire une ombre, a été enlevé de Brindisi, et Naples le possède aujourd'hui. Si je ne suis plus opaque, n'en soyez point surpris. La puissance divine fait souffrir à nos corps le froid et le chaud; mais elle ne permet pas qu'on sache de quelle manière elle agit.

Il faut être insensé pour se flatter que nos raisonnemens pourront jamais pénétrer les décrets de l'éternel. Ils sont aussi difficiles à comprendre que le mystère de la trinité. L'espèce humaine doit se contenter d'admirer en silence ; car, si elle pouvoit tout connoître, il eût été inutile que la vierge devînt mère du rédempteur. Vous avez vu les plus grands hommes employer leurs veilles à de vaines recherches. Que leur revient-il de leurs travaux ? Une peine infructueuse. Je parle d'Aristote, de Platon et de plusieurs autres. A ces mots, il baissa la tête, se tût et me parut troublé. Nous arrivâmes au pied de la montagne, où nous trouvâmes une roche si escarpée, que nous aurions vainement tenté d'y monter. Le passage qui est entre Lericci et la Turbia, à l'endroit le plus dangereux, paroîtroit facile auprès de celui qu'il nous falloit escalader. Mon maître s'arrêta, et me dit : qui nous apprendra si c'est à droite ou à gauche que nous devons prendre ? Il nous faudroit des aîles, pour arriver au haut de cette roche. Pendant qu'il examinoit et que je considérois cette montagne inaccessible, je vis à ma gauche une troupe d'ames qui s'avançoient vers nous à pas si mesurés, qu'elles sembloient

ne

ne pas marcher. Je dis à Virgile : regardez, mon maître ; voici des ombres qui pourront vous indiquer la route que nous devons tenir. Il me répartit d'un air satisfait : allons au-devant d'elles ; et vous, mon cher fils, prenez courage. Ces ombres étoient encore environ à mille pas de nous. Elles se rangèrent le long des bornes qui étoient sur le bord du chemin ; elles se serrèrent les unes contre les autres, et restèrent en place, incertaines de ce qu'elles devoient faire. Virgile, s'approchant d'elles, leur dit : ames heureuses, qui avez fini saintement votre vie, je vous conjure, au nom de cette paix éternelle que vous attendez, de nous apprendre quel est le chemin le moins escarpé ; car nous emploierions un temps précieux à chercher ce que vous pouvez nous indiquer. Ainsi que, dans un troupeau de moutons, lorsqu'il sort de la bergerie, si le premier s'arrête, tous s'arrêtent, sans savoir pourquoi, de même je vis arriver vers nous, celui qui étoit à la tête de cet heureux troupeau. La pudeur étoit peinte sur son front et dans sa démarche. Dès qu'il s'apperçut que mon corps formoit une ombre qui baroit le chemin, il recula d'étonnement. Tous les autres qui le suivoient en firent autant, sans en savoir la

raison. Mon maître leur dit : je me plais à vous dire, sans que vous me le demandiez, que celui que vous voyez, a un corps solide, et que c'est pour cela qu'il intercepte la lumière du soleil. Ne vous étonnez pas de nous voir ici ; le ciel nous l'a permis. Ce saint troupeau lui répondit, en faisant signe de la main : continuez votre route. Un d'eux cependant prit la parole en ces termes : qui que vous soyez, qui venez visiter ces lieux, regardez-moi bien. Ne m'avez-vous jamais vu dans le monde? Je me retournai vers lui, et le regardai fixément; il étoit blond et d'une figure agréable; mais un de ses sourcils étoit séparé par une blessure. Je l'assurai que je ne me rappellois pas de l'avoir vu. Regardez, reprit-il en me montrant une plaie au haut de sa poitrine ; puis, en souriant, il ajouta : je suis Mainfroy, neveu de l'impératrice Constance ; lorsque vous serez de retour sur la terre, voyez ma fille, cette digne mère des rois de Sicile et d'Arragon, et apprenez-lui mon sort ; dites-lui que, dès que je me sentis blessé de deux coups mortels, j'eus recours à la miséricorde de dieu, qui pardonne si facilement. Mes péchés étoient grands et en très-grand nombre ; mais la bonté divine est sans bornes. Elle reçoit dans ses bras

tous ceux qui ont recours à elle. Si le cardinal de Corenze, qui fut envoyé à ma poursuite par le pape Clément, avoit connu cette vérité, mon corps seroit encore dans l'église de Bénevent, au pied de la grande tour. Il l'a fait transporter hors du royaume, sans lui rendre aucun honneur funèbre, et l'a exposé à l'injure des saisons, avec le mépris que l'on a pour le corps d'un excommunié. Mais l'excommunication ne peut empêcher de trouver grace devant dieu. Cependant celui qui meurt frappé des foudres du vatican, sans avoir comparu, reste, malgré son repentir, à la porte du purgatoire, trente ans pour chaque année qu'il a persisté dans son obstination, si ce décret n'est abrégé par les prières des fidèles. Apprenez donc à Constance, ma chère fille, que vous m'avez vu, rendez-lui compte des obstacles que je trouve encore ici, et dites-lui que les prières des vivans sont utiles aux morts.

QUATRIÈME CHANT.

LORSQUE la douleur ou le plaisir occupe une des facultés de notre ame, elle absorde toutes les autres. Certains philosophes sont dans une erreur contraire à ce principe; ils prétendent que dans ce moment une ame supérieure agit en nous. L'expérience prouve que lorsqu'on entend, ou qu'on voit un objet qui nous occupe entièrement, le temps s'écoule, et l'on ne s'en apperçoit pas. Il faut donc qu'il y ait en nous deux puissances différentes, l'appréhension et la réflexion. Celle-ci peut être liée, l'autre est libre. J'en eus une preuve convaincante, en écoutant Mainfroy. Le soleil étoit déjà fort élevé, et je ne m'en étois pas douté. Les ames toutes ensemble se mirent à crier : voici le chemin que vous demandez. Un sentier qu'un vigneron ferme avec des épines, lorsque son raisin commence à mûrir, est plus large que le chemin que nous prîmes. Nous n'avions, mon guide et moi, que la place d'y poser le pied. On peut arriver au château Sanleo; on peut descendre jusqu'à Noli; on peut gravir le sommet de la montagne de Bismantoua : ces routes sont faites pour des

hommes ; mais pour celles-ci il faut des aîles ; que dis-je, il faut les aîles d'un desir vif et ardent, sans lequel il m'eût été impossible de suivre le guide qui m'encourageoit sans cesse. Nous montâmes par ce sentier étroit, pratiqué dans la roche, dont les deux côtés nous serroient extrêmement, et nous étions obligés de nous servir de nos pieds et de nos mains. Arrivé sur la première platte-forme, qui offroit une plaine découverte, je dis à mon maître : par où prendrons-nous ? Il me répondit : prenez garde, ne vous arrêtez pas, suivez-moi jusqu'à ce que nous trouvions un guide. Le sommet de cette montagne se déroboit encore à la vue, et la roche me paroissoit plus perpendiculaire que n'est l'aiguille d'un cadran qui marque l'heure de la moitié du jour. Je me trouvai si fatigué, que je dis à Virgile : daignez vous arrêter un moment. Je me sens hors d'état de vous suivre. Mon fils, répondit-il, en me montrant une autre platte-forme, tâchons d'arriver jusques-là. Ces paroles me donnèrent une nouvelle vigueur ; je grimpai jusqu'à l'endroit qu'il m'avoit marqué, en me retenant et m'appuyant quelquefois sur lui. Nous nous assîmes, les yeux tournés du côté du levant, et regardant

par où nous étions montés. Rien n'est si doux que d'envisager les dangers qu'on a courus, lorsqu'on n'a plus lieu de les craindre. Je levai les yeux vers le ciel, et je fus étonné de voir le char du soleil entre le nord et nous. Le Poëte me dit : si Castor et Pollux accompagnoient ensemble cet astre qui éclaire l'un et l'autre pôle, il faudroit que le zodiaque s'approchât plus près de la constellation de l'ours; autrement le soleil s'écarteroit de sa route ordinaire, et tomberoit dans l'erreur fatale qui perdit Phaëton. Imaginez-vous que la montagne de Sion près de Jérusalem, et celle-ci, sont à l'opposite l'une de l'autre; elles ont le même horison dans différens hémisphères. Je répondis : mon maître, ce que vous me dites, est très-clair, et me fait revenir de mon étonnement. Je comprens que le cercle que les astronomes appellent l'équateur, reste toujours immobile entre l'hiver et l'été. On voit d'ici le soleil diriger son cours vers le septentrion, dans le temps que de Jérusalem il paroît le diriger du côté du midi. Daignez m'apprendre s'il nous reste encore beaucoup de chemin à faire. Cette roche me paroît avoir plus d'étendue que mes yeux n'en peuvent mesurer. Il me répondit : elle semble

d'abord inaccessible, mais plus on monte, plus elle devient aisée. Vous trouverez bientôt le chemin aussi doux qu'un bateau qui suit mollement la pente facile d'une rivière. Attendez, pour vous reposer, que vous soyez au bout de ce sentier. Comme il cessoit de parler, une voix se fit entendre près de nous, et nous dit : vous aurez, je crois, besoin de vous asseoir encore plus d'une fois, avant d'arriver là-haut. A ces mots, chacun de nous se retourna, et nous vîmes à notre gauche une grande pierre que nous n'avions pas apperçue. Nous nous en approchâmes, et nous trouvâmes derrière elle des ombres assises, comme par oisiveté. L'une d'elles, qui me sembloit très-fatiguée, s'appuyoit sur ses genoux, et sa tête penchée tenoit ses regards fixés vers la terre. Je dis à Virgile : regardez, mon cher maître, cet indolent; c'est le portrait de la paresse. Cette ombre m'entendit : elle se tourna de mon côté, en se soulevant avec peine, et me dit : si vous avez tant d'ardeur, avancez. Dans le moment je la reconnus; et quoiqu'essouflé, je courus à elle. Elle me dit nonchalament : avez-vous bien remarqué que le soleil est déjà vers la gauche. Ce peu de mots, qu'accompagnoit un geste

paresseux, me fit sourire. Je lui répondis : Belacqua, je ne suis plus en peine de votre situation ; mais apprenez-moi, je vous prie, pourquoi vous restez assis ? Qu'attendez-vous ? seroit-ce un guide ? ou bien, est-ce votre paresse ordinaire qui vous retient dans cette posture ? Pourquoi marcherois-je, répondit-il, puisque l'ange de Dieu qui est sur la porte, ne me laisseroit pas entrer. Il faut, avant d'être admis, que je fasse en-dehors du Purgatoire, autant de fois le tour de cette montagne, que j'ai vécu d'années, à moins que je n'aie le secours des prières de quelque vivant qui soit en grace auprès de Dieu. Que me serviroient celles que le ciel ne veut point écouter. Mon guide montoit toujours, et me disoit : suivez-moi donc, vous voyez que le soleil est au milieu de sa course, et que la nuit commence à couvrir de ses ténèbres le royaume de Maroc.

CINQUIÈME CHANT.

J'AVOIS déjà quitté ces ombres, et je suivois Virgile, lorsque j'apperçus derrière moi l'une d'entr'elles qui me montroit au doigt, et disoit à ses compagnes : je le crois encore vivant. Les rayons du soleil ne peuvent pénétrer son corps. Je me retournai : toutes ces ames me parurent saisies d'étonnement. Mon maître me dit : songez à me suivre, et ne vous amusez pas de leurs vains propos. Soyez, en ces lieux, ferme comme une tour dont le sommet ne peut être ébranlé par les vents déchaînés. L'homme dont les idées se combattent, n'arrive jamais à son but, parce que l'une s'oppose à l'exécution de l'autre. Que pouvois-je répondre ? je le suivis en rougissant. Après cette courte réprimande, une troupe d'esprits vint au-devant de nous, le long de la montagne, en chantant le *miserere* alternativement et par versets. Ils s'apperçurent que mon corps n'étoit pas diaphane ; ils changèrent leurs chants en un bruit confus et bisare. Deux d'entr'eux furent députés pour venir au-devant de nous, et nous demandèrent, qui êtes-vous ? Vous pouvez, répondit mon maître, rapporter

à ceux qui vous envoient, que le corps de mon compagnon existe véritablement. Ensuite il me dit : je m'imagine qu'ils ne se sont arrêtés que pour examiner l'ombre que forme votre corps ; ma réponse leur a suffi. Ils s'en retournèrent avec plus de rapidité que les nuages ne sont chassés par le soleil dans le temps de la canicule, et plus vîte que les éclairs enflammés ne fendent les nuées. Après qu'ils eurent joint leurs camarades, ils revinrent encore à nous, d'une vîtesse égale à celle d'un escadron qui court à toute bride. Le poëte me dit : ces esprits sont en grand nombre, il faut qu'ils aient quelque grace à vous demander. Avançons toujours, vous les écouterez en marchant. Ame fortunée, s'écrièrent ces ombres, qui avez le bonheur de conserver dans ces lieux le même corps que vous aviez sur la terre, ralentissez votre marche. Voyez si vous ne reconnoîtrez aucun de nous, pour en porter des nouvelles dans le monde. Hélas ! pourquoi marchez-vous si vîte ? Que ne vous arrêtez-vous ? Daignez nous entendre. Nous avons tous péri d'une mort violente ; nous avons été de grands pécheurs jusqu'à la fin de nos jours. Ce n'est qu'au dernier moment que le ciel nous a éclairés. Nous avons quitté la vie ; mais nous

étions reconciliés avec dieu. Il nous enflamme du desir de le voir. Je leur répondis : vous êtes tous tellement changés, que je n'en reconnois aucun. Cependant, si je puis vous être utile, parlez : je vous servirai avec d'autant plus de zèle, que j'espère obtenir, par ce moyen, cette douce paix que je cherche sous les auspices de Virgile. L'une d'elles me répondit : nous croyons facilement à votre bonne volonté. Moi qui vous ai parlé le premier, daignez ne pas m'oublier; si jamais vous allez dans la ville de Fano, située entre la Romagne et la Pouille, souvenez-vous de moi dans vos prières : je suis né dans cette contrée ; mais c'est près de Padoue, ville fondée par Anténor, que j'ai reçu les blessures cruelles d'où mon sang s'est écoulé avec ma vie ; c'est-là que le marquis de Ferare, de la maison d'Est, mon ennemi mortel, me fit donner la mort, contre toute justice et au moment où je me croyois le plus en sûreté. J'aurois dû fuir du château de Mira, lorsque je fus surpris à Oriac, et je serois encore au nombre des vivans. Mais je courus vers un marais ; mes jambes se trouvèrent embarrassées par les roseaux, je tombai, et dans l'instant je vis tout mon sang former un lac autour de moi. Une autre ombre me dit : si votre desir

d'arriver sur le sommet de cette montagne s'accomplit, j'espère que votre piété vous engagera à me secourir de vos prières. Je suis né à Montefeltro. Mon nom est Buonconté. Jeanne mon épouse, et mes autres parens m'ont entièrement oublié. Telle est la cause qui me retient ici dans la tristesse. Par quel hasard, lui dis-je, ou par quelle puissance avez-vous été entraîné si loin de Canpaldino, que l'on n'a jamais su quel étoitle lieu de votre sépulture? Il me répondit: au pied du mont Cazentin passe un ruisseau nommé l'Archiano: il prend sa source dans l'Appennin, au-dessous de l'Hermitage, et perd son nom en unissant ses flots à ceux de l'Arno. C'est vers ses bords que je dirigeai ma fuite; j'étois à pied, tout ensanglanté. J'avois à la gorge une profonde blessure, et c'est-là que mes yeux et ma voix s'éteignirent pour toujours. Je mourus en prononçant le nom de Marie, et c'est-là que mon cadavre fut abandonné. Voilà la vérité; c'est à vous à la faire connoître aux vivans. L'ange de dieu s'empara de moi, et le démon lui cria: esprit céleste, pourquoi me volez-vous? Pour quelques larmes de repentir, vous emportez avec vous ce qu'il a d'immortel? Je traiterai différemment ce qui reste de lui. Cet

ange d'enfer qui ne se plaît qu'à nuire, sachant que dès qu'une vapeur humide s'élève jusqu'aux nuées, elle se réunit et se résout en eau, parce qu'elle arrive dans une région plus froide, usa de sa puissance pour élever des vapeurs et déchaîner les vents. Aux approches de la nuit, la vallée qui est entre Prato-Magno et la montagne, se couvrit d'un brouillard épais. Le ciel s'obscurcit, une grosse pluie survint, et faisant déborder les fleuves, submergea les campagnes. Ces torrens se précipitèrent avec une telle violence, que rien ne pouvoit leur résister. Mon corps inanimé fut entraîné vers l'embouchure de la rivière, et poussé dans l'Arno. La rapidité du fleuve sépara mes bras que j'avois mis en croix sur ma poitrine, lorsque j'expirai dans les douleurs. Cent fois je fus jetté d'une rive du fleuve à l'autre rive, ou précipité dans le fond; enfin, je fus enséveli sous la vase et le sable que les eaux avoient entraînés. Une troisième ombre prit la parole et me dit: quand vous serez de retour dans le monde, et délassé de votre long voyage, ne m'oubliez pas, je vous prie. Je me nomme Pia. Sienne fut ma patrie. J'ai été tuée à Maremma, et celui dont j'ai reçu l'anneau nuptial, sait bien quel fut le genre de ma mort.

SIXIÈME CHANT.

De même qu'à la fin des jeux, celui qui perd demeure pensif, et réfléchit sur les coups, tandis que le vainqueur s'en retourne environné de tous les spectateurs, qui le précèdent ou le suivent; tout en marchant il calcule sa richesse, il reçoit les félicitations, donne la main en signe d'allégresse, et se dérobe à la multitude; de même, au milieu de cette troupe d'ombres, je me tournois çà et là pour leur donner des promesses, et je tâchois ainsi de me délivrer de leurs importunités. L'une d'elles étoit Benin-Caza d'Arezzo, qui fut tué par Ghino de Tacco. Un autre s'étoit noyé à la chasse. Deux autres me tendoient les bras; ils se nommoient, l'un Frédéric Novello, et l'autre, natif de Pise, Marsucio de Scoringiani, le même qui témoigna tant de fermeté en apprenant la mort de son fils. Je vis le comte Orso, victime, du moins il le disoit, de la jalousie et de la trahison, sans avoir commis aucun crime. Je vis Pierre de la Broccia. La duchesse de Brabant, qui, par une calomnie, fut cause de sa mort, doit faire une austère pénitence, pour échapper aux peines éternelles.

Lorsque je fus débarrassé de toutes ces ames qui me crioient sans cesse de les recommander aux prières des vivans, je dis à Virgile : ô vous ! ma lumière, je me rappelle que vous m'avez nié expressément que les prières pussent modérer le céleste courroux; cependant ces ombres comptent sur les prières. Leur espérance seroit-elle vaine, ou bien ne vous êtes-vous pas expliqué clairement? Il me répondit: mes principes sont certains; et cependant ces ames ne se trompent pas. Il est vrai qu'on ne peut s'opposer aux jugemens de dieu. Mais le feu de la charité des vivans peut appaiser dans un moment sa justice. Nous étions dans l'enfer lorsque nous avons traité cette matière. C'est-là que j'ai dit qu'on ne pouvoit diminuer les peines par la prière, parce que la prière, en faveur des damnés, ne peut monter jusqu'au trône de l'éternel. Mais ce n'est pas ici le moment de discuter ce point important. Celle qui fera passer jusqu'à vous la vérité, vous donnera sur ce sujet une satisfaction parfaite : je ne sais si vous m'entendez ; je veux parler de Béatrix. Vous la verrez, dès que vous serez arrivé au sommet de cette montagne, heureuse et riante. Je dis à mon guide : maintenant, marchons plus vîte ; je ne suis plus si fatigué ; je

crains que bientôt les ténèbres de la nuit ne couvrent ce séjour. Il me répondit: nous avancerons le plus qu'il nous sera possible tant que le jour durera. Mais le chemin devient de plus en plus difficile; retournez-vous, et vous verrez que les rayons du soleil ne dessinent plus votre ombre sur la terre. Voici une ame toute seule; elle nous regarde; peut-être saura-t-elle nous enseigner le chemin le plus court; allons à sa rencontre. Ame de Lombardie, lui dit le poëte, je te vis autrefois altière et dédaigneuse! aujourd'hui tes regards sont pleins de douceur et de bonté. L'ombre gardoit le silence; ses yeux toujours fixés sur nous ressembloient à ceux du lion qui repose. Mon maître s'approcha d'elle, et la pria de lui montrer le chemin le plus facile pour arriver au haut de la montagne. L'ombre ne répondit rien à cette question; elle nous demanda seulement quelle étoit notre patrie, et ce que nous faisions pendant notre vie. Dès que mon guide eut prononcé le nom de Mantoue: et moi aussi, je suis de Mantoue votre patrie, dit-elle en embrassant Virgile; je m'appelle Sordello. Ah! malheureuse Italie, séjour de douleur et d'esclavage, navire sans pilote au milieu de la tempête, tu n'es plus la maîtresse des

des nations; tu n'es à présent qu'un lieu de prostitution. Qu'est devenu ce caractère aimable, cette fertilité que tes habitans et ton territoire sembloient devoir à ton heureux climat? Tes peuples sont divisés sans cesse par des guerres intestines. Ceux qu'une même enceinte sembloit devoir réunir, se déchirent les uns les autres. Est-il une de tes provinces qui jouisse des douceurs de la paix? A quoi servent les loix que Justinien a dictées? Tes tribunaux sont déserts. Il seroit moins honteux de n'avoir jamais eu de loix. Sois enfin ce que dieu te commande; obéis à l'empereur, pour éviter un juste châtiment. Et vous Albert d'Autriche, abandonnerez-vous cette nation indomptable et sauvage? Faites-lui sentir le joug de votre autorité; ou craignez que le bras de dieu ne s'appesantisse sur votre race, et ne fasse pâlir d'effroi vos successeurs; craignez que le penchant de votre père et le vôtre pour les climats glacés de l'Allemagne ne rende à jamais désert le jardin de l'empire. Venez voir les Montecchi, les Capeletti, les Monaldi et les Philipeschi, qui s'endorment dans l'inaction. Venez, venez, cruel, voir les peines, les inquiétudes et l'oppression de vos sujets; venez être témoin du gouvernement de Sancta Fiore

Votre ville de Rome pleure jour et nuit comme une veuve désolée, et s'écrie: ah! César, peux-tu ne pas venir à moi; viens voir un peuple qui te chérit; si mon intérêt ne peut t'émouvoir, du moins prends soin de ta gloire. Et vous, grand dieu, s'il m'est permis de vous invoquer, vous qui avez été crucifié sur la terre pour notre salut, vos justes regards ne se tourneront-ils jamais vers nous? Voulez-vous nous éprouver? Peut-être vos décrets, dans l'abîme desquels il nous est impossible de pénétrer, ne nous traitent-ils ainsi, que pour notre plus grand bonheur. Toutes les villes d'Italie sont en proie aux tyrans. Le plus vil mortel, encore couvert de boue, croit être un Marcellus.

Florence, ma patrie, que cette digression ne vous afflige pas; elle ne peut être dirigée contre vous. L'orgueil de votre populace est la source de vos malheurs. Il est parmi vous des citoyens qui ont encore quelqu'idée de justice dans le cœur, mais la prudence les empêche d'agir. Le reste n'a la justice que sur le bord des lèvres. Les plus vertueux réclament, mais le peuple consulté s'écrie: je me soumets. Réjouissez-vous, Florence, vous en avez bien sujet; vous jouissez, si je ne me trompe, de

la sagesse, de la paix et de l'abondance ; on en voit les effets. Athènes et Lacédémone, qui ont passé pour être si sages, n'ont rien fait de bon auprès de vos réglemens. Les belles loix que vous faites en octobre ne subsistent plus en novembre. Combien de fois, en peu de temps, avez-vous changé la législation, la monnoie, les charges et les coutumes; essayez de vous en souvenir, et vous verrez que votre état est celui d'un malade qui, dans son lit, change de posture, sans pouvoir calmer les douleurs qu'il ressent.

SEPTIÈME CHANT.

Après un accueil gracieux et quelques honnêtetés répetées, Sordello nous dit avec un air de surprise, puis-je vous demander qui vous êtes? Mon guide répondit: avant que mon ame fût digne de paroître devant dieu, l'empereur Auguste ordonna ma sépulture; je suis Virgile, je ne suis privé du céleste séjour, que pour n'avoir pas eu la foi. Sordello comme un homme qui doute encore de ce qu'il entend, baissa les yeux, s'approcha de Virgile, et l'embrassant avec respect, lui dit: ô vous! la gloire des poëtes latins, vous qui avez prouvé jusqu'où pouvoit aller l'éloquence romaine; ornement éternel de ma patrie, par quel bonheur puis-je vous voir ici? Si vous me jugez digne de vous entendre, dites-moi si vous arrivez des bords de l'Achéron? Virgile répondit: j'ai parcouru tous les cercles de l'enfer. C'est la puissance divine qui m'a conduit, et c'est par elle que j'ai pénétré jusqu'ici. J'ai perdu l'espérance de voir jamais ce soleil divin, votre unique objet; je l'ai connu trop tard, et je suis puni, non pas pour avoir fait, mais pour n'avoir pas fait. Il y a là-bas un lieu qui, sans être habité par les damnés, est

couvert de ténèbres. L'on n'y entend point de lamentations, mais seulement des soupirs; c'est-là que je suis relégué avec les petits innocens que la mort a dévorés avant que le baptême les eût purifiés. C'est-là le séjour de ceux qui n'ont point été éclairés par les trois vertus théologales, et qui, sans aucun crime, ont possédé toutes les vertus morales. Daignez, si vous le savez, nous indiquer le chemin le plus court pour arriver à la porte du purgatoire. Sordello répondit: je ne connois pas bien la route; car je ne puis me promener qu'autour de cette montagne. Je m'offre cependant à vous guider autant qu'il me sera possible; mais voyez comme le jour baisse: il faudra vous arrêter quelque part pour y passer la nuit. Il y a sur notre droite quelques ames qui se tiennent à l'écart; si vous voulez, je vous conduirai vers elles, et vous aurez quelque plaisir à les connoître. Comment, dit Virgile, est-il vrai que la puissance divine s'opposeroit à celui qui voudroit voyager ici pendant l'obscurité? Le bon Sordello traça sur le sable une ligne avec son doigt, et nous dit: voyez cette ligne; il vous seroit impossible de la dépasser après le coucher du soleil. Ce n'est pas qu'il y ait d'autres obstacles que celui des ténèbres;

mais le chemin devient si difficile pendant une obscurité si profonde, qu'à coup sûr un voyageur s'égareroit, s'il continuoit sa route avant que l'horison soit éclairci. Mon guide tout étonné lui répartit: conduisez-nous donc à l'endroit où nous pourrons, dites-vous, trouver quelque plaisir. Nous descendîmes un peu, et Sordello reprit: c'est dans le vallon qui est un peu plus bas, et que vous pouvez voir d'ici, que nous irons attendre le jour. Nous suivîmes le sentier tortueux qui y conduisoit. L'or le plus pur, l'argent le plus fin, la cochenille, l'albâtre, le bois des Indes le mieux poli, l'émeraude taillée, ne peuvent donner une juste idée des fleurs brillantes et de herbes verdoyantes dont ce vallon étoit émaillé. La natute ne s'étoit pas bornée à les peindre de mille couleurs charmantes; elle leur avoit donné des parfums si délicieux et si variés, qu'on ne pouvoit distinguer quelle odeur dominoit. Du bord du chemin, j'apperçus des ames assises sur le gazon, qui chantoient en cœur *salve regina*. On ne pouvoit de nulle part les mieux distinguer que de cet endroit. Sordello nous dit: trouvez bon que je ne vous conduise à cette troupe qu'après le coucher du soleil. Vous les reconnoîtrez mieux d'ici, que si vous descen-

diez dans le vallon. Celui qui occupe la place la plus honorable, et qui par indolence ne chante point avec les autres, est l'empereur Rodolphe. Il négligea de pacifier les troubles d'Italie: telle est la cause qui retarde son bonheur. L'autre, qui est vis-à-vis de lui, gouverna le pays où le Moldaw prend sa source. Il se nomme Ottachero. Il fut plus heureux que son fils Venceslas, qui passa sa vie dans la débauche et dans l'oisiveté. Cet autre, qui semble tenir conseil avec celui qui a l'air si doux, est Philippe-le-Hardi, qui mourut fugitif après avoir flétri les lis de sa couronne: voyez comme il se frappe la poitrine. Regardez celui-ci, c'est le père, et celui-là le beau-père de Philippe-le-Bel, qui causa tous les malheurs de la France. Ils connoissent à présent combien leur conduite a été infâme et déréglée: tel est le sujet de leur douleur. Celui qui paroît si robuste, et qui chante à l'unisson avec cet autre, est Pierre, roi d'Arragon. Il possédoit toutes les qualités royales. Si Charles, le plus jeune de ses fils qui est assis derrière lui, eût été son successeur, la vertu fût devenue héréditaire sur le trône. On n'en peut pas dire autant de ses deux autres fils, Jacques et Frédéric. Ils ont hérité de ses royaumes;

mais ses grandes qualités, la plus belle portion de son héritage, ils ne les ont point recueillies : rarement les vertus passent des pères aux enfans. Dieu le veut ainsi, pour que les mortels reconnoissent que lui seul en est la source. Ce que je dis regarde Charles, autant que son frère qui chante avec lui. Ils ont causé l'un et l'autre les malheurs de la Pouille et de la Provence. De même que la graine des meilleures plantes dégénère quelquefois, de même Constance peut se vanter d'avoir été plus heureuse en mari, que Béatrix et Marguerite ne le furent avec Jacques et Frédéric ses enfans. Regardez Henri d'Angleterre, dont les mœurs furent si simples et si douces, il est assis seul et à l'écart : ses descendans ne le valent pas. En voici un qui est placé plus bas, et qui élève ses regards vers le ciel. C'est Guillaume-le-Marquis. Il alluma la guerre qui fit le malheur d'Alexandrie, du Mont-Ferat et du Canavesan.

HUITIÈME CHANT.

Nous étions à cette heure qui réveille les regrets du voyageur attendri, par le souvenir des tendres adieux qu'il a faits le matin à ses amis; à l'heure, où le jeune amant qui entend de loin sonner la retraite qui le force au retour, se livre à la douleur de quitter sa bien-aimée. Dans ce moment, je prenois peu de part à ce que disoit Sordello. Je regardois une de ces ames qui se leva et me fit signe de l'écouter. Elle joignit ses deux mains, et les éleva vers le ciel, en regardant l'orient, comme si elle eût dit à dieu : vous seul m'occupez. Ses sons étoient si mélodieux, lorsqu'elle entonna *te lucis antè terminum*, qu'en l'écoutant je me sentois transporté. Les autres ames tenoient leurs yeux élevés vers la voûte céleste, et suivirent ses chants avec une dévotion mêlée de joie.

Lecteur, soyez attentif. La vérité s'offre à vous sous un voile si transparent, qu'il est aisé de la reconnoître. Pendant que cette troupe bienheureuse se résignoit avec humilité, je vis descendre du ciel deux anges armés de glaives tranchans, mais dont la pointe étoit émoussée. Leurs vêtemens étoient d'un verd

semblable à la couleur des premières feuilles du printemps ; telle étoit aussi la couleur des aîles qu'ils déployoient dans les airs. L'un d'eux vint se poser au-dessus de nous, l'autre s'abattit sur le sommet du rocher qui étoit vis-à-vis ; de façon que la troupe des ames se trouvoit entr'eux. Je discernois bien leur belle chevelure blonde ; mais je ne pouvois fixer leur auguste visage, tant il étoit éclatant. Ces deux anges, me dit Sordello, sont envoyés par la vierge Marie, pour défendre ce vallon contre le serpent qui voudroit s'y glisser. J'ignorois par quel chemin cet ennemi devoit arriver ; je reculai, transi de peur, et je me mis sous la protection de mon fidèle guide. Nous pouvons, continua Sordello, joindre à présent ces saints personnages. Nous leur parlerons, et soyez sûr d'en recevoir un gracieux accueil. Je descendis, je crois, trois degrés seulement, et je me trouvai dans le vallon. Là, je vis une ombre qui m'examinoit, comme si elle m'eût connu. C'étoit le moment où le ciel commence à s'obscurcir, mais où l'on peut encore se reconnoître. Nous nous avançâmes l'un vers l'autre, et je lui dis : ah! mon cher Nino, qui avez toujours été juge incorruptile, quel bonheur de vous rencontrer ici!

Nous nous embrassâmes tendrement ; puis il me demanda : y a-t-il long-temps que vous avez traversé les eaux qui conduisent au pied de cette montagne ? Je lui répondis : depuis ce matin seulement je suis en ces lieux ; j'ai traversé l'enfer, et quoique vous me voyiez dans la route qui conduit à la vie éternelle, je n'ai cependant point encore perdu ma première existence. Nino et Sordello reculèrent d'étonnement. Sordello regardoit Virgile, et Nino me regardoit, en criant à Curado qui étoit assis près de-là : venez, soyez témoin du miracle que le tout-puissant a permis. Ensuite il me dit : je vous conjure, par les graces que vous devez rendre à celui dont les jugemens sont impénétrables, de dire à Jeanne, ma fille chérie, lorsque vous serez de retour sur la terre, d'intercéder pour moi auprès de dieu : il ne dédaigne pas les prières des ames justes. Je ne crois pas que sa mère m'aime encore ; elle a quitté bien promptement ses habits de veuve : un jour peut-être elle en aura regret. Le feu d'amour s'éteint, hélas! bien facilement dans le cœur d'une femme, lorsque les regards et les caresses de l'objet aimé ne l'animent plus. La vipère de Milan ne lui érigera pas cependant un aussi beau mausolée, que le

viendra pour vous d'une certitude évidente, si le cours de la justice qui vous est due, n'est pas plus long-temps suspendu.

---

postes. Curado, qui s'étoit approché de Nino, ne cessoit de m'examiner, et me dit : si vous avez assez de lumière et de courage pour arriver au but que vous vous êtes proposé, reportez de moi des nouvelles sûres dans la vallée de Magra. J'ai été souverain de ce pays. Mon nom est Curado. Je ne suis pas le grand Malaspina, mais un de ses descendans. L'amour et la tendresse que j'ai toujours eus pour mes sujets, servent aujourd'hui de base à mes espérances. Je lui répondis : je n'ai jamais été dans votre pays ; mais est-il une contrée de l'Europe, où la maison de Malaspina soit inconnue. La renommée prend soin de la gloire de votre maison et de celle de vos descendans. Vos états sont connus de ceux même qui ne les ont jamais parcourus. S'il m'est un jour permis de retourner sur la terre, je fais serment de publier que votre postérité n'est point dégénérée, et qu'elle a hérité de votre valeur et de vos vertus. Vos exemples et la nature lui ont donné ce privilège, que dans un temps où les crimes inondent la terre, vos descendans suivent les sentiers de la justice. Il me répondit : avant que le soleil soit rentré sept fois dans le signe du bélier, l'opinion favorable que vous avez de ma famille, de-

mon ame, que je m'éveillai en sursaut. Achille, que sa mère arracha pendant son sommeil des bras de Chiron, pour l'emporter dans l'île de Sciros, d'où il partit pour la guerre de Troye, fut moins effrayé à son réveil, que je le fus après ce songe. J'étois transi de peur. Heureusement mon guide étoit près de moi. Déjà, depuis deux heures, le soleil éclairoit le monde. Virgile s'apperçevant que mes yeux égarés erroient çà et là, me dit : rassurez-vous; ranimez vos espérances. Nous sommes en bon chemin, et bientôt nous serons dans le Purgatoire. J'en apperçois l'entrée : elle me paroît ouverte. Avant l'aube du jour, pendant que votre ame se reposoit sur les fleurs qui font quelquefois le charme de la vie, une beauté céleste nous est venu trouver et m'a dit : je suis Lucie ; souffrez que j'emporte votre compagnon, pendant son sommeil ; je lui abrégerai le chemin. Sordello et les autres sont restés dans le vallon, à l'endroit où vous les avez vus. Elle vous a enlevé ; et lorsque le jour a paru, elle étoit déjà où vous êtes : j'avois suivi ses traces. C'est-là qu'elle vous a posé, et ses beaux yeux ont daigné m'avertir que la porte du Purgatoire étoit ouverte ; puis elle a disparu, en même temps que le sommeil qui vous accabloit.

tabloit. Je passai tout-à-coup d'un état de doute et d'anxiété à une situation paisible et joyeuse, comme un homme auquel une grande vérité vient d'être révélée. Mon guide continua sa route, et je le suivis pas-à-pas.

Lecteur, vous voyez combien est grand le sujet que je traite : souffrez que, pour l'embellir, j'employe quelquefois les ressources de mon art.

Nous étant approchés, nous vîmes que le chemin s'élargissoit en formant un demi-cercle; nous regardâmes la porte. Trois degrés, de couleurs différentes, y conduisoient. Sur le plus élevé, un gardien étoit assis; il paroissoit immobile. Je ne pouvois soutenir l'éclat dont il brilloit. Il tenoit une épée nue, dont la lame reflétant à mes yeux les rayons d'une vive lumière, offusquoit souvent ma vue. Arrêtez, me dit-il, que voulez-vous? Où est votre guide? Prenez garde que le desir que vous avez d'avancer ne vous soit funeste. Mon maître prit la parole, et lui répondit : une beauté céleste a prévu toutes les difficultés; c'est elle qui nous a ordonné de nous présenter à cette porte. Puisque Lucie vous protège, répliqua-t-il, vous pouvez vous approcher de ces degrés. Nous y arrivâmes. Le premier étoit d'un

marbre blanc si poli, que je m'y voyois comme dans un miroir. Le second étoit une pierre d'une couleur foncée, brûlée et déjà usée dans sa longueur et dans sa largeur. Le troisième me parut d'un porphyre dur, veiné de flammes d'un rouge sanguin. C'est sur ce dernier degré que l'ange du seigneur, assis sur le seuil de la porte, qui me parut de diamans, posoit ses deux pieds. Mon guide me soutint pour monter les trois degrés, en me disant : demandez avec respect la permission d'entrer. Je me prosternai avec humilité aux genoux de l'ange, et je le suppliai de m'ouvrir, implorant sa miséricorde ; mais d'abord je frappai trois fois ma poitrine.

L'ange, avec la pointe de son épée, me traça sept fois la lettre P sur le front et me dit : vous vous laverez de ces taches, lorsque vous serez entré. Sa robe étoit de la couleur de la cendre, ou de la terre desséchée. Il tira de dessous ce vêtement deux clefs, l'une d'or, et l'autre d'argent. Il se servit d'abord de la clef d'argent, puis de la clef d'or ; et dans le moment la porte s'ouvrit, selon mes desirs. Il nous dit : quand une de ces deux clefs ne tourne pas bien, la porte ne peut s'ouvrir. La clef d'or est plus précieuse ; mais l'autre demande plus

d'adresse et d'intelligence, parce que c'est avec elle que l'on dirige le ressort. S. Pierre dispose de l'une et l'autre; mais il m'a dit qu'il valoit mieux me tromper en ouvrant, que de la tenir injustement fermée, pourvu que le pécheur s'humilie et se prosterne devant moi. Il poussa ensuite cette porte sacrée et me dit: entrez, mais je vous avertis que celui qui regarde en arrière, est à l'instant contraint de sortir. Les gonds étoient d'un métal sonnant et dur. La porte du Capitole fit un bruit moins éclatant, lorsque, malgré l'avis de Métellus, on l'ouvrit pour enlever le trésor.

Dès mon entrée j'entendis les accords d'une musique charmante. On chantoit en chœur et alternativement *te deum laudamus*, au son de divers instrumens. Cette mélodie rappelloit à mon ame le plaisir que goûtent les fidèles, lorsque, dans un temple, l'orgue et la voix des fidèles se répondent.

DIXIÈME CHANT.

Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans ces lieux dont l'orgueil interdit l'accès à tant de mortels présomptueux, que j'entendis le bruit de la porte qui se fermoit derrière nous. Si j'avois tourné la tête pour la regarder encore, ma faute eût eu pour moi des suites funestes. Nous marchions sur un sable mobile qui sembloit s'échapper sous nos pieds, comme l'onde dont les flots s'éloignent et se rapprochent sans cesse. Mon maître me dit : il faut user d'adresse pour garder l'équilibre ; portez alternativement vôtre corps d'un et d'autre côté. Cette difficulté retardoit nos pas, tellement que nous n'étions pas encore fort avancés, lorsque j'apperçus que la lune étoit prête de finir son cours. Arrivés dans un endroit spacieux et plus élevé, Virgile et moi nous étions incertains de la route que nous devions tenir. Nous nous arrêtâmes sur une platte-forme, qui nous parut plus solitaire qu'un désert. Du bord du précipice, jusqu'au pied du rocher, il n'y avoit qu'un espace égal à trois fois la largeur du corps d'un homme. De quelque côté que mon œil se portât, cette route me paroissoit d'une égale largeur. Elle faisoit le tour de

la montagne; nous ne nous étions point encore avancés, lorsque je reconnus que ce rocher perpendiculaire étoit inaccessible; il étoit d'un marbre blanc et orné de sculptures dignes de rivaliser celles de Policrète, et la nature elle-même. J'apperçus la statue de l'ange Gabriel apportant sur la terre la paix desirée depuis tant d'années, et nous ouvrant enfin la porte du ciel. Ce morceau nous parut d'une exécution si vraie, l'attitude si naturelle, que, loin de la prendre pour une imitation de la nature, on eût juré qu'elle prononçoit encore *ave, Maria.* Auprès, étoit une statue de celle qui ouvrit pour nous la porte du ciel; elle sembloit dire avec une grâce modeste, *ecce ancilla domini.* La figure étoit aussi ressemblante que peut le paroître l'empreinte d'un cachet sur la cire obéissante. Mon maître me dit: il ne faut pas admirer si long-temps le même objet. Je me tournai, et j'apperçus un bas-relief derrière la statue de Marie. Je m'approchai pour l'examiner; il étoit sculpté dans le marbre, et représentoit un char attelé de bœufs, qui portoient l'arche sainte. Un peuple immense divisé en sept chœurs, marchoit devant l'arche. L'ouvrage étoit si parfait, que mes yeux me per-

suadoient que ce peuple chantoit, quoique mes oreilles ne fussent frappées d'aucun son. Je distinguois la fumée qui s'élevoit au-dessus des encensoirs ; et si bien exécutée que la vue et l'odorat indiquoient au jugement des perceptions contraires. David, cet humble psalmiste, dansoit devant l'arche, et dans ce moment il paroissoit plus grand que tous les monarques de la terre. Dans son palais, Michol, cette femme hautaine, regardoit avec mépris cette cérémonie. J'avançai pour voir de près une autre histoire, qui étoit dans le même bas-relief. On y voyoit les actions glorieuses d'un empereur romain, dont les vertus déterminèrent le pape Grégoire à obtenir par ses prières qu'il ne fût pas exposé aux tourmens de l'enfer. C'est Trajan que je veux désigner. Il étoit représenté au milieu de mille guerriers, dont les casques d'or étoient ornés de plumes qui voltigeoient au gré des vents. Une jeune veuve éplorée, mais charmante, embrassant ses genoux devant la foule des courtisans, sembloit lui dire : seigneur, vengez le meurtre de mon fils. Trajan sembloit répondre : attendez mon retour. Dans les transports de sa douleur, elle ajoutoit : mais si vous ne revenez pas? En ce cas, disoit l'empereur, celui qui gouver-

nera pendant mon absence vous rendra justice. -- Comment un autre feroit-il son devoir, si vous négligez de remplir le vôtre ? -- Consolez-vous, dit enfin Trajan ; avant de partir, j'aurai fait mon devoir envers vous. L'équité le demande, et la pitié m'y oblige. Un tel langage paroîtroit sans doute aujourd'hui chose extraordinaire. Pendant que j'examinois avec plaisir ces traits d'humanité, et que j'admirois l'habileté du sculpteur, Virgile me dit tout bas : je vois venir à nous une troupe nombreuse ; j'espère qu'elle nous guidera là-haut. Mes yeux avides de nouveautés se tournèrent promptement vers mon guide. Lecteur, ne perdez point courage en apprenant comment dieu veut qu'on expie ses fautes. Ne pensez pas au genre de peines que je vais décrire ; songez au bonheur qui doit les suivre ; soyez certain que ces peines ne dureront pas au-delà du jugement dernier. Je dis à mon maître : ceux que je vois venir ne me paroissent participer en rien de la nature humaine ; ils ont, si je ne me trompe, un aspect singulier. Il me répondit : le genre de leur supplice est d'être courbés jusqu'à terre. J'ai eu moi - même beaucoup de peine à les distinguer. Mais regardez plus attentivement, et vous recon-

noîtrez que celui qui vient à nous, a sur son dos une pierre énorme. Vous pouvez vous appercevoir que chacun d'eux marche accablé sous le poids dont il est chargé. Mortels orgueilleux, que vous êtes à plaindre! Pourquoi placer votre bonheur dans des biens passagers? Ne voyez-vous pas que nous ne sommes que des vermisseaux, dont l'ame, semblable au papillon, s'envole, dès qu'elle en a le pouvoir, vers la justice divine?

Pour soutenir un balcon, les architectes imaginent des figures colossales, dont la poitrine touche les genoux. Ceux qui les regardent, quoiqu'ils sachent bien que c'est une fiction, regrettent de les voir dans une attitude si gênante. Telles me parurent cependant ces ombres plus ou moins courbées, selon le fardeau qui les accabloit. Mais celles même dont le poids étoit le plus léger, gémissoient, et paroissoient prêtes à succomber.

ONZIÈME CHANT.

O père des mortels, que les cieux ne peuvent contenir, mais où tu déploies les premiers effets de ton amour, que toutes les créatures célèbrent de leur pouvoir l'immensité de tes bienfaits. Fais descendre jusqu'à nous la paix de ton empire. Nous ne pouvons pas nous élever jusqu'à ton trône. Que tout homme fasse un sacrifice de sa volonté, comme les anges qui chantent *hosannà*. Donne-nous chaque jour cette manne céleste, sans laquelle, malgré nos efforts, nous ne pouvons arriver jusqu'à toi. Dans ta bonté infinie, pardonne à chacun comme il pardonne à ceux qui l'ont offensé. Ne nous juge pas selon nos mérites; ne souffre pas que notre trop foible vertu soit exposée aux attaques de notre ancien ennemi; défend-la contre ses attaques réitérées. Ce n'est pas pour nous, seignenr adoré, que nous t'adressons cette dernière prière (déjà notre bonheur est certain), mais pour ceux que nous avons laissés sur la terre. C'est ainsi que ces ombres prioient en même temps pour elles et pour nous, en faisant le tour de la montagne, pour se purifier des tâches du monde. Elles paroissoient souffrir autant que

et je n'y serois même pas, si, dans le temps que je pouvois encore pécher, je ne me fusse tourné vers dieu. O vaine gloire des talens, votre éclat se flétrit comme la verdure sur le sommet des montagnes, si le temps ne prend soin de l'immortaliser. Cimabue se croyoit au premier rang parmi les peintres: aujourd'hui les talens de Giotto sont oubliés. Guido a enlevé à un autre Guido son prédécesseur, le prix de l'éloquence. Peut-être existe-t-il aujourd'hui quelqu'orateur qui les surpasse tous deux. La renommée est semblable au souffle des vents; tantôt c'est du nord, tantôt du midi, qu'ils partent, et leur nom change à raison de leur direction. Que la vieillesse ait terminé votre carrière, ou que la mort vous ait enlevé au berçeau; que votre gloire ait duré mille ans, cet intervalle est pour l'éternel comme l'instant d'élever le sourcil, ou de tracer un cercle dans le ciel. Celui que vous voyez marcher si lentement devant moi fit retentir de son nom toute la Toscane. A peine aujourd'hui parle-t-on de lui dans Sienne, dont il se rendit maître, lorsqu'il détruisit l'armée des Florentins; cette nation alors aussi superbe qu'elle est maintenant avilie. Notre réputation est comme une plante délicate qu'un rayon de soleil colore et

que le moindre vent flétrit. Je lui répondis : vos discours abaissent l'orgueil de mon cœur, et m'inspirent des sentimens d'humilité ; mais quel est celui dont vous parliez tout-à-l'heure? C'est, me dit-il, Provinzan Salvani ; il fut assez présomptueux pour former le projet de faire la conquête de Sienne. Depuis sa mort, il marche et ne se repose jamais. Tel est le châtiment des téméraires. Je répartis : je croyois que si quelqu'un avoit attendu la fin de sa vie pour se repentir, il restoit à la porte du Purgatoire autant d'années qu'il avoit vécu sur la terre, à moins que les prières des fidèles n'abrégeassent ses peines. Comment a-t-il obtenu sitôt la permission d'arriver dans ces lieux? Il me dit: on assure que dans le plus beau moment de sa gloire il ne dédaigna pas de s'agenouiller dans la place de Sienne ; et, pour briser les chaînes d'un de ses amis, prisonnier du roi Charles, il se conduisit de telle sorte que son sang bouilloit dans ses veines. Je ne puis en dire davantage ; je sais que je m'énonce avec obscurité ; mais, dans peu, vos compatriotes vous mettront à portée de me comprendre. Au surplus, cette bonne action lui a épargné de rester à la porte du Purgatoire.

DOUZIÈME CHANT.

Tels que deux taureaux soumis au même joug, je marchois avec cette ame et me courbois comme elle ; enfin Virgile me dit : quittez cet entretien, nous n'avons pas de temps à perdre. Je me relevai et le suivis, pensant toujours à ce que m'avoit dit Oderissi. Je suivois avec plaisir les traces de Virgile ; nous marchions tous deux d'un pas léger, lorsqu'il me dit : pour vous amuser pendant la route, regardez l'empreinte de vos pieds. De même que pour perpétuer leur mémoire les hommes font graver sur leurs tombeaux leurs images ou des épitaphes qui renouvellent le souvenir des vivans ; de même, regardant à terre, j'apperçus des figures merveilleusement exécutées, et placées sur le bord du chemin. Je vis celui qui fut jadis la plus parfaite créature, Lucifer, que la foudre céleste précipita du ciel ; je vis Briarée[1] qu'un trait vengeur ensévelit pour toujours dans les abîmes de la terre ; je vis Apollon[1] ; je vis Pallas et Mars autour de Jupiter, leur père : ils étoient encore couverts de leurs armures. Ils regardoient avec étonnement les membres dispersés des géans. Je vis

Nembrod, encore interdit de la confusion des langues, de même que les ouvriers complices de son orgueil. ô Niobé, que votre statue exprimoit bien votre douleur! Près de vous étoient sculptés les corps inanimés de vos quatorze fils. Je vous vis aussi, Saül, percé de votre propre épée sur le mont Gelboé, où, depuis, le ciel n'a versé ni pluie ni rosée. Présomptueuse Aracné, je vous apperçus à demi-changée en araignée sur la toile même qui causa votre malheur. ô Roboam, ton air n'étoit plus menaçant. Tu me parus pâle et tremblant comme tu le fus au moment où tes sujets te précipitèrent de ton char. Ce pavé indiquoit encore combien Alcméon fit payer cher à sa mère son précieux et fatal collier. On y voyoit les enfans de Sennachérib se jetter sur leur père, au milieu du temple, et le laisser pour mort. La cruelle Thomiris, disant à Cirus: tu as eu soif de sang, eh bien! je t'abreuve de sang. On y remarquoit la défaite des Assyriens, et leur fuite après la mort d'Holopherne. On distinguoit la ville de Troye, réduite en cendres, et dont l'aspect n'offroit plus que des décombres. Triste Illion, que tu me parus humiliée. Les traits et les ombres étoient placés avec tant d'art, qu'on étoit forcé d'admirer la

main ingénieuse qui les avoit tracés. Les morts paroissoient morts, et les vivans sembloient respirer. Enfans d'Adam, si vous êtes orgueilleux, vous oubliez quelle est votre origine.

Nous avions déjà fait beaucoup de chemin autour de la montagne. Virgile qui me précédoit toujours en observant tout, me dit: levez la tête. Je vois un ange, il vient à nous; prosternez-vous devant lui. Songez que ce grand jour ne se retrouvera jamais.

Je suivis promptement ses avis dont je sentois le prix. Cette créature céleste s'avançoit: elle étoit vêtue de blanc, son visage étoit brillant comme l'étoile du matin. Il nous tendit les bras, développa ses aîles et nous dit: suivez-moi, vous trouverez ici près des degrés que vous monterez facilement. Peu de mortels sont dociles à mes conseils. O race humaine, destinée à t'élever vers le ciel, un souffle si léger peut-il s'opposer à ton bonheur? L'ange nous conduisit par un sentier pratiqué dans le roc. Là, avec son aîle, il me toucha le front et me promit un heureux succès. Il est à Florence une église qui domine le pont de Bubaconte. On y monte d'abord par une rampe escarpée. On trouve ensuite des marches aisées qui furent commencées dans le temps que cette ville

jouissoit

jouissoit d'un bon gouvernement. De même cette montée qui m'avoit d'abord semblé très-difficile, me parut douce, mais fort étroite. Nous entendîmes des voix qui chantoient: bienheureux les pauvres d'esprit! Leurs accens étoient si harmonieux, qu'il n'est pas possible d'exprimer le plaisir qu'ils me firent. Ah! que l'entrée de ce séjour est différente de celle de l'Enfer! Le Purgatoire retentit sans cesse de sons mélodieux; l'Enfer ne laisse entendre que des lamentations épouvantables. Nous étions déjà sur les marches saintes, et il me paroissoit que je les montois plus légèrement que si j'eusse marché de plein pied. Je dis à mon maître: de quel pesant fardeau je me sens soulagé; je n'éprouve presque plus de fatigues en marchant. Il me répondit: lorsque toutes les lettres, dont l'empreinte est sur votre front, seront totalement effacées, comme vient de l'être la première, votre marche deviendra si facile que bien loin de trouver le chemin pénible, il vous offrira des charmes. Je fis alors comme celui qui portant à son insu quelque chose derrière lui, n'est averti que par les ris des spectateurs. Sa main faisant ce que ses yeux ne peuvent faire, il tâte, et trouve enfin. Je

portai la main sur mon front, et je trouvai les six lettres gravées par l'ange qui gardoit les clefs du Purgatoire. Mon maître, en me regardant, ne put s'empêcher de sourire.

TREIZIÈME CHANT.

DÉJA nous étions en haut des dégrés où commence le deuxième cercle; c'est-là que les envieux se purifient. Il est semblable au premier, excepté qu'il me parut plus petit, et qu'on y voit ni statues, ni sculptures. Le pavé y est luisant, et de couleur livide. Virgile me dit: si nous attendions ici quelqu'un pour demander le chemin, je craindrois que nous n'attendissions long-temps. Puis il fixa les yeux sur le soleil, et s'écria: ô douce lumière! astre bienfaisant, c'est en vous que je mets ma confiance, c'est vous qui échauffez le monde, c'est vous qui l'éclairez, ce sont vos rayons qui doivent être nos guides. Notre ardeur étoit grande, et nous avions déjà fait plus d'un mille de chemin, lorsque nous entendîmes voler près de nous des esprits que nous ne pouvions voir. Mais leurs propos allumoient dans mon cœur le feu de la charité; le premier qui passa, dit tout haut les paroles de la vierge Marie aux nôces de Cana: ils n'ont point de vin; ce qu'il répéta plusieurs fois. Nous n'avions pas entendu la suite de ce qu'il disoit, lorsqu'un autre passa sans s'arrê-

ter, en criant : je suis Oreste. Mon père, dis-je à Virgile, quelles sont ces voix ? Dans le temps que je lui faisois cette question, nous entendîmes un troisième qui disoit : aimez ceux qui ont tâché de vous nuire. Virgile me dit : on punit ici le péché d'envie par le sentiment contraire ; car le fléau de l'envie est la charité. Vous en serez convaincu avant d'arriver au passage où l'on obtient le pardon de ce crime. Mais fixez vos regards bien attentivement, vous verrez des ames assises devant vous. Effectivement j'apperçus des ombres vêtues de robes, dont la couleur étoit semblable à celles des pierres. Quand nous fûmes un peu plus près, j'entendis crier : Marie, priez pour nous ; Michel, Pierre, et tous les saints, priez pour nous. Je ne crois pas qu'il existe sur la terre un cœur assez dur pour n'être pas ému de compassion de ce que je vis alors. Aussi des larmes s'échappèrent de mes yeux. Ces ames étoient couvertes d'un honteux cilice. Elles s'appuyoient, le long du chemin, sur l'épaule l'une de l'autre, comme ces aveugles rangés à la file, qui demandent l'aumône. Chacune d'elles approchoit sa tête de celle de son voisin, et ne pouvant exciter la pitié par leurs discours,

elles tâchoient de la faire naître par la vue, qui est aussi l'un des organes de la sensibilité. Ainsi que le soleil refuse sa lumière aux aveugles, elle est refusée de même à ces ombres. Un fil de fer tient leurs paupières fermées, de façon qu'ils ne voient pas plus qu'un faucon à qui l'on a couvert la tête d'un chaperon. Je regrettois de voir, en marchant, tant d'ames dont je ne pouvois être vu. Je m'adressai à mon sage conseil, qui, devinant mon desir, me dit : vous pouvez les entretenir, mais parlez peu, et soyez prudent. Il marchoit alors à côté de moi sur le bord du précipice, dont nous n'étions garantis par aucun abri. Les ombres étoient rangées contre le rocher. La douleur de leurs yeux étoit si cuisante, qu'elles versoient des torrens de larmes. Je me tournai de leur côté, et leur adressai ces mots : ô vous! qui êtes assurés de voir un jour la célesse lumière, seul objet de vos ardens desirs, croyez que la grace effacera bientôt les taches de votre conscience, et que votre ame, rendue à sa pureté, sera plus limpide que l'eau des fontaines. Dites-moi, car je desire vivement l'apprendre, est-il parmi vous quelqu'habitant d'Italie ? Peut-être, s'il se découvre, pourrai-je lui être utile. Mon frère, me répon-

dit une voix, nous n'avons tous qu'une véritable patrie ; c'est le ciel : mais vous voulez parler sans doute de quelqu'ame qui, pendant son pélérinage, a vécu en Italie. Comme cette ombre étoit un peu éloignée, je m'approchai pour mieux l'entendre. J'en vis une autre qui m'écoutoit en tenant la tête haute, comme font les aveugles, et je lui dis : esprits qui vous purifiez pour monter au ciel, faites-vous connoître à moi, ou par le lieu de votre naissance, ou par votre nom. Je suis Siennois, répondit-elle, je me lave ici des péchés que j'ai commis pendant ma vie. Je soupire sans cesse, dans l'espérance de voir un jour celui qui doit nous rendre heureux. Dans le monde je me réjouissois du malheur d'autrui, plus que de mon propre bonheur. Voyez jusqu'où alla ma folie, quoiqu'on m'appellât sage. Ne croyez pas que je vous en impose, écoutez-moi. J'étois déjà sur le déclin de mes ans, lorsque mes compatriotes qui m'avoient excité, livrèrent la bataille à leurs ennemis près de Colle. Je priai dieu qu'ils fussent défaits ; c'est ce qui arriva. Quand je les vis en déroute, au milieu des horreurs de leur fuite, je fus saisi d'une joie insensée, qui me tourna la tête au point que je m'écriai : ciel ! je ne te crains

plus. J'eus la témérité du merle, qui, trompé par un beau jour d'hiver, chante avant le printemps. Sur la fin de ma vie, je voulus me reconcilier avec dieu. Mes peines seroient plus grandes encore qu'elles ne sont, si l'hermite Pierre Pettinagno, se souvenant de moi, ne m'eût assisté de ses saintes prières, et n'eût eu la charité d'intercéder pour moi. Mais vous qui me paroissez si curieux, que faites-vous ici? Il me semble que vous respirez en parlant, et que vos yeux sont ouverts. Je lui répondis: la vue ne me sera ôtée, que quand je viendrai dans ce séjour après ma mort; mais ce ne sera que pour peu de temps, car mon plus grand péché n'est point l'envie. Ce qui me fait le plus de peur, c'est le tourment qu'on éprouve dans le premier cercle: les fardeaux que j'y ai vus, m'épouvantent. L'ombre continua ainsi: qui vous a donc conduit parmi nous, si vous comptez retourner dans le monde? C'est celui qui est à mes côtés, lui dis-je, il se tait: moi, je suis vivant; puis-je vous être utile dans votre patrie? Étonnée d'un évènement si extraordinaire, elle me répondit: à ces marques, je ne puis douter que Dieu ne vous aime: ainsi, souvenez-vous de moi dans vos prières. Je vous conjure, au nom de

ce que vous desirez le plus, de vouloir bien, lorsque vous reverrez la Toscane, rétablir mon honneur dans l'esprit de mes parens. Vous les trouverez au milieu de cette nation vaine et légère, qui espère de grands avantages de la possession du port de Télamone. Il faudra pourtant renoncer à l'espérance de découvrir les eaux de la Diane souterraine, et ceux qui seront le plus trompés, sont ces hommes puissans qui se flattoient de commander la flotte imaginaire.

QUATORZIÈME CHANT.

DEUX de ces esprits placés à ma droite raisonnoient ensemble, et se disoient : quel peut être ce mortel qui fait le tour de notre montagne, avant d'avoir payé le tribut à la mort; il ouvre et ferme, a-t-il dit, ses yeux comme il veut. Je ne sais qui il est; mais je suis sûr qu'il n'est pas seul; questionnez-le; vous êtes plus près de lui. Ils levèrent la tête pour me parler, et l'un d'eux me dit : vous qui, quoique revêtu de votre corps, avez le bonheur de diriger vos pas vers le ciel, apprenez-nous, pour notre consolation, d'où vous venez et qui vous êtes. La grace que vous avez reçue d'arriver jusqu'ici, nous étonne d'autant plus qu'elle est sans exemple. Je répartis : il coule au milieu de la Toscane un fleuve qui prend sa source à Falterone. Son cours est de plus de cent milles de chemin. C'est sur ses bords que j'ai pris naissance. Il seroit inutile de vous dire qui je suis; car mon nom n'a pas encore fait grand bruit dans le monde. Si je vous ai bien compris, dit l'ombre, la rivière dont vous parlez est l'Arno. Un autre dit : pourquoi nous cache-t-il le nom de ce fleuve? craindroit-il

de le prononcer ? L'autre ame répartit : j'ignore si ce nom lui est odieux ; mais je sais que tous ceux qui habitent le long de ses bords méritent de périr mille fois ; car, depuis la source de cette rivière jusqu'à son embouchure, le peuple paroît si ennemi de la vertu, qu'il la fuit comme une vipère. Soit que l'air du climat, soit que leur mauvais naturel les porte au mal, les hommes y sont si pervers, qu'on diroit que Circé a présidé à leur éducation. Ce fleuve, qui commence son cours vers l'Apennin, passe d'abord dans un pays qui n'est habité que par des pourceaux plus dignes de manger du gland que toute autre nourriture. En descendant plus bas, il rencontre des chiens plus hargneux que formidables ; il les quitte avec dédain, et continue sa course. Ses eaux deviennent plus abondantes, lorsque son lit malheureux trouve, au-lieu de chiens, des loups dévorans. Il s'éloigne d'eux pour gagner la mer, et rencontre sur son chemin des renards rusés. Je ne crains point qu'on critique ce portrait, et je porte le défi à ceux qui m'écoutent : il est bon que ce mortel soit instruit de ce que l'esprit de vérité m'inspire. Renier, continua-t-il, je vois d'ici votre neveu qui, sur les rives de ce fleuve, donne la chasse

à des loups, et les met en fuite. Il les fend, il les égorge comme des victimes engraissées; ils perdent la vie, et lui l'honneur; il sort les mains ensanglantées de cette forêt, et la laisse dans un état si malheureux que, d'ici à mille ans, elle ne pourra reprendre son premier état. Renier pâlit à ce discours, comme un homme à qui l'on annonce des malheurs. Cette conversation m'inspira la curiosité de savoir leur nom; je les priai de la satisfaire. L'une, qui avoit parlé la première, m'apostropha ainsi : vous voulez donc que j'aie en vous plus de confiance que vous ne m'en avez marqué? Mais, puisque Dieu consent que vous soyez éclairé par sa grace, je vais vous contenter. Je m'appelle Guido del Duca. Je fus consumé par l'envie, tellement que, dès que je voyois un autre se réjouir, le chagrin se peignoit sur mon visage, et je regardois le bien qui arrivoit aux autres comme un vol qui m'étoit fait. Je subis ici la peine de ce péché. Ah! mortels, que votre folie est grande, de vous attacher à des objets frivoles et passagers! Voici, Renier, l'honneur et l'ornement de la maison de Calboli; mais aucun de ses descendans n'a hérité de ses grandes qualités. Ils habitent tous entre le Pô, l'Apennin, la mer Adriatique et le

Rhin. Ils ne sont ni beaux, ni vertueux, ni riches. Ces contrées ont produit des rejettons si sauvages, qu'il seroit inutile de les cultiver aujourd'hui. Hélas! qu'est devenu le bon Licio, Arrigo, Manardi, Pierre Traversaro et Guido de Carpegne? Romains, que vous avez dégénérés! Quand je vois dans Bologne un forgeron se placer au rang des nobles; quand je vois dans Faenza un Bernardin de Fosco, d'un état vil et bas, s'élever comme un cèdre, ne vous étonnez pas, Toscan, si je verse des larmes. Qu'est devenu un Guido de Prata, un Ugolin d'Azzo, qui vivoient parmi vous? Qu'est devenu un Frédéric Tignoso, et ses braves compapnons? Qu'est devenu la maison des Traversara, et celle des Anastasi? Hélas! elles ont toutes dégénéré. Que je me souviens encore avec plaisir de ces dames et de ces cavaliers, chez qui les grâces et la politesse se trouvoient réunies! Leur exemple et leurs belles actions donnoient envie de les imiter; à présent tous les cœurs sont devenus insociables et pervers. Château de Brettinoro, comment n'es-tu pas écroulé, depuis que tes maîtres et tant d'autres ont perdu la vie, pour conserver leur liberté? Ah! que Bagnacavallo craint avec raison de laisser après lui

des descendans! que Castrocara fait mal, et Conio encore plus, de tant multiplier sa postérité. Les Pagnans se croiront heureux après la mort de Démonio; mais aucun de leurs descendans ne pourra, par sa propre vertu, prouver son origine. Ugolin de Frantolin, votre nom sera toujours illustre; car il ne restera de vous personne qui puisse l'obscurcir un jour.

Toscan, vous pouvez maintenant continuer votre route. La douleur qui me presse, en me rappellant ce triste souvenir, m'ôte l'usage de la voix, et me réduit à verser des larmes. Comme nous savions que les ames nous entendoient marcher, nous crûmes qu'elles ne nous laisseroient pas égarer. Dans cette confiance, nous continuâmes notre chemin. Dès que nous fûmes seuls, nos oreilles furent frappées d'une voix qui parvint à nous aussi rapidement que la foudre fend les airs. Elle crioit avec effroi : quiconque me trouvera me tuera. Dans l'instant elle disparut. Dès qu'elle eut cessé de parler, une autre voix, avec un fracas terrible semblable à celui du tonnerre, se fit entendre. Je suis Aglaure, dit-elle; j'ai été métamorphosée en rocher. A ces mots, transi de peur, je me serrai contre mon guide. Le

bruit avoit cessé entièrement. Virgile me dit : cette voix formidable doit apprendre aux mortels à se tenir dans de justes bornes. Au-lieu de suivre les routes de la vertu, ils se jettent sur l'appas que leur présente leur ancien ennemi. Ils ne connoissent plus de frein, et ne font aucun effort pour parvenir jusqu'à Dieu, qui les appelle envain, et ne cesse de leur montrer ses beautés éternelles. Sourds à cette invitation charmante, ils restent le corps courbé vers la terre, et méritent les punitions que leur impose celui qui voit tout.

QUINZIÈME CHANT.

Le char du soleil penchoit vers l'horison : trois heures seulement il devoit encore éclairer de ses rayons cet hémisphère ; et, comme nous marchions à l'opposite, l'astre du jour dardoit sur moi sa lumière brûlante. Bientôt je me vis environné d'un éclat dont la splendeur effaçoit celle du soleil. Cette lumière nouvelle me saisit d'admiration : j'en étois offusqué. Comme les rayons du soleil, lorsqu'ils dardent sur un miroir, ou sur une surface liquide, réfléchissent sur eux-mêmes, ou comme une balle rebondit en tombant sur un corps solide ; de même les reflets de cette lumière m'éblouirent, et je fus obligé de fermer les yeux. Je m'écriai : divin poëte ! quel est cet astre, dont ma vue ne peut soutenir l'éclat ? Ne soyez point si troublé, me répondit-il, c'est un ange qui s'approche de nous ; c'est un messager du ciel qui nous invite à monter là-haut, et qui doit nous y étaler des merveilles sans nombre, dont vos regards seront enchantés. Lorsque nous fûmes plus près, cet ange nous dit avec une voix agréable : suivez-moi ; je vais vous conduire par des de-

grés beaucoup plus aisés que ceux que vous avez passés jusqu'ici. Nous les montâmes avec agilité, et nous entendîmes chanter autour de nous : bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! réjouissez-vous, la victoire est assurée. J'écoutai ces chants avec d'autant plus d'attention, qu'ils pouvoient un jour m'être utiles. Cependant le propos que m'avoit tenu Guido del Duca me revint dans l'esprit, et je demandai à Virgile : qu'a-t-il voulu dire, quand il nous a parlé des biens qui peuvent être partagés, et qui causent souvent des dissentions ? Il me répondit : il reconnoît le tort que lui a fait le péché d'envie ; ne vous étonnez pas s'il s'en fait un reproche continuel. Tout envieux qui voit passer dans les mains d'autrui ce qu'il voudroit pour lui seul, est dévoré de jalousie. Si l'amour du ciel étoit le seul objet de ses desirs, il n'auroit pas cette douleur ; car là-haut, plus les biens sont communs, plus ils font le bonheur de ceux qui les possèdent. Je lui répondis : comment se peut-il qu'un bien partagé puisse me rendre aussi heureux, que si je le possédois seul ? Il répartit : vous avez toujours les regards attachés sur la terre, et vous ne rencontrerez que ténèbres. Ne cherchez que la

vraie

vraie lumière. Dieu, qui est infini, remplit tous ses élus de son amour, comme le soleil remplit de sa lumière toutes les contrées de la terre. Les habitans du ciel ne sont pas sujets à l'envie; plus ils sont comblés de biens, plus ils s'aiment. Si l'explication que je vous donne ne vous satisfait pas, Béatrix vous donnera les éclaircissemens nécessaires sur ce point, ainsi que sur tous vos doutes. Songez à effacer promptement les cinq lettres qui vous restent sur le front, comme vous avez effacé les deux autres par votre repentir. J'allois lui répondre, lorsque je m'apperçus que j'étois déjà dans l'autre cercle. Curieux d'examiner ce qui s'offroit à mes yeux, je gardois le silence. Alors il me parut que j'étois ravi en extase, et que je voyois dans un temple une foule innombrable. J'y distinguai la sainte Vierge, qui, avec le regard d'une tendre mère, disoit à son fils: pourquoi nous avez-vous quittés? Voici votre père et moi qui vous cherchons. Elle dit ces mots, et disparut. J'apperçus une femme dont les yeux étoient baignés de larmes; elle paroissoit sensiblement affligée d'une injure. Elle s'écrioit: Pisistrate, si vous régnez dans cette ville, qui excita de si grandes divisions entre les dieux,

dans cette ville, qui est le centre de toutes les licences, vengez-vous du jeune audacieux qui a eu la témérité de séduire votre fille. Ce prince répondoit avec tranquillité et même avec bonté : que ferions-nous à qui nous veut du mal, si nous punissions ceux qui nous aiment ? Je vis ensuite une foule de gens enflammés de colère, qui lapidoient un jeune homme, et crioient : qu'on le fasse expirer sous les coups. C'étoit saint Étienne. Ce martyr levant les yeux vers le ciel, prioit le souverain juge de pardonner à ses meurtriers. Ses regards attendrissans excitoient ma compassion. Là finit mon extase. Je rappellai les facultés de mon ame ; je sentois que cette vision n'offroit point de réalité, mais je ne pouvois me persuader que ce fût absolument une erreur. Mon guide me voyant chanceler, comme un homme qui s'éveille, me dit : qu'avez-vous ? il semble que vous ne puissiez vous soutenir. Vous avez fait plus d'une demi-lieue, les yeux fermés et les jambes tremblantes, comme un homme surpris par le vin, ou que le sommeil assiège. Mon maître, lui dis-je, si vous daignez m'écouter, je vais vous raconter ce que j'ai vu. Il me répondit : quand vous auriez cent masques sur le visage,

je démêlerois jusques à la moindre de vos pensées. Tout ce que vous avez vu doit vous apprendre qu'il faut enivrer son cœur à cette source de paix qui découle pour nous de la fontaine céleste. Je n'ai pas voulu vous interrompre d'abord, sachant que ceux dont le cœur paroît sans mouvement, ne voyent rien, quoiqu'ils ayent les yeux ouverts. La question que je viens de vous faire, n'a eu pour objet que de ranimer votre ardeur. Nous marchions toujours vers le soleil couchant, et j'étois ébloui par ses derniers rayons, lorsque peu-à-peu une fumée noire s'éleva devant nous, en nous offrant l'image de la nuit la plus sombre. Enfin l'air devint moins pur : nos yeux ne virent plus la lumière.

SEIZIÈME CHANT.

L'obscurité de l'Enfer, la nuit la plus absolue, un ciel privé d'étoiles et chargé de nuages épais, n'avoient jamais couvert ma vue d'un voile aussi épais. Le brouillard me piquoit les yeux et m'empêchoit de les ouvrir. Je marchois, tenant par la main Virgile, comme un aveugle suit son conducteur. Prenez garde, me dit-il, qu'il ne passe ici quelqu'un qui nous sépare : je le suivois, non sans de grandes inquiétudes. J'entendois des voix qui sembloient imploirer la paix, et la miséricorde divine. *Agnus dei*, tel étoit le refrein de leur cantique. Elles chantoient toutes ensemble et à l'unisson, mais avec tant de précision, que leurs voix sembloient réunies en une seule. Je dis à mon maître : sont-ce des esprits que j'entends ? En pouvez-vous douter, me dit-il ? Ce sont des ames qui se purifient du péché de colère. Une de ces voix m'adressa ainsi la parole : qui êtes-vous ? vous parlez comme si vous étiez vivant ! Mon maître me dit : répondez à ses questions, et demandez-lui si nous sommes dans le bon chemin. O ame ! lui dis-je, toi qui te prépares à paroître pure devant celui qui t'a créée,

daigne nous accompagner ; tu apprendras des choses qui te surprendront. Elle me répondit : je consens à vous suivre autant qu'il me sera permis ; et, si cette fumée nous empêche de nous voir, notre conversation nous empêchera de nous séparer. Sachez, repris-je, que je vais monter dans le Paradis avec mon corps, que la mort n'a point encore anéanti. Sachez qu'avant d'être arrivé jusqu'ici, j'ai traversé l'Enfer ; et puisque Dieu me fait la grace de me permettre d'arriver à sa cour, ne me cachez pas qui vous fûtes avant votre mort, et apprenez-moi si cette route conduit au passage que je cherche. Je me réglerai sur vos avis. Elle me répondit : je suis née en Lombardie. Marc est mon nom. Je me distinguai dans le monde par la pratique des vertus dont les hommes font aujourd'hui si peu de cas. Vous êtes dans le bon chemin pour arriver sur le sommet de la montagne. Je vous conjure, lorsque vous serez de retour dans votre patrie, de prier Dieu pour moi. Je lui répartis : je m'engage à faire ce que vous me demandez ; mais j'ai dans l'esprit deux doutes qui m'inquiètent. Vous venez de me dire que le monde est privé de toute vertu, qu'il est couvert de crimes : dites-m'en la cause, je vous

prie. Les uns rendent le ciel responsable des fautes que font les mortels, les autres en accusent leur nature corrompue : instruisez-moi. Marc laissa d'abord échapper un profond soupir, interprête de ses regrets, et me dit : frère, le monde est aveugle, et vous semblez partager son aveuglement. Les hommes accusent le ciel ; ils pensent que lui-même est soumis aux loix de la nécessité. Si cela étoit, votre libre-arbitre seroit détruit, et il n'y auroit point de justice dans la récompense des bons et la punition des méchans. Il est vrai que le ciel vous donne une première impulsion, mais il ne vous détermine pas : votre raison doit vous guider. Si votre volonté résiste aux premières tentations, elle est victorieuse de toutes les autres. Soumis à un pouvoir supérieur et à une nature plus heureuse, vous être libre. Votre ame est créée par la main de Dieu, et n'est point sujette aux influences des astres. Si les charmes terrestres vous dérangent de la bonne voie, la cause de votre dérangement est en vous seul, et vous ne devez vous en prendre qu'à vous seul. Je vais vous le prouver. L'ame sort des mains de Dieu, pleine de candeur et de simplicité. C'est un enfant qui ne respire que le plaisir :

il rit et pleure tour-à-tour. L'ame innocente et pure s'en tourne avec la même facilité vers l'objet qui la séduit. Une bagatelle l'enchante; elle s'y livre, à moins qu'un bon guide ne l'en détourne: il lui a donc fallu des loix, pour lui servir de frein : il lui a fallu des chefs, pour distribuer la justice, et poser les limites entre la tyrannie et l'autorité légitime. Vous avez des loix, mais personne n'a le courage de les faire observer. Le pasteur qui gouverne le troupeau a quelquefois de la sagesse, mais il manque de vigueur. Le peuple voyant ses chefs coupables de foiblesses semblables à celles qu'on lui reproche, les imite aveuglément, et néglige les loix. Concluez donc que c'est la faute des gouvernemens, si le monde est devenu pervers, et qu'on ne doit pas s'en prendre à la corruption de la nature. Rome, dans sa splendeur, avoit deux soleils: l'un éclairoit les peuples dans la voie du monde, et l'autre dans la voie de Dieu. Mais l'un des deux soleils a éteint l'autre, en réunissant l'épée au bâton pastoral. Depuis cette réunion, tout a dû nécessairement se détruire, parce que les deux pouvoirs ne se balançoient plus. Il en est des gouvernemens comme des plantes; c'est à leurs fruits qu'on les connoît.

Dans le pays arrsoé par l'Adigé et le Pô, régnoient autrefois la valeur et la politesse, avant que Frédéric eût soutenu la guerre contre le pape Grégoire. Vous y chercheriez vainement aujourd'hui un bon cœur et un esprit raisonnable. J'excepte pourtant trois vieillards, qui pleurent sur les temps qui se sont écoulés : il leur tarde que Dieu les appelle dans une vie plus heureuse. C'est Currado de Palazzo, le bon Guerard et Guido de Castello, surnommé, en France, Lombard-le-Simple. Aujourd'hui l'église de Rome, pour avoir voulu réunir les deux pouvoirs, est tombée dans le mépris dont elle est accablée. Je répondis : mon cher Marc, vous parlez juste ; je comprends maintenant pourquoi Dieu priva la tribu de Lévi de tout héritage temporel. Mais quel est ce Guerard que vous me dépeignez comme l'un des sages qui restent en Italie ? Il me répondit : est-ce pour me sonder, ou pour m'induire en erreur, que vous me faites cette question ? Il n'est pas possible que vous, qui êtes Toscan, n'ayez entendu parler du bon Guerard : je ne crois pas qu'il ait d'autre nom. C'est le père de la belle Gaya. Que Dieu soit avec vous : je ne puis rester avec vous plus long-temps. Je vois la

clarté qui pénètre à travers les vapeurs ; voilà l'ange qui s'approche, il faut que je vous quitte avant qu'il arrive. A ces mots, il disparut.

DIX-SEPTIÈME CHANT.

Lecteur, si jamais vous vous êtes trouvé sur les Alpes, environné d'un brouillard épais, qui ne vous permettoit de distinguer aucun objet, vous devez vous rappeller que le disque du soleil ne se montre d'abord que foiblement à travers ces vapeurs humides, quand elles commencent à se dissiper. Tel me parut l'astre du jour, qui étoit prêt à se coucher. Je regardois attentivement ses rayons affoiblis, qui se perdoient déjà dans les bords de l'horison. Que de pouvoir a l'imagination ! Quelquefois elle enlève l'homme hors de lui-même, au point qu'il n'entendroit pas le bruit de mille trompettes qui retentiroient près de lui. Qui peut ainsi suspendre l'usage de tous les sens ? est-ce Dieu ? sont-ce les causes secondes ? La métamorphose de Philomèle en cet oiseau dont les chants sont si doux, captiva tellement ma pensée, que j'étois hors d'état de recevoir aucune impression étrangère à cette idée. Bientôt après, je crus voir le cruel Aman qui expiroit à une potence ; je voyois auprès de lui le grand Assuérus, Esther son épouse, et le juste Mardoché, dont l'éloquence égala

l'intrépidité. Mais bientôt, comme on voit se dissiper ces petites boules d'eau savonneuse qu'un enfant forme avec un chalumeau, cette vision disparut. Une autre lui succéda. Je crus voir une jeune fille éplorée qui s'écrioit : ô reine ! pourquoi vous êtes-vous donnée la mort pour votre fille Lavinie ? C'est elle-même qui vous parle. Je répands plus de larmes pour la perte de ma mère que pour tous les malheurs que j'ai causés. Ainsi qu'un homme plongé dans le sommeil se réveille en sursaut, lorsque les rayons naissans de l'astre du jour dardent sur son visage ; de même mon imagination cessa de me présenter de nouveaux objets, dès qu'une lumière plus forte eut frappé ma vue. Je me tournai pour reconnoître où j'étois, et j'entendis une voix qui me dit : c'est par ici que l'on monte. Comme le blond Phébus ne permet pas quelquefois qu'on fixe les yeux sur lui, par l'éclat brillant dont il est environné ; il me fut impossible d'arrêter les miens sur la splendeur de celui qui me parloit. Virgile me dit : c'est un ange qui veut bien nous servir de guide. Il n'en use pas avec nous comme font entr'eux les hommes, qui, connoissant les besoins de leurs amis, attendent qu'ils aient recours à eux pour avoir le plaisir de les refuser.



Allons, profitons de sa bonté, et tâchons de monter avant que les ténèbres s'épaississent. En disant ces mots, il se mit en chemin, et nous arrivâmes aux degrés. Quand je fus à la première marche, l'ange me donna un coup d'aile sur le front et j'entendis des voix qui chantoient: bienheureux les pacifiques; ils sont exempts de colère! Les ténèbres avoient alors succédé à la lumière, et le firmament étoit déjà semé d'étoiles, quand je m'apperçus que mes jambes affoiblies se déroboient sous moi. O ma force! m'écriois-je, pourquoi m'abandonnez-vous? Arrivés au haut des degrés nous nous y arrêtâmes, aussi contens que l'équipage d'un navire qui entre dans le port. J'examinai long-temps si, dans ce cercle, il ne se présenteroit rien de nouveau à mes yeux. Puis je me retournai du côté de mon maître et lui dis: apprenez-moi de quel péché on se purifie dans ces lieux; si nous cessons de marcher, ne cessez point de m'instruire. Il me répondit: c'est ici qu'on expie la négligence de ses devoirs, c'est ici que la paresse est punie. Prêtez-moi toute votre attention, afin de retirer quelque fruit de mes avis. Sachez, mon fils, que ni le créateur, ni la créature ne furent jamais sans amour. L'amour est dicté par la nature ou

formé par les passions: vous le savez mieux qu'un autre. L'amour naturel fut toujours légitime; l'autre peut errer, en choisissant mal son objet, ou bien en montrant trop ou trop peu d'ardeur. Lorsque l'amour se tourne vers Dieu, ou qu'il use sobrement des dons qu'il lui a faits, il ne peut être criminel; mais s'il se tourne au mal, on s'attache au bien avec trop peu d'empressement, il ôte alors au créateur ce qu'il donne à la créature. Vous devez comprendre de-là que l'amour est en vous la semence de toutes les vertus et de tous les vices. Le premier objet de toute créature est de s'aimer elle-même et de songer à sa conservation; parce qu'il ne lui est pas possible de se haïr. Il est aussi naturel qu'elle aime son créateur, parce qu'elle sait qu'elle ne s'est pas faite elle-même. Elle ne peut donc haïr que son prochain. On doit partager en trois classes cette sorte de haine qui tire son origine de trois principes qui marquent la corruption du cœur. Le premier cas est, lorsque l'on espère établir sa fortune sur les débris de celle de son semblable; l'on souhaite alors son abaissement. Le second cas est, lorsque l'on craint de perdre son bien, ses dignités et son honneur par l'élévation d'un autre; on s'afflige de sa prospérité,

essence; il n'est blamable que par son objet. Je répliquai : dès qu'un objet, quel qu'il soit, m'inspire de l'amour, il me semble que je ne mérite, pour m'y être livré, ni châtiment, ni récompense. Il répartit : je ne puis vous dire ici que ce que la raison me dicte. Béatrix vous instruira de ce qui touche la foi. Toute substance distincte de la matière, quoique unie avec elle, renferme une vertu qui ne se manifeste que par ses effets; ainsi que des feuilles vertes manifestent que l'arbre qui les porte n'est pas mort. Vous ignorez le principe de vos connoissances et de vos desirs, comme l'abeille ignore le principe de l'instinct qui la porte à composer son miel. Ce premier mouvement ne mérite en vous ni blâme, ni louange; mais vous êtes doué de la raison. C'est elle qui doit prendre l'ascendant sur vos inclinations. Elle seule vous fait mériter ou démériter, selon que l'objet de votre amour est bon ou mauvais. Les plus grands philosophes ont reconnu en nous ce penchant qui nous fait aimer; mais en même temps ils conviennent que nous avons en nous-mêmes le pouvoir de le régler. Ce pouvoir, qui marque la noblesse de notre être est appellé *libre-arbitre.* Souvenez-vous de cette expression, si vous trou-

vez

vez l'occasion d'en parler. La lune, qui étoit alors décroissante, se levoit à-peu-près à l'heure de minuit, et ne nous laissoit voir que peu d'étoiles. Son cercle me parut enflammé, comme celui du soleil couchant, lorsqu'on l'apperçoit de Rome entre les îles de Sardaigne et de Corse. Virgile qui, par sa naissance, a rendu Pietola plus célèbre qu'aucune ville du Mantouais, avoit satisfait à toutes mes questions. Réfléchissant sur ce qu'il m'avoit dit, je restois immobile, comme un homme engourdi; mais je revins dans mon état naturel, lorsque j'entendis une troupe d'ames qui couroient derrière nous à toutes jambes. On eût cru voir les Thébains en délire courir sur les rives de l'Ismeno et de l'Asopo, pour célébrer pendant la nuit les fêtes de Bacchus. Deux de ces ames précédoient les autres, en leur criant: souvenez-vous que la vierge Marie passa rapidement les montagnes de Judée. Souvenez-vous que César quitta Rome; et, sans s'amuser au siège de Marseille, courut en Espagne pour subjuguer Lérida. Les autres qui les suivoient, crioient: ranimons notre ardeur; que notre indolence ne nous fasse pas perdre un temps si précieux. Virgile leur dit:

O vous ! qui changez en ferveur la négligence et la tiédeur que vous aviez dans le monde pour faire le bien, sachez que mon compagnon est vivant, et desire ardemment d'arriver au sommet de cette montagne, pour y jouir de la lumière de l'Éternel. Apprenez-nous quel est le chemin le plus court? Un de ces esprits lui répondit : vous n'avez qu'à nous suivre. Nous sommes pressés de la même envie. Excusez-moi si je ne m'arrête pas pour vous entretenir. Je fus abbé de Saint-Zéno à Vérone, sous l'empire de Barberousse, dont Milan parle encore avec douleur. Le bon Albert de la Scala, qui a déjà un pied dans la fosse, se repentira bientôt du choix qu'il a fait en nommant à cette abbaye son bâtard, aussi mal fait de corps que d'esprit. Je n'entendis que ces mots ; mais je m'en souviens avec plaisir. Voilà deux autres esprits, me dit le poëte, qui accusent leurs compagnons de paresse. Ils leur crioient : ne vous souvenez-vous pas que la nation juive, pour qui la mer Rouge s'ouvrit, fut détruite, et ne vit jamais les bords du Jourdain, que Dieu lui avoit destinés pour son héritage ? Ceux qui n'eurent pas la fermeté d'accompagner le pieux fils d'Anchise jusqu'à

la fin de ses travaux, terminèrent sans gloire leurs jours en Sicile. Lorsque ces esprits furent passés, différentes idées s'emparèrent de mon imagination. Je m'endormis, et je fis le songe que je vais raconter.

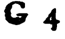
DIX-NEUVIÈME CHANT.

Au moment où la naissante chaleur du jour n'a point encore attiédi la fraîcheur que donnent pendant la nuit, à la terre, et la lune et la planète de Saturne ; à l'heure où les astrologues prétendent lire dans l'avenir en considérant l'orient, avant le lever de l'aurore, lorsque les vapeurs obscurcissent encore un peu l'atmosphère, je crus voir en songe une femme bègue, louche, boîteuse, manchotte, et pâle comme la mort. Je l'examinai attentivement. A ma vue sa langue se délia, et sa difformité disparut peu-à-peu. A mesure que l'amour l'embrâsoit de ses feux, sa pâleur se dissipoit comme un corps reprend vigueur à l'aspect du soleil. Elle chantoit : je suis une douce syrène ; j'arrête par les charmes de ma voix les nautoniers au milieu de leur course. C'est moi qui égarai Ulysse et ses compagnons. Tous ceux qui me connoissent, ne peuvent me quitter. Elle finissoit à peine ses chants : soudain se présenta devant mes yeux une femme respectable. Quelle est donc cette audacieuse, dit-elle gravement à Virgile, qui tenoit les yeux fixés sur elle. Il la vit se jetter sur la syrène,

déchirer par-devant ses pompeux vêtemens, et découvrir un spectable effrayant qui choquoit la pudeur. Je détournai ma vue de cet objet, et je m'éveillai, l'ame saisie d'horreur. Mon maître me dit: tâchons à présent de pénétrer dans un nouveau cercle du Purgatoire. Je me levai, et m'apperçus que la montagne sainte étoit éclairée par la lumière du jour. Nous avions derrière nous les rayons du soleil levant. Je suivois mon guide la tête baissée, et remplie de mille pensées différentes, lorsque j'entendis la charmante voix d'un ange, qui nous dit: venez par ici, voilà le vrai chemin. Il nous conduisit entre deux murailles; ses aîles étoient plus blanches que celles du cygne. Il les agitoit sans cesse, et raffraîchissoit l'air, en nous assurant que ceux qui pleurent seront heureux, parce qu'ils trouveront des consolations. La présence de l'ange nous avoit rassurés; Virgile me dit alors: qu'avez-vous? pourquoi regardez-vous toujours la terre? Je lui répondis: mon dernier rêve m'occupe encore. Il répartit: ne vous a-t-il pas appris comment l'homme peut se défendre des charmes de la syrène? Que cela vous suffise. Marchez en assurance dans cette route, et ne cessez d'avoir les yeux ouverts sur les beautés éternelles que

le ciel vous présente. Avec la même ardeur que l'oiseau de proie fond sur le leure que lui jette le fauconnier, je montai par le chemin pratiqué dans la roche, et j'entrai dans le cinquième cercle. J'y vis une foule d'ames couchées sur le ventre. Leurs pleurs et leurs sanglots entrecoupoient leurs voix. Elles crioient: hélas, nos ames sont collées sur le payé! Virgile leur dit: élus de Dieu, vos tourmens ne doivent pas être insupportables, puisque vous êtes soutenus par l'espérance. Indiquez-nous le chemin pour arriver là-haut? Une voix répondit: êtes-vous sûrs de n'être pas obligés de rester ici avec nous? Si vous voulez prendre le chemin le plus court, laissez toujours le précipice à droite. Le son de la voix m'apprit de quelle nation étoit celui qui parloit ainsi, quoiqu'il eût le visage caché. Je me tournai du côté de mon maître, qui me permit de l'entretenir. Esprit qui vous purifiez, lui dis-je, oubliez un moment ce qui vous occupe, pour m'apprendre qui vous avez été pendant votre vie, et pourquoi vous ne pouvez nous regarder en face. Je pourrai peut-être vous être utile sur la terre, où je dois retourner. Il me répondit: vous voyez en moi un successeur de saint Pierre; je m'appelle Fiesqui. La rivière qui coule entre

Sestri et Chiavari a donné à mes ancêtres le nom de comtes de Lavagne. J'ai été revêtu pendant plus d'un mois du manteau pontifical. C'est le plus grand fardeau qu'on puisse porter, quand on veut le garder sans tache. Dès que je fus couronné de la thiare, je sentis combien les desirs de l'homme sont insatiables. Mon cœur n'étoit point satisfait, quoique je fusse monté au plus haut degré de gloire. C'est alors qu'il s'enflamma de l'amour de Dieu; car jusques-là j'avois été assez misérable pour l'oublier, et ne m'occuper que de mon avarice. C'est ici que les ames converties se purifient de ce péché. Leur peine est la posture dans laquelle vous me voyez; elle est la plus cruelle qu'on éprouve sur cette montagne. Comme nos regards ont toujours été fixés sur la terre, la justice divine les y tient encore forcément attachés. L'avarice éteignit en nous le goût des biens célestes. C'est pour ce crime que nous restons ici étendus, pieds et mains liés, jusqu'à ce qu'il plaise au souverain juge de changer notre sort. Je m'étois agenouillé pour lui parler. Il s'apperçut de cette marque de déférence, et me dit: pourquoi vous tenez-vous ainsi? Je lui répondis: dès que j'ai connu votre dignité, je me suis prosterné par respect.





Il répartit : frère, levez-vous ; nous sommes tous égaux, nous servons tous le même maître. L'évangile vous apprend que dans le ciel tout lien est rompu, même celui du mariage. Je ne suis plus l'époux de l'église ; retirez-vous, votre présence m'empêche de pleurer. J'ai encore sur la terre une nièce qui se nomme Louise, dont le naturel est bon ; fasse le ciel que le mauvais exemple de ma famille, ne la gâte point ! Elle est la seule à qui je me recommande.

VINGTIÈME CHANT.

Quelqu'envie que j'eusse d'entretenir plus long-temps ce pontife, je le quittai, dans la crainte de lui déplaire. Virgile se mit en marche, et nous prîmes notre route par un sentier fort étroit, parce que les ames qui fondoient en pleurs pour expier le péché d'avarice, remplissoient le chemin. O maudite louve! par votre faim dévorante vous faites plus de ravages que toutes les bêtes féroces ensemble. Quand verrons-nous arriver l'ange du ciel qui doit vous exterminer? Nous marchions lentement, et j'étois attentif à regarder ces ombres plaintives, lorsque j'entendis prononcer le nom de Marie. Ces ames désolées gémissoient, comme si elles eussent ressenti les douleurs de l'enfantement, et s'écrioient: Sainte Vierge, que vous avez été pauvre! on n'en peut douter. L'étable où vous avez mis au monde votre divin enfant nous l'atteste assez. J'entendis d'autres esprits qui disoient: grand Fabrice, vous avez préféré la vertu indigente à une coupable opulence. J'étois charmé d'écouter ces paroles, et je m'approchai pour connoître celui qui les prononçoit. Il faisoit

mention alors de la libéralité qu'exerça le pape Nicolas en faveur des jeunes filles de Rome, pour sauver leur jeunesse du naufrage. Je lui dis : esprit, qui parlez avec tant d'équité, apprenez-moi, je vous prie, qui vous avez été dans le monde, et pourquoi vous rappellez des faits si dignes de louanges? Je vous prouverai ma reconnoissance, dès que je serai arrivé sur la terre, pour terminer une carrière dont on trouve si promptement la fin. Il me répondit : si je vous parle, ce ne sera point dans l'espérance d'attendre de ce pays-là des consolations; mais je ne puis vous rien refuser, puisque Dieu vous a accordé la grace de venir dans ces lieux avant votre mort. J'ai été la tige d'un certain arbre dont l'ombrage fait trembler toute la chrétienté, et qui ne produit pas toujours de bons fruits. Si les villes de Douay, Gand, Lille et Bruges en avoient le pouvoir, il y a long-temps qu'elles l'auroient abattu. Pour moi, je demande vengeance au juge souverain des crimes de quelques-uns de mes descendans. Mon nom fut Hugues Capet. C'est de moi que sont issus les Philippes et les Louis qui gouvernent aujourd'hui les Français. J'eus pour père un comte de Paris, qui se plut à tremper ses mains dans le sang. Lorsque la

race des anciens rois fut éteinte, parce que le dernier fut confiné dans un cloître, je pris en main les rênes du gouvernement. J'eus tant de puissance et de crédit, que je fis élire mon fils roi. C'est de lui que descend la troisième race des rois de France. Tant que l'acquisition de la Provence n'aura pas allumé l'ambition de mes descendans, ils ne seront pas fort puissans et ils ne feront pas grand mal. Après cette époque, quelques-uns d'eux se rendront redoutables par la force et par la ruse. Ils s'empareront de la Picardie, de la Normandie et de la Gascogne. Charles, roi de Sicile, marche en Italie; là, le grand Conradin est sa victime: saint Thomas d'Aquin n'est pas à l'abri de sa cruauté. Je vois un autre Charles qui sort de France, pour donner dans les mêmes climats des preuves de sa méchanceté. Il est armé d'une lance dont il déchire le cœur de Florence. Cette arme est la même que celle de Judas; cependant, il ne peut en faire la conquête, et n'en remporte que le crime et la honte; crime d'autant plus grand, qu'il ne compte pour rien les ravages qu'il cause. Je vois un autre de mes descendans qui est fait prisonnier en sortant de son vaisseau. Il vend sa fille, à prix d'argent, au marquis de Ferrare, comme les corsaires

vendent leurs esclaves. Avarice! de quoi n'es-tu pas capable, puisque tu éteinds jusqu'aux sentimens de la nature? Tous ces forfaits ne sont rien en comparaison de ceux dont Agnani sera témoin. J'y vois entrer les drapeaux fleurdelisés, et Jésus-Christ dans les fers, en la personne de son vicaire. Je le vois en butte aux insultes et aux ignominies; je vois renouveller le vinaigre et le fiel; enfin, il meurt une seconde fois au milieu des larrons. Un nouveau Pilate répand le sang, pour s'enrichir des dépouilles du temple. Justice divine! quand aurai-je la joie de voir éclater la vengeance que tu gardes dans ton cœur, et que tu prépares dans le silence? Au reste, la prière que je faisois à la Sainte Vierge, cette unique et digne épouse du Saint Esprit, lorsque vous m'avez joint, est ce qui nous occupe tous ici, tant que le jour dure; mais, quand la nuit commence, nous parlons de Pigmalion, que son avidité pour l'or rendit traître, voleur et parricide. Nous nous entretenons de l'avarice de Midas et de la demande avide qui l'exposera à la risée dans tous les siècles. Nous nous rappellons l'extravagance d'Acor, qui pilla Jéricho, et ressent encore la colère de Josué. Nous faisons le procès à Zaphira et à son mari. Nous ap-

plaudissons à la punition d'Héliodore, dont le nom est infâme sur toute cette montagne. Polimnestor, qui tua Polidore, fait le sujet de nos entretiens dans nos promenades; enfin nous nous écrions tous: Crésus, apprenez-nous quel goût vous trouvez à cet or qui fait vos délices? Tels sont les sujets de nos entretiens. Je n'étois pas le seul qui faisois les prières du jour, lorsque vous m'avez apperçu; mais j'étois le seul alors qui élevois la voix. Dès que nous eûmes quitté cet esprit, nous entendîmes trembler la montagne. Il me prit un frisson, comme à un homme qu'on mène au supplice. L'île de Délos n'éprouva pas une si forte secousse, quand Latone y arriva pour mettre au monde les deux flambeaux des cieux. J'entendis, de toutes parts, des cris redoublés. Mon maître me dit: ne craignez rien. Bientôt je distinguai des voix qui chantoient: *gloria in excelsis*. Nous restâmes interdis et immobiles, ainsi que les premiers pasteurs de Bethléem qui entendirent les premiers cantiques des anges. Nous reprîmes notre saint pélérinage, en examinant toujours les ombres couchées par terre autour de nous. Jamais mon ignorance ne me fut plus à charge que dans ce moment. Je desirois de m'instruire, mais je n'osois interroger. Timide et pensif, je continuai mon chemin.



ame desire de s'élever vers le ciel. Cette ame est alors encouragée par les chants que vous avez entendus. C'est un signe qu'elle est purifiée. Mais, avant que ce desir lui vienne, il faut que Dieu l'ait fait passer par différens tourmens proportionnés à ses péchés. Moi qui vous parle, il y a plus de cinq cents ans que j'éprouve le supplice que j'ai mérité; et ce n'est que dans ce moment que j'ai senti le desir ardent de sortir de ce séjour. C'est pour cela sans doute que la montagne s'est ébranlée sous vos pas, et que vous avez entendu les esprits chanter les louanges du Très-Haut, en le suppliant de les recevoir promptement dans son paradis. Tel fut le langage de cette ombre; elle satisfit pleinement ma curiosité. Mon savant guide lui répondit: je comprends à présent pourquoi cette montagne a tremblé, et d'où partoient les chants que j'ai entendus. Mais apprenez-moi, je vous prie, ce que vous étiez dans le monde, et pourquoi vous êtes ici depuis tant de siècles. Cet esprit répartit: j'ai vécu dans le temps que l'empereur Titus, instrument de la colère de Dieu, vengea le sang de Jésus-Christ vendu par Judas. Je jouissois sur la terre de la réputation d'être un assez bon poëte; mais je n'avois pas le bonheur d'être

d'être chrétien. Mes vers me firent tant d'honneur, que Rome m'appella de Toulouse ma patrie, pour me couronner de lauriers. Je crois qu'on parle encore dans le monde de Stace: c'étoit mon nom. Je chantai les frères ennemis dans mon poëme de la Thébaïde. Je chantai le grand Achille; mais la mort m'empêcha d'achever ce dernier poëme. L'Énéide fut mon modèle. Sans son secours, je n'aurois pu composer un seul vers digne d'être cité. Je consentirois à rester encore ici dans mon exil, un an de plus que je ne dois, pour avoir été contemporain de Virgile. Mon maître entendant ce propos, se tourna de mon côté, et, par son silence, m'apprit à me taire. Mais, pour les hommes sincères, les ris et les pleurs suivent de près l'impression subite qu'ils éprouvent. Un sourire m'échappa malgré moi. Stace s'en apperçut, et, pour en démêler la cause, il me regarda fixément. Puis il me dit: se peut-il qu'occupé d'un aussi grand projet que celui que vous m'expliquiez, vous puissiez un moment sourire? Je me trouvois bien embarrassé. Virgile me commandoit de me taire; et Stace sembloit exiger que je rompisse le silence. Je soupirai. Mon soupir fut entendu de mon maître, qui me dit enfin: parlez-lui sans crainte,



et rendez-lui compte de ce qu'il veut savoir. Esprit, lui dis-je, vous paroissez étonné du sourire qui m'est échappé; vous le serez bien davantage, si je vous dis que celui que vous voyez est ce même Virgile de qui vous avez appris à chanter les hommes et les dieux. A ces mots, Stace se prosterna aux pieds de mon maître, qui s'écria : relevez-vous; je ne suis point digne de cet honneur; je suis une ombre ainsi que vous. Stace se releva en disant: jugez combien je vous respecte, puisqu'oubliant toute vanité, je traite votre ombre comme j'aurois fait votre personne.

VINGT-DEUXIÈME CHANT.

L'ANGE, qui nous avoit conduits jusqu'au sixième cercle, m'avoit effacé la cinquième lettre de dessus le front, et nous avoit quittés. Les ames qui avoient soif de la justice de Dieu, nous voyant partir, s'écrièrent: ah! que vous êtes heureux! que ne nous est-il permis de vous suivre! Je me trouvai plus léger que jamais, et je suivois avec joie Stace et Virgile; lorsque ce dernier dit à Stace: l'amitié qui naît de l'estime, est toujours sûre du retour. Depuis que Juvénal est descendu parmi nous dans les limbes, et qu'il m'a instruit du cas que vous faisiez de ma personne, je me suis senti pénétré de la plus vive reconnoissance. Votre conversation me fera trouver plus court le chemin qui nous reste à faire; mais parlez-moi le langage de l'amitié. Comment, avec tant de génie, avez-vous pu laisser germer dans votre cœur la passion de l'avarice? A ces mots, Stace se mit à sourire, et lui dit: les apparences sont souvent trompeuses. Vous avez cru que j'avois été avare pendant ma vie, parce que vous m'avez trouvé dans le cercle où l'on se purifie du péché d'avarice. Mais apprenez que

c'est pour le vice opposé que j'ai été puni pendant plusieurs années. Si je n'avois point lu avec fruit les déclamations que vous faites contre le genre humain dans votre Énéide, lorsque vous dites : « ô faim insatiable de l'or, » pourquoi vous emparez-vous si cruellement » du cœur de l'homme ? pourquoi ne sait-il » jamais faire un juste usage de son bien ? » je serois actuellement avec les damnés. Je jugeai de-là que la prodigalité étoit également un péché, et je m'en suis lavé dans ce séjour. Oh! combien il y aura de mortels punis pour avoir fait de folles dépenses, et n'en avoir point fait pénitence, ni pendant leur vie, ni à leur mort. Les péchés contraires se purifient ici dans le même cercle. C'est pourquoi vous m'avez trouvé parmi les avares. L'auteur des Bucoliques lui répondit : lorsqu'inspiré par Clio, vous avez chanté la sanglante bataille qui causa une double douleur à Jocaste, vous n'aviez pas encore embrassé la foi chrétienne, l'unique voie du salut. Quelle a donc été la lumière qui vous a tiré des ténèbres? Stace répondit : vous avez été le premier qui m'ayez fait naître l'envie de boire des eaux d'Hipocrène, et vous avez été le premier qui m'ayez conduit à la connoissance de Dieu. Vous avez fait comme

celui qui, de nuit, porte derrière lui un flambeau dont il ne profite pas, quoiqu'il éclaire ceux qui le suivent. Vous avez dit : « le siècle » d'or renaît ; la justice revient sur la terre, » et le fils d'une vierge descend du ciel. » Ainsi c'est par vous que j'ai été fait poëte, et c'est par vous que je suis devenu chrétien. Le monde étoit déjà éclairé de la foi prêchée par les apôtres, ces messagers de l'Éternel. Ce que j'avois lu dans vos vers se rapportoit parfaitement à ce que nous avoient dit ces nouveaux prédicateurs. Je cultivai leur société ; je reconnus qu'ils menoient une vie très-sainte. Lorsque Domitien les persécuta, je ne fus jamais témoin de leur martyre, sans verser un torrent de larmes. Tant que j'ai vécu, je les ai secourus de mon mieux. La pureté de leurs mœurs me fit mépriser toute autre secte. Avant que, dans mes vers, j'eusse conduit les Grecs sur les bords des fleuves de Thèbes, j'avois reçu le baptême ; mais la crainte m'avoit fait dissimuler ma conversion, et je souffris qu'on me crût payen. Cette foiblesse m'a fait rester dans le quatrième cercle plus de quatre cents ans. Mais vous, Virgile, qui avez délivré mes yeux du bandeau de l'ignorance qui les couvroit, vous qui avez été cause que j'ai suivi la bonne

voie, apprenez-moi, je vous prie, où est Térence, notre ami. Cécile Plaute et Varron sont-ils heureux ou malheureux? Mon guide répartit: tous ceux que vous me nommez-là, Perse et moi, comme plusieurs autres, nous sommes relégués dans les limbes, le premier cercle de l'Enfer. Nous y jouissons de la compagnie de ce Grec, le nourisson des muses. Nous causons souvent avec lui et nous nous entretenons des charmes du Parnasse, ce délicieux séjour des doctes sœurs. Euripide est avec nous, Anacréon, Simonide, Agathon et plusieurs autres qui sur la terre ont vu leur front couronné de lauriers. On y trouve aussi plusieurs des héros et des héroïnes que vous avez chantés. Antigone, Déiphile, Argia et la triste Ismène. On y voit Isiphile, qui osa indiquer à Adraste la fontaine de Langia, près de Thèbes. On y voit Thétis et Déidamie avec ses sœurs. Alors les deux poëtes s'apperçurent qu'ils étoient arrivés sur une platte-forme, et qu'ils ne marchoient plus entre deux murailles. Déjà la cinquième heure du jour étoit fort avancée, lorsque Virgile nous dit: je crois qu'il seroit à propos de tourner à droite, si nous voulons faire le tour de la montagne. C'est ainsi que nous en avons usé jusqu'à présent. L'ex-

périence doit nous servir de guide. Nous prîmes ce chemin sans balancer; Stace y consentit. Ces illustres savans marchoient devant moi, et j'écoutois attentivement leurs discours où déjà je puisois le goût de la belle poésie ; mais leur conversation fut bientôt interrompue par la vue d'un arbre que nous trouvâmes au milieu du chemin. Il portoit des fruits d'une odeur charmante. Il ressembloit au sapin, dont les branches vont toujours en diminüant par degré jusqu'à la cime, avec cette différence, que celui-ci avoit ses racines en haut et sa pointe en bas; sans doute, afin que personne n'y put monter. Là, notre chemin se trouva barré par un ruisseau qui se précipitoit du haut du rocher, puis, comme un jet d'eau, remontoit le long des feuilles de cet arbre. Stace et Virgile s'en approchèrent. Il en sortit une voix qui leur cria: gardez-vous de toucher au fruit que je porte, vous le payeriez trop cher. Elle dit ensuite: la vierge Marie, votre protectrice dans le ciel, se trouvant aux nôces de Cana, fut plus occupée des convives que d'elle-même. Les dames romaines ne buvoient que de l'eau. Daniel préféra la nourriture de l'esprit à celle du corps. Dans le siècle d'or, on appaisoit la faim avec du gland; la soif s'éteignoit dans le

premier ruisseau. Le miel et les sauterelles furent les seuls mets de S. Jean Baptiste dans le désert. Cette abstinence l'a rendu glorieux, comme l'évangile nous l'apprend.

VINGT-TROISIÈME CHANT.

J'AVOIS les yeux attachés sur cet arbre, et je le considérois comme font les enfans qui perdent leur temps à courir après un petit oiseau, lorsque celui qui m'étoit plus cher que mon père, me dit: mon fils, suivez-moi, il faut employer plus utilement le temps qui nous reste. Dans le moment je me rangeai le plus près qu'il me fut possible des deux poëtes, qui causoient ensemble. Leur conversation m'étoit si agréable, que je marchois sans m'en appercevoir. J'entendis des voix qui pleuroient et chantoient : Seigneur, ouvrez mes lèvres. Je m'écriai : mon père, d'où part cette triste musique? Ce sont apparemment, me dit-il, des ames qui subissent ici la peine de leur péché. De même que des voyageurs, lorsqu'ils rencontrent en route des gens qu'ils ne connoissent pas, se tournent un moment pour les regarder, et passent leur chemin ; de même ces ames qui marchoient plus vîte que nous, passoient sans s'arrêter, et se contentoient de nous donner un coup-d'œil. Elles avoient toutes les yeux creux, comme le chaton d'une bague, dont on a ôté le diamant. Leur visage

étoit pâle et si maigre, que le contour de leurs os se distinguoit à travers leur peau. Je ne crois pas qu'Érisiton eut les joues plus décharnées, lorsque Cérès lui imposa un jeûne si rigoureux. Je disois en moi-même : qui ne croiroit que ce sont là les Juifs qui furent assiégés dans Jérusalem, lorsque Marie, fille d'Éléazard, se vit réduite à manger son propre fils. Leurs visages ressembloient à des têtes de mort. Il n'est pas possible, me disois-je, que l'odeur d'un fruit excite un si grand appétit, et que la vue d'un ruisseau donne une si grande soif, quand il est impossible de satisfaire aucun de ces besoins. J'étois occupé de ce spectacle, sans pouvoir deviner d'où provenoit la maigreur et la pâleur de ces ombres affamées, lorsqu'une d'elles se tourna vers moi, et me regardant fixément, s'écria : quel bonheur de vous voir ici ? Je ne l'aurois jamais reconnue, tant elle étoit changée ; mais le son de sa voix m'apprit que c'étoit mon ami Forèse. Il m'adressa ces mots : ne vous amusez pas, je vous prie, à examiner mon horrible maigreur, mais parlez-moi de vous ; et dites-moi qu'elles sont ces deux ames qui vous accompagnent. Je lui répondis : hélas ! mon cher Forèse, votre mort m'a fait répandre bien des larmes, et j'en répands encore en vous

voyant si défiguré. Expliquez-m'en la cause. J'en suis si étonné, que je ne puis parler d'autre chose. Forèse répartit : l'ordre de l'Éternel a renfermé dans cet arbre et dans ce ruisseau, qui sont derrière vous, une vertu qui m'a décharné au point que vous voyez. Tous ceux que vous entendez chanter et pleurer dans ces lieux ont été sujets au péché de gourmandise. Ils se sanctifient ici par la faim et par la soif. L'odeur qui sort de cet arbre et de ce jet d'eau qui l'arrose, rallume en nous le desir de boire et de manger, sans que la peine que nous prenons d'en faire sans cesse le tour, puisse nous apporter le moindre soulagement. Nous éprouvons ici la même soif qu'eut Jésus-Christ, lorsque, sur le mont Calvaire, il s'écria : Élie! et nous racheta par son sang. Je lui répondis : il n'y a pas encore cinq ans que vous avez quitté le monde. Si le repentir qui réconcilie avec Dieu, ne vous est venu qu'à l'article de la mort, comment êtes-vous déjà monté jusqu'ici? Je croyois vous trouver à la porte du Purgatoire dans l'endroit où, avec le temps, on répare le délai de sa conversion. Il me répondit : si je suis arrivé plus promptement ici, je le dois aux prières de ma chère Nella, qui a obtenu que ma pénitence fût abrégée. Je dois à ses pleurs

et à ses soupirs, le bonheur de n'être point resté dans ces lieux, où l'on attend si long-temps le moment d'être reçu en Purgatoire. J'ai même été dispensé de parcourir les autres cercles, tant cette épouse chérie est agréable à Dieu. Elle a d'autant plus de crédit près de lui, qu'elle vit retirée du monde, et ne s'occupe que de bonnes œuvres. Malgré le déréglement qui règne parmi les femmes, en Sardaigne, ce sexe y a plus de pudeur qu'à Florence, où j'ai laissé Nella. Si vous voulez que je vous le dise, mon frère, je vois dans l'avenir un temps qui n'est pas éloigné, où l'on sera obligé d'ordonner en chaire, aux dames de cette ville, de couvrir leur sein. Y eut-il jamais de femmes, parmi les Barbares et les Sarrazins, qui ayent obligé d'avoir recours à la religion et à la police, pour les contenir dans la décence? Mais si ces coquettes sans pudeur savoient ce que le ciel leur prépare, elles feroient déjà pénitence; car elles auront tout lieu de se lamenter avant que ceux qui sont aujourd'hui dans le berceau, soient parvenus à l'adolescence. Dites-moi maintenant le sujet qui vous amène en ces lieux. Vous voyez que nous avons tous les yeux attachés sur vous. Je lui répartis : mon cher Forèse, si nous nous rappellions la vie que

nous avons menée ensemble, nous serions l'un et l'autre couverts de confusion. Il y a bien peu de temps, lorsque la lune étoit dans son plein, j'ai été tiré de cette vie licentieuse, par Virgile, qui marche devant moi. Il m'a conduit dans le plus profond des Enfers. C'est là que j'ai vu, quoique vivant, les véritables morts. Ses conseils m'ont donné le courage d'arriver jusqu'ici, et de faire le tour de cette montagne, où sont effacés les péchés commis dans le monde. Il m'a promis de m'accompagner jusqu'au séjour qu'habite Béatrix. Dès qu'il m'aura remis entre ses mains, il m'abandonnera. Voilà Virgile, continuai-je en le montrant. Cet autre est Stace, en faveur de qui votre montagne s'est ébranlée toute à l'heure comme vous avez pu vous en appercevoir.

VINGT-QUATRIÈME CHANT.

NOTRE conversation ne nous empêchoit pas d'avancer, et nous marchions aussi rapidement qu'un vaisseau poussé par un vent favorable. Cependant les ombres qui nous entouroient, ne cessoient de m'examiner avec leurs yeux creux, et paroissoient fort surprises de voir un homme vivant au milieu d'elles. Je dis à Forèse : remarquez-vous le plaisir que trouve Stace à s'entretenir avec Virgile ? Il voudroit bien, je crois, marcher plus lentement. Apprenez-moi, je vous prie, où est Piccarda votre sœur ; dites-moi encore si dans votre troupe, il y a quelques personnes de distinction. Forèse me répondit : Piccarda, dont la douceur égale la beauté, a déjà obtenu dans le ciel la couronne qu'elle méritoit. Je ne trouve nul inconvénient à vous nommer ceux que vous voyez ici défigurés par le jeûne. Il me montra Bonagiunla de Lucques, qui me parut plus décharné que les autres. Il me fit voir ensuite le pape Martin, natif de Tours, en me disant : il jeûne à présent, et fait pénitence des anguiles de Bolzena et du vin exquis, dont il faisoit son bonheur dans

le monde. Il m'en fit connoître plusieurs autres. Ces ombres n'étoient pas fâchées d'être nommées, du moins elles ne le paroissoient pas. Je reconnus Uhaldin de la Pila, qui, tourmenté par la faim, mâchoit sans rien presser sous les dents. Je vis Boniface, archevêque de Ravennes, qui disposa du revenu de l'église pour entretenir une table somptueuse. Je reconnus Marchèse, qui étoit plus maigre que je ne l'avois vu à Forli, où il buvoit si prodigieusement du vin. Je m'approchai d'un Lucquois, que je crus ne m'être pas inconnu. Quoiqu'il sentit vivement les tourmens qui le purifioient, il marmotoit entre ses dents, et nommoit une certaine Gentucca dont je n'avois aucune idée. Je lui dis : je crois que vous avez envie de m'entretenir. Puis-je savoir ce que vous dites ? Il y a dans ma patrie, me répondit-il, une jeune beauté qui ne porte pas encore de lisières. Elle vous rendra le séjour de ma ville agréable, lorsqu'elle sera en âge d'écouter un amant. Ma prédiction est vraie, l'événement la justifiera. Mais apprenez-moi si vous êtes l'auteur de cette chanson nouvelle qui commence ainsi: *beauté qui connoissez le pouvoir de l'amour*, etc. Je répondis : lorsque Cupidon me fait sentir le

pouvoir de ses feux, il dicte et j'écris. Quand le sentiment est dans mon cœur, il s'exprime sans peine. Le Lucquois répartit : je vois maintenant ce qui nous a empêché, Alentino, le père Guiton et moi, de faire des vers aussi tendres. Nos cœurs étoient fermés aux traits de l'amour ; et ce Dieu refusoit de nous inspirer. Le Lucquois n'en dit pas davantage. De même que les grues, lorsqu'elles changent de climat, se rassemblent, et volent de compagnie et à la file ; de même toutes ces ombres se mirent en marche, et doublèrent le pas avec légèreté. Mais Forèse, fatigué de sa course, laissa avancer ses camarades, et resta près de moi, jusqu'à ce qu'il eût repris haleine. Quand puis-je espérer, me dit-il, d'avoir le bonheur de vous revoir ? Je ne sais, lui répondis-je, combien il me reste encore de temps à vivre ; mais je ne serai jamais de retour ici aussi-tôt que je le desire ; car Florence, où je dois terminer ma carrière, devient de jour en jour plus perverse, et s'avance à grands pas vers sa ruine. Forèse répartit : celui qui cause le malheur de votre patrie, sera traîné à la queue d'un cheval, et précipité dans l'Enfer. Tous les diables redoubleront leur fureur contre lui, et laisseront son corps en butte

à

à l'ignominie. Vous serez bientôt témoin de la vérité de ce fait, que je ne puis vous expliquer plus clairement aujourd'hui. Je suis obligé de vous quitter, car le temps est cher dans ces lieux. De même qu'on voit quelquefois se détacher d'une troupe un cavalier au galop, pour être le premier à charger l'ennemi; de même Forèse partit à toutes jambes, et je restai avec deux des plus célèbres poëtes de l'univers. Autant qu'il me fût possible, je suivis Forèse, en réfléchissant sur ce qu'il venoit de me dire. Mais bientôt j'apperçus un nouvel arbre orné d'une verdure charmante, et chargé de fruits délicieux. Je vis sous cet arbre une troupe d'esprits qui sautoient aux branches, comme font les enfans; mais l'arbre se refusoit à leurs desirs. Nous nous en approchâmes, et il en sortit une voix qui nous dit: avancez sans vous arrêter; vous trouverez là-haut le pommier qui séduisit Eve. Celui-ci n'en est que le rejetton. Nous passions nôtre chemin, lorsque la même voix ajouta: souvenez-vous de ces centaures qui, s'étant enivrés, furent défaits par Hercule et Thésée. Souvenez-vous de ces Hébreux, qui pressés par la soif, s'arrêtèrent sur les bords

d'un fleuve, et n'accompagnèrent point Gédéon, lorsqu'il combattit près des collines de Madian. Nous marchions sur les bords du chemin, ne pouvant marcher dans le milieu, parce qu'il étoit entièrement occupé par ceux qui se purifioient du péché de gourmandise, suite ordinaire des gains illicites. Dès qu'il nous fût possible, nous prîmes le milieu de cette route, et nous fîmes au moins mille pas sans parler. Nous examinions attentivement ces ames, lorsque nous entendîmes une voix qui nous dit : à quoi rêvez-vous? A ces mots, je m'arrêtai aussi effrayé qu'un daim timide. Mais je levai bientôt la tête pour voir celui qui nous parloit. Jamais le verre, ni le métal sortant de la fournaise ne furent si ardens et si lumineux que le visage de l'ange que j'apperçus. Il nous dit : si vous voulez monter plus haut, suivez-moi. Son aspect m'avoit tellement ébloui, que je m'étois rangé derrière mes deux guides, ainsi qu'un esclave qui ne veut rien faire sans l'avis de ses maîtres. Comme le zéphyr du mois de mai annonce les fleurs dont il disperse les parfums; de même je sentis sur mon front un petit vent délicieux, et je m'apperçus du mouvement

des aîles de l'ange, qui exhaloient une odeur supérieure à celle de l'ambroisie. J'entendis qu'il disoit: heureux celui qui, enflammé de la grace, ne desire d'autre nourriture que celle de la justice!

VINGT-CINQUIÈME CHANT.

Il ne nous restoit plus que quatre heures de jour ; ce qui ne nous permettoit pas de nous arrêter. Ainsi qu'un voyageur, lorsqu'il craint d'être surpris par la nuit, se presse d'arriver ; nous doublâmes le pas par un sentier si étroit, que nous étions obligés de marcher l'un après l'autre. Je mourois d'envie de questionner mes guides ; mais comme les petits d'une cicogne, qui, prêts à s'envoler, n'ont pas encore le courage de sortir de leur nid ; de même ma timidité m'empêchoit de rompre le silence. J'ouvrois la bouche pour interroger Virgile, et n'osois m'expliquer. Ce poëte, plein de bonté, s'apperçut de mon embarras, et me dit, malgré l'empressement qu'il avoit d'avancer : parlez sans vous contraindre. Rassuré par ces mots, je répartis : comment se peut-il qu'on soit si maigre dans un lieu où les alimens sont inutiles? Il me répondit : vous n'auriez pas tant de peine à comprendre ce phénomène, si vous vous souveniez que Méléagre se consuma à mesure qu'un tison brûloit. Vous ne concevez pas davantage comment un miroir rend votre image et vos

gestes. Mais, puisque vous voulez être éclairci sur ce point, voici Stace qui, à ma prière, voudra bien satisfaire votre curiosité. Stace prit la parole, et dit à Virgile : si j'entreprends devant vous d'expliquer comment l'Éternel se venge, vous excuserez ma témérité; mais je ne puis refuser de vous obéir. Il commença ainsi : mon fils, écoutez attentivement ce que je vais vous expliquer. Le plus pur du sang de l'homme ne se distribue point dans ses veines ; il séjourne dans son cœur, où il acquiert la faculté de vivifier et d'organiser un autre lui-même. Ce sang n'étant destiné à circuler que pour cette formation, coule du cœur par de petits vaisseaux destinés à la génération dans certaines parties, où il change de couleur. Puis il s'exprime dans ce lieu de délices, où les amans goûtent les plaisirs les plus vifs. C'est-là que par son esprit vivifiant et actif, il commence à opérer d'abord en s'identifiant, puis en vivifiant, la matière qu'il y trouve. C'est ainsi que se forme l'ame végétative, pareille à celle d'une plante, avec cette différence que celle-là tend toujours à devenir plus parfaite, pendant que celle-ci est déjà parvenue à son point de perfection. La vertu vivifiante provient donc du cœur du

père ; c'est là le siège où la nature a placé le germe de vie pour organiser tous les membres de l'enfant. Cet ouvrage continue à se perfectionner. Déjà le mouvement et le sentiment sont accordés à cet être, qui n'est encore semblable qu'à un champignon de mer, amas de l'écume des flots. Il se développe peu-à-peu, insensiblement ses membres se forment et se distinguent ; bientôt d'animal, il devient homme. C'est là le point qui a fait tomber dans l'erreur un philosophe plus éclairé que vous, je veux dire Averrhoès. Il a refusé à l'ame de l'homme la faculté intellectuelle, parce qu'il ne connoissoit aucun organe dans le corps humain, qui pût en être le siège. Apprenez, mon fils, que pendant que l'enfant se trouve dans cette situation, le premier moteur jette sur lui un regard de complaisance, et souffle en lui un nouvel esprit rempli de sa vertu. Cet esprit attire et convertit, en sa propre substance, les facultés actives qui se trouvent déjà dans les organes du cerveau. Alors il se forme une ame qui vit, qui sent et qui agit. Vous serez moins étonné de ce que je vous apprends, si vous faites attention qu'il faut que la chaleur du soleil se joigne à la liqueur qui coule de la vigne, pour

former le vin, ce nectar délicieux. Dès que Lachésis a filé toute la quenouille, l'ame sort du corps, et emporte avec elle tout ce qu'elle a de terrestre et de divin. L'exercice des facultés humaines lui est alors refusé, à cause du défaut d'organes; mais elle retient le pouvoir d'animer un autre corps tout-à-fait semblable à celui auquel elle étoit liée. La mémoire, l'intelligence et la volonté deviennent en elles plus parfaites, parce qu'elle se trouve alors délivrée des liens grossiers de la matière. Cette ame, sans s'arrêter, tombe d'elle-même, par un effet merveilleux, dans l'un des séjours que vous avez parcourus; dès qu'elle y est parvenue, la vertu qu'elle conserve de vivifier un corps, lance sur celui-ci ses rayons, tels qu'elle les lançoit sur les membres de l'homme lorsqu'il étoit en vie. Ainsi que l'air, quand le ciel est encore couvert de nuages, nous montre les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel; ainsi l'air, qui environne cette ame, prend la forme et l'empreinte du corps qu'elle n'a plus. Ce corps aérien la suit par-tout, comme les étincelles suivent la flamme légère de quelque côté qu'elle soit agitée. Dès que cette ame a pris cette forme, elle devient visible, et on l'appelle ombre. Elle est douée de

tous les sens, sans en excepter celui de la vue. Nous parlons, nous rions ici, et vous avez entendu sans doute, en passant sur la montagne, nos larmes et nos soupirs. La figure de chaque ombre se conforme aux desirs et aux passions dont elle est affectée; c'est-là ce qui cause cette maigreur, dont vous m'avez paru si surpris. Déjà nous étions arrivés au cercle, où se purifient ceux qui ont pêché contre la chasteté. Là, notre conversation fut interrompue par la vue d'une flamme qui s'élançoit jusqu'au-dehors de ce nouveau séjour. Nous fûmes obligés, pour nous en garantir, de marcher sur les bords du chemin l'un après l'autre. Je craignois également d'être consumé, et de tomber dans le précipice. Mon guide m'avertit de marcher avec circonspection. J'entendis alors des voix qui chantoient au milieu des flammes : grand Dieu plein de clémence, ayez pitié de nous! Je me tournai pour les écouter, sans cesser de faire attention où je mettois le pied. Je distinguai des esprits qui marchoient dans ces flammes. Un d'eux répétoit les paroles que la Vierge dit à l'ange : je ne connois point d'homme. Après quoi ils chantèrent tous ensemble un hymne; puis ils crièrent : Diane

étant au bain, s'apperçut que Calisto avoit goûté du poison de Vénus ; elle la chassa d'entre ses nymphes. Ils célébrèrent ensuite les louanges des maris et des femmes qui avoient vécu chastement, en observant les loix du mariage. C'est ainsi qu'ils se purifioient du péché d'impureté.

VINGT-SIXIÈME CHANT.

Nous marchions l'un après l'autre, et Virgile m'avertissoit souvent d'être sur mes gardes. Le soleil dardoit alors ses rayons sur mon dos, car il étoit près de se coucher. Le ciel avoit déjà perdu son azur et ses nuances. Mon ombre faisoit paroître les flammes plus rouges, que lorsque les rayons du soleil les éclairoient sans obstacle. Les esprits qui se purifioient s'en apperçurent, et cela leur donna occasion de s'entretenir de moi. Il est sûr, disoient-ils, que ce n'est point là une ombre. Puis ils se tournoient de mon côté, sans sortir des flammes, et m'examinèrent avec une grande attention. Un d'entr'eux m'adressa ces mots : ô vous! qui marchez derrière les autres, daignez répondre promptement à mes questions, car le feu et la soif me consument. Je ne suis pas le seul qui soit curieux de savoir qui vous êtes. Tous ceux que vous voyez, le souhaitent plus ardemment, qu'un Indien altéré ne soupire après les eaux d'un clair ruisseau. Dites-nous pourquoi les rayons du soleil ne pénètrent pas votre corps. On diroit que vous n'êtes point encore tombé dans les filets de la mort. J'allois répondre,

mais ce que j'apperçus m'en empêcha. C'étoit une autre troupe d'esprits qui venoit à travers les flammes à la rencontre de ceux qui me parloient. J'en fus surpris, et les regardai attentivement. Je les vis tous s'embrasser les uns les autres sans s'arrêter. C'est ainsi qu'en usent, dit-on, les fourmis, lorsqu'elles en rencontrent d'autres. Elles s'arrêtent, peut-être pour demander le chemin, peut-être pour s'informer où elles pourront trouver des provisions. Bientôt tous ces esprits se séparèrent, et les nouveaux venus avant de continuer leur marche se mirent à crier: Sodome et Gomorrhe. Les autres crièrent: Pasiphaë enflammée d'amour pour un taureau, s'enferma dans une vache. Ainsi que les grues prennent des routes différentes, lorsqu'elles fuyent ou l'extrême chaleur, ou le froid excessif; de même ces esprits prirent des chemins tout opposés, en répétant leurs chants et leurs plaintes. Ceux qui m'avoient déjà parlé, s'approchèrent de moi. Je remarquai à leur contenance, l'impatience qu'ils avoient de m'écouter, et je leur dis: vous qui êtes sûrs d'arriver un jour à la béatitude éternelle, sachez que je n'ai point encore quitté la vie. Je monte sur cette montagne pour être éclairé de la lumière divine. J'ai dans le ciel

une protectrice qui m'a obtenu la permission d'arriver dans cet heureux séjour, avec mon corps mortel. Je vous conjure, par le desir ardent que vous avez d'être reçus dans le centre des délices, de m'apprendre qui vous êtes, et quelle est cette troupe qui prend une route si contraire à la vôtre, afin que dans mes écrits j'en puisse rendre compte à la postérité. Comme un habitant de la campagne, lorsqu'il arrive à Rome, demeure interdit à la vue de tout ce qui s'offre à ses yeux ; de même chacune de ces ombres ne pouvoit se lasser de me considérer. Mais lorsqu'elles furent revenues de leur étonnement, celui qui le premier m'avoit questionné, continua ainsi : que vous êtes heureux d'avoir obtenu la grace d'arriver dans ces contrées, pour vous instruire par nos fautes, et pour apprendre qu'il faut avoir une conduite plus régulière que nous ne l'avons eue! Ceux que vous voyez suivre un chemin si différent du nôtre, ont été souillés du vice, qui fut cause que César, le jour de son triomphe, fut appelé reine par ses soldats; c'est pourquoi ils s'en vont criant : Sodome. Ils se reprochent leurs crimes, et espèrent qu'en publiant leur honte, ils diminueront l'ardeur des flammes qui les tourmentent. Notre péché a été d'une

autre espèce. Nous nous sommes comportés comme si nous avions été des hermaphrodites, et même des bêtes. Nous avons étouffé dans nos cœurs la loi naturelle. C'est ce qui fait qu'à notre confusion, nous faisons mention de Pasiphaë. Vous connoissez maintenant nos forfaits. Le temps ne me permet pas de vous nommer tous mes compagnons. Je vous dirai seulement que je m'appelle Guido Guinicelly. Il m'est permis de me purifier ici, parce que j'ai fait pénitence avant ma mort. Ainsi que les deux enfans d'Isiphile, coururent embrasser leur mère, pour l'enlever à la fureur de Lycurgue; de même, transporté de joie à la vue de Guido, j'eusse couru pour l'embrasser, mais la peur du feu m'empêcha de voler dans ses bras. Je ne pouvois me lasser de contempler ce modèle des poëtes de mon temps, qui nous a appris à écrire des poésies galantes et amoureuses. J'appréhendois cependant de m'approcher de lui à cause des flammes. Quand je l'eus considéré assez long-temps, j'employai toutes les expressions qui pouvoient le persuader de mon attachement et de mon admiration. Il me répondit : je suis sensible à ces marques d'amitié. Toutes les eaux du fleuve Léthé ne pourront jamais me les faire oublier : car je veux

croire que les protestations que vous me faites sont sincères; mais apprenez-m'en le motif. Je répliquai : les sons harmonieux de votre lyre, vous rendront cher à l'univers, tant qu'on aura du goût pour le beau. Celui que vous voyez là, me dit-il, en montrant au doigt son compagnon, fut meilleur poëte que moi. Il excella dans l'idiôme de son pays. Il composa des fables et des romances, et surpassa tous ceux qui se sont mêlés d'écrire dans ce genre. Laissez dire les ignorans, qui prétendent qu'Arnaud de Limoges lui doit être préféré. Ces gens là jugent plutôt par autrui que par eux-mêmes. Ils ne se donnent pas la peine d'examiner l'art du poëte, et le goût qui brille dans ses écrits. J'ai vu que l'on faisoit grand cas autrefois des vers de Guiton; sur le bruit public, on leur donnoit le prix; mais enfin la vérité s'est fait jour, et ils sont tombés dans le mépris. Puisqu'il vous est permis d'arriver dans le séjour qu'habite Jésus-Christ, obtenez de lui, je vous conjure, qu'il intercède pour moi auprès de son père, autant qu'il nous est nécessaire dans ce lieu, où nous ne sommes plus à portée de pécher. En disant ces mots, il s'enfonça dans les flammes pour donner sa place à l'autre esprit qui étoit auprès de lui. Je m'avançai vers celui-ci, et le priai

de me dire son nom. Il me répartit : je suis si flatté de votre question, que je me fais un plaisir d'y répondre. Mon nom est Arnaud Daniel provençal. Je pleure et je chante alternativement, comme vous voyez, dans ces flammes, pour mes folies passées. Je vois approcher avec joie le jour de ma délivrance; mais je vous conjure, puisque vous avez le pouvoir d'arriver sur le sommet de cette montagne, de vous y souvenir de mon repentir. Puis il disparut, et se cacha dans le feu qui purifie.

VINGT-SEPTIÈME CHANT.

DÉJA les premiers rayons de l'astre du jour éclairoient la montagne de Sion, que notre sauveur arrosa de son sang, et pour l'endroit où nous étions, cet astre étoit prêt à disparoître, lorsqu'un ange nous apparut. Son regard étoit aussi vif que tendre. La gaîté brilloit sur son front; un agréable sourire embellissoit ses lèvres vermeilles. Il se tenoit au milieu du chemin éloigné de la flamme, et chantoit d'une voix plus douce mille fois que celle des mortels: bienheureux celui qui a le cœur pur! Il nous dit: saintes ames, vous ne pouvez avancer plus loin, si vous ne passez dans ce feu. Entrez-y et écoutez attentivement les cantiques. A ces mots je pâlis, et je crus toucher à ma dernière heure. Je m'imaginai que mon corps alloit être consumé comme les corps des malheureux que j'avois vu brûler vifs. Je me prosternai aux pieds de l'ange, les mains jointes. Virgile me dit: mon fils, ce feu pourra vous faire souffrir, mais il ne peut vous donner la mort. Souvenez-vous que je vous ai tiré sain et sauf des périls de l'Enfer, et que je vous ai fait monter sur le dos de Gérion. Que ne ferai-je

pas

pas aujourd'hui que nous sommes plus près du trône de Dieu! Soyez persuadé que quand vous seriez mille ans au milieu de ces flammes, vous n'y perdriez pas un cheveu de votre tête. Pour vous en convaincre, approchez-en un des plis de votre habit; entrez-y même avec assurance. Malgré la confiance que j'avois en Virgile, j'étois résolu de n'en rien faire. Lorsqu'il me vit si opiniâtre, il me dit d'un ton un peu fâché: faites attention, mon fils, qu'entre Béatrix et vous cet obstacle-ci est le dernier. De même que Pyrame au seul nom de Thisbé ouvrit ses yeux mourans, de même au nom de la souveraine de mon cœur, mon obstination se changea en obéissance. Je me tournai du côté de mon savant guide, qui en secouant la tête me dit: vous voulez donc que nous restions ici? Puis il me sourit, comme on fait à un enfant pour le rendre docile. Il entra le premier dans la flamme, et m'y conduisit, après avoir prié Stace qui marchoit alors derrière nous, de ne nous pas quitter. Quand je fus entré dans ce brasier, je me serois volontiers jetté dans la fournaise d'une verrerie; elle m'eut paru une glacière en comparaison. Virgile pour me rassurer, me parloit sans cesse de Béatrix. Il me disoit quelquefois, je crois déjà voir ses beaux

yeux. Cependant je ne voyois rien, mais nous étions guidés par une voix charmante que nous écoutions attentivement. Enfin nous sortîmes de ce feu, et nous arrivâmes au pied d'un escalier, où nos oreilles furent frappées de sons agréables, qui paroissoient sortir d'une grande masse de lumière. Cette lumière étoit Jésus-Christ même qui chantoit: venez à moi les bénits de mon père. Il étoit si brillant, que mes yeux éblouis ne purent soutenir l'éclat de ses rayons. Il ajouta : le soleil va se coucher; la nuit approche. Examinez bien ce passage, et ne vous laissez pas surprendre par les ténèbres. L'escalier sur lequel nous étions étoit tourné du côté du levant : ainsi les rayons de l'astre du jour qui étoit sur son déclin me dardoient dans le dos, et mon corps formoit une ombre devant moi. Nous n'avions pas encore monté beaucoup de degrés, lorsque mon ombre disparut, et nous apprit que le soleil étoit déjà dans les bras de Thétis. Avant que la nuit eût étendu ses voiles sur l'horison, chacun de nous choisit une marche commode pour se coucher; car la nature de cette montagne nous ôtoit le pouvoir d'y monter de nuit. Les poëtes veilloient sur moi, ils en étoient sans cesse occupés. Telle on voit une chèvre légère brouter

avec avidité sur la pointe d'un rocher escarpé, puis se reposer à l'ombre, tandis que son conducteur appuyé sur sa houlette, ne la perd pas de vue ; ou tel le maître d'un troupeau tourne sans cesse pendant la nuit autour de son parc, pour défendre du loup ses moutons chéris. Cet escalier étroit étoit entre deux murailles ; ensorte que je ne pouvois voir qu'un petit espace dans le ciel. Les étoiles me paroissoient plus grandes et plus brillantes qu'à l'ordinaire. Pendant que je les considérois, je fus surpris par le sommeil, vers le temps où la planète de Vénus se lève à l'orient. Je vis en songe une jeune beauté qui se promenoit dans une prairie, et qui cueilloit des fleurs, en chantant ces paroles : si quelqu'un est curieux de savoir mon nom, qu'il sache que je m'appelle Lia. Je fais ici une guirlande pour me parer, et pour regarder ensuite dans un miroir, si je puis plaire. Ma sœur Rachel, sans cesse occupée de sa beauté, ne quitte jamais sa toilette. Autant je prends de plaisir à cueillir des fleurs, autant elle en prend à se mirer. Les premiers rayons de l'aurore si agréables au voyageur prêt d'arriver dans ses foyers, chassoient alors les ténèbres. Ils chassèrent de même mon sommeil.

Je me levai, et m'apperçus que mes maîtres étoient déjà prêts à partir. Virgile me dit : vous pourrez vous rassasier aujourd'hui de la vue du Paradis, que les mortels recherchent avec tant d'empressement. Jamais on ne m'avoit annoncé une si heureuse nouvelle. Que j'eus d'impatience d'arriver à ce séjour ! Chaque pas que je faisois me donnoit des aîles nouvelles pour y voler. Lorsque nous eûmes monté tous les degrés, et que nous fûmes sur la dernière marche, Virgile fixa les yeux sur moi, et me dit : mon fils, vous avez vu les feux éternels de l'Enfer. Vous avez vu les feux passagers du Purgatoire. Vous voici maintenant dans un lieu, où je ne puis vous être d'aucun secours. Je vous ai guidé, conduisez-vous vous-même. Vous n'êtes plus dans ces routes étroites où je vous étois nécessaire. A présent le soleil luit sur votre front. Admirez ce verd gazon, ces fleurs et ces arbrisseaux, que la terre produit sans être cultivée. En attendant que vous puissiez appercevoir les beaux yeux de cette Béatrix qui m'a envoyé à votre secours, vous pouvez à votre gré, ou vous asseoir ici, ou vous promener au milieu de ces fleurs. Mais ne comptez pas que je vous donne davantage mes

conseils. Vous avez votre libre arbitre : il doit vous suffire, parce que votre ame est purifiée. Elle ne peut plus vous égarer. C'est pourquoi je vous mets sur la tête la couronne, symbole de l'indépendance.

VINGT-HUITIÈME CHANT.

J'APPERÇUS un bois touffu, dont le feuillage modéroit l'ardeur du soleil levant. Je m'y enfonçai, et me promenai dans une allée qui répandoit mille parfums. Un doux zéphyre caressoit fraîchement mon visage d'un souffle délicieux, qui m'étoit inconnu. Il agitoit les feuilles, et même faisoit plier les branches du côté où le soleil lançoit ses premiers rayons. mais ce vent léger n'empêchoit pas les oiseaux perchés sur la cîme de ces arbres, de former des concerts mélodieux. Pendant qu'ils exprimoient par leurs chants la joie qu'ils ressentoient du retour de la lumière, le zéphyre se mêloit à leurs concerts, et s'accordoit à leur voix. Je crus entendre le vent de Sirocco, qui agite les pins de la forêt de Chiassi, dès qu'Éole lui permet de s'échapper. Nous nous engageâmes si avant dans ce charmant bocage, que je ne me souvenois plus par où nous y étions entrés; mais nous fûmes bientôt arrêtés par le cours d'un ruisseau qui nous empêcha d'avancer : ses ondes arrosent le gazon délicieux qui les borde. Les eaux les plus pures qu'on voit sur la terre paroîtroient

troubles, en comparaison de celles-ci. Elles sont plus limpides que le crystal, quoique toujours à l'ombre des arbres, qui les dérobent aux rayons du soleil et de la lune. Je prenois plaisir à considérer le verd naissant, qui ornoit la rive opposée, lorsque j'apperçus une jeune dame qui se promenoit seule, en chantant et en cueillant avec choix les plus belles fleurs de cette prairie. C'étoit Matilde. Je lui adressai ces mots : jeune beauté, si les yeux sont les interprêtes du cœur, je lis dans les vôtres que vous ressentez les feux de l'amour. Daignez, en vous approchant du rivage, me procurer le plaisir d'entendre vos douces chansons. Vous me rappellez l'idée de Proserpine, qui, s'étant éloignée de sa mère pour se faire un bouquet, fut enlevée par Pluton. Plus légère qu'une danseuse, dont les pas touchent à peine la terre, et plus modeste qu'une jeune fille sous les yeux de sa mère, elle s'approcha des bords du ruisseau, en foulant ce tapis de fleurs ; puis elle leva les yeux sur moi. Je ne crois pas que ceux de Vénus fussent aussi brillans, lorsque son fils eut la témérité de lui lancer un de ses traits. Elle avoit l'air brillant et enjoué : l'éclat de son teint étoit plus vif que celui des roses et

des lis. Le ruisseau ne nous séparoit que de la distance de trois pas ; mais cet éloignement me parut plus fâcheux, que le trajet de mer, qui est entre Sestus et Abydos, ne le parut à Léandre, lorsque, pour aller voir sa chère Héro, il le traversa à la nage, à l'endroit même où Xerxès rencontra quelqu'obstacle à son orgueil. Cette jeune beauté nous dit : vous me paroissez étrangers, et vous êtes sans doute surpris de ma gaîté dans un séjour qui a été destiné pour la demeure de nos premiers parens. Mais votre étonnement cessera, si vous lisez avec attention le pseaume de David où il est dit : vous avez répandu la joie dans mon cœur, lorsque vous m'avez montré l'ouvrage de vos mains. Ce pseaume dissipera tous les nuages qui offusquent votre intelligence. Pour vous, ajouta-t-elle, qui m'avez priée de m'approcher, je ne demande pas mieux que de vous éclaircir sur tout ce qui cause ici votre surprise. Je lui répondis : ce ruisseau, et ce que j'entends dans cette forêt, est bien différens de l'idée que je m'en étois formée. Elle repartit : Dieu, qui se suffit et qui se complaît en lui-même, avoit créé l'homme pour être heureux, et lui avoit donné cette habitation pour gage d'une paix éternelle ; mais l'homme

n'a pas joui long-temps de ce séjour délicieux. Son péché a converti en pleurs les ris qui devoient l'accompagner sans cesse. Dieu créa cette montagne élevée, pour mettre les premiers auteurs de nos jours à l'abri de toute incommodité. Car les exhalaisons de la terre et les vapeurs des eaux n'y peuvent arriver. Depuis l'endroit par où vous êtes entré, jusqu'à son sommet, cette montagne est au-dessus des nuages. Nous respirons l'air le plus pur. Il cause seul le bruit que l'on entend dans cette forêt. Son heureuse influence se répand sur tous ces arbres. Un zéphyre éternel les caresse légèrement. La terre produit ici diverses plantes; douées de vertus différentes, elles croissent sans être cultivées. N'en soyez point surpris; cette campagne sainte renferme toutes sortes de germes, et fait éclore des fruits inconnus aux mortels. L'onde que vous voyez n'a pas une source formée par les vapeurs que le soleil attire à lui, comme les fleuves de la terre, dont les eaux sont sujettes à se tarir. Elle sort d'une fontaine éternelle créée par la volonté de Dieu. Elle divise son cours en deux fleuves; l'un a la vertu d'ôter la mémoire du péché, et l'autre de rappeller le souvenir des bonnes œuvres. Le premier

que j'étois transporté de joie, à la vue de ces avant-coureurs des plaisirs éternels, qui m'en faisoient encore desirer d'autres, une flamme, plus vive que celle d'un brasier, parut sous la verdure de la forêt; et les chants que j'avois entendus firent place à un concert mélodieux. Muses, vierges sacrées, si, pour vous plaire, j'ai souffert la faim, le froid et les veilles, inspirez-moi, je vous conjure. J'ai besoin des secours de l'Hélicon. Laissez-moi me désaltérer dans la fontaine d'Hipocrène. Uranie, viens animer mes chants; je vais décrire des choses très-difficiles à comprendre. Quand j'eus marché quelques pas, je crus voir dans l'éloignement sept arbres. Mais lorsque je fus à portée de distinguer plus clairement, je vis que ces sept arbres étoient sept candelâbres d'or, plus resplendissans que n'est la lune dans son plein. J'entendis des voix qui chantoient *hosanna*. Je me tournai du côté de Virgile, qui me parut aussi surpris que moi. Ces merveilles s'avançoient vers nous à pas lents. Matilde me cria: pourquoi n'êtes-vous attentif qu'à ces vives lumières, pourquoi ne regardez-vous point ce qui les suit? J'apperçus, à la suite de ces candelâbres, un peuple infini, vêtu de blanc, qui marchoit dans l'ordre d'une

procession. Je voyois cette procession dans l'eau, comme dans un miroir. Quand elle fut vis-à-vis de moi, je remarquai que les lumières que portoient ces candelâbres, laissoient dans les airs sept traces, semblables aux traits du pinceau d'un peintre. On les eût prises pour les couleurs de l'arc-en-ciel, ou pour celles de l'écharpe de Diane. Ces traces s'étendoient plus loin que ma vue ne pouvoit porter. Les flambeaux, autant que j'en pus juger, marchoient à dix pas l'un de l'autre. Après eux venoient vingt-quatre vieillards, deux à deux, couronnés de lis. Ils chantoient en chœur: Vierge sainte, soyez bénite entre toutes les filles d'Adam, et qu'on célèbre éternellement vos charmes. Lorsque cette troupe, qui fouloit aux pieds une prairie émaillée de fleurs, fut passée, je vis paroître quatre animaux couronnés de verds feuillages. Chacun d'eux avoit six aîles; et sur ces aîles, autant d'yeux qu'en avoit Argus. Vous m'excuserez, lecteur, si je ne m'étends pas davantage sur ce sujet. Je suis trop pressé de vous entretenir de choses plus essentielles. Mais lisez Ézéchiel, qui en fait la description. Il les vit arriver du nord, accompagnés des vents, des nuages et des flammes; le tableau qu'il en fait est conforme

à la vérité ; excepté que la description des aîles est plus exacte dans l'apocalypse. Entre ces quatre animaux venoit un char de triomphe à deux roues : il étoit traîné par un griffon, dont le corps étoit placé au-dessous de la trace que formoit dans le ciel le flambeau du milieu. Ses deux aîles s'étendoient au-dessus de six autres traces, et s'élevoient si haut, qu'on ne pouvoit en appercevoir les extrémités. Ce char de triomphe ne sauroit être comparé, ni à celui de Scipion l'Africain, ni à celui d'Auguste, le jour de leur entrée dans Rome. Il étoit plus brillant que celui du soleil, qui, à la prière de la terre, fut réduit en cendres par la justice de Jupiter, lorsque Phaéton entreprit de le conduire, et s'égara dans sa route. Près de la roue droite de ce char, je vis trois jeunes filles, qui, se tenant par la main, dansoient en rond. La première, qui conduisoit la danse, étoit si rouge, qu'elle sembloit sortir du feu le plus ardent. La seconde avoit le teint si verd, qu'on l'eût prise pour une émeraude. La troisième étoit blanche comme la neige. Cette danse étoit vive ou lente, selon le mouvement de celle qui la conduisoit. Près de la roue gauche, je vis quatre autres filles, vêtues de pourpre, qui

dansoient de même, et qui régloient leurs pas sur une d'entr'elles, qui avoient trois yeux. Après ces danseuses, marchoient deux vieillards, habillés différemment, mais tous deux avec un air grave et modeste. L'un avoit l'air d'un disciple du grand Hippocrate, à qui Dieu commit le soin de prolonger les jours des créatures qui lui sont les plus chères. L'autre paroissoit occupé bien différemment; car il avoit en main une épée si flamboyante, qu'il me fit peur, quoique la rivière nous séparât. Après eux, marchoient quatre personnages, qui avoient un maintien humble et modeste. Ils étoient suivis d'un vieillard, qui étoit seul, et qui avoit l'air tranquille, mais spirituel. Ces sept élus étoient vêtus de même que la première troupe que j'avois vu passer, à l'exception qu'ils n'étoient pas couronnés de lis. Leurs couronnes étoient de roses, d'un incarnat si vif, que, si on les eût apperçues de loin, on auroit juré qu'ils avoient des lames de feu sur le front. Lorsque le char fut vis-à-vis de moi, j'entendis un coup de tonnerre. A ce bruit, tous les saints me parurent interdits, et s'arrêtèrent, de même que les lumières qui les précédoient.

TRENTIÈME CHANT.

LORSQUE les flambeaux qui servoient de guide aux bienheureux, comme l'étoile du nord dirige les pilotes, furent arrêtés, la foule qui les suivoit se tourna vers le char, comme vers son principal objet. Un envoyé du ciel se mit à chanter trois fois : venez à nous, épouse du Liban ; ce qui fut répété par le chœur. Ainsi qu'au son de la trompette du jugement, les élus sortiront glorieux de leurs tombeaux ; de même, à la voix du ministre de l'Éternel, tous se mirent à crier : béni soit celui qui vient à nous. Ils répandoient des fleurs à pleines mains, en disant : semons des lis sur ses pas. Le ciel étoit pour lors décoré d'un azur charmant. Le soleil qui se levoit adoucissoit ses rayons, et me laissoit la liberté de le considérer. Au milieu d'un nuage de fleurs dont les anges parsemoient les airs, j'apperçus une jeune beauté avec un voile blanc, une couronne d'olivier sur la tête, une écharpe verte et un habit couleur de feu. Sa présence m'étonna, et même me fit trembler. Quoique je dusse la connoître depuis long-temps, une vertu secrette fit renaître en moi la même passion que j'avois

j'avois eue autrefois pour elle. Son coup-d'œil raluma dans mon cœur les feux dont elle m'avoit embrâsé dès mon enfance. Dans l'instant, je me tournai du côté de Virgile avec le même empressement qu'un enfant effrayé se jette entre les bras de sa mère. Je voulois lui dire : tous mes sens sont troublés. Mais je ne le trouvai plus. Virgile m'avoit abandonné ; Virgile, ce père si tendre, en qui seul j'avois mis ma confiance ; Virgile, à qui je devois mon salut. Quoique la vue de ce séjour, créé pour Eve, et dont elle fut chassée pour sa désobéissance, dût me combler de joie, la perte de Virgile me fit répandre des pleurs. J'entendis une voix qui me cria: Dante, que le départ de votre guide ne vous fasse point verser de larmes, vous en aurez un plus juste sujet. M'entendant nommer, je me tournai du côté d'où venoit cette voix; et j'apperçus la même beauté que j'avois déjà vue. Elle étoit placée sur le côté gauche du char de triomphe ; elle me regardoit fixément. Elle me parut comme un amiral qui, tantôt sur la poupe et tantôt sur la proue de son vaisseau, donne ses ordres pour la manœuvre qu'il dirige. Le voile qui couvroit sa tête couronnée d'olivier, ne me la laissoit pourtant appercevoir qu'imparfaitement. Elle

m'adressa ces terribles paroles, avec un ton de voix rempli de fierté : regardez-moi, Dante; me connoissez-vous ? je suis Béatrix. Comment, après m'avoir abandonnée, avez-vous entrepris d'arriver sur cette montagne ? Ne saviez-vous pas qu'il ne vient ici que des élus? A ces mots, je baissai les yeux, et les portai sur les eaux claires du ruisseau ; mais, y découvrant la réflexion de ma figure, je fus couvert de confusion ; et je les tournai sur le verd gazon de ses bords. Béatrix n'en dit pas davantage, et les anges se mirent à chanter le pseaume : seigneur, j'ai mis mon espérance en vous. Mais ils ne passèrent pas le verset où il est dit : vous m'avez placé dans un lieu commode et spacieux. Ainsi que la neige qui couvre les hautes montagnes d'Italie, lorsqu'elle commence à fondre aux premiers rayons du soleil, laisse respirer la terre ; de même mon cœur, resserré par la tristesse, ne pouvoit d'abord se soulager ni par les soupirs, ni par les pleurs. Mais, dès que les chants mélodieux des anges m'eurent appris qu'ils étoient aussi touchés de mon état, que s'ils eussent dit : pourquoi lui faites-vous une si sévère correction ? je sentis diminuer le poids qui m'accabloit, et mes soupirs étouffés trouvèrent un libre passage. Béa-

trix répondit à ces esprits célestes : vous qui accompagnez sans cesse la lumière éternelle, et ne connoissez ni la nuit, ni le sommeil, vous ne pouvez vous égarer comme les mortels; mais apprenez quel est celui-ci pour qui vous vous intéressez. Il étoit né vertueux, non par l'influence des astres, dont la conjonction règle les inclinations des hommes, mais par l'abondance des graces de Dieu, qui les répand comme il veut, sans qu'on puisse pénétrer ses secrets. S'il avoit suivi son penchant naturel, la vertu auroit fait en lui des progrès; mais vous savez que le meilleur fonds devient stérile, lorsqu'il n'est pas cultivé. Je l'ai soutenu quelque temps, et l'ai conduit dans la bonne voie. Lorsque j'ai quitté la terre, il m'a oubliée. A mesure que la beauté, l'esprit et la vertu se sont augmentés en moi, je lui suis devenue moins chère. Il s'est laissé séduire par des apparences, qui ne tiennent jamais ce qu'elles promettent. En vain lui ai-je envoyé d'heureuses inspirations; en vain ai-je tâché de le rappeller par des songes; il a rendu mes soins infructueux. Il étoit si éloigné de la bonne voie, qu'il n'y avoit plus d'autres moyens pour le remettre dans le chemin du salut, que de lui faire connoître le séjour des damnés. J'ai pris le parti de visiter en

sa faveur les portes de l'Enfer, et de prier Virgile, les larmes aux yeux, de lui servir de guide. Il l'a conduit jusqu'ici. L'ordre de Dieu ne seroit point exécuté, s'il passoit le fleuve Léthé, et goûtoit de ses eaux, sans être auparavant pénétré d'un repentir sincère.

TRENTE-UNIÈME CHANT.

Béatrix se tourna vers moi, et me dit: parlez Dante, les faits que j'ai avancés, sont-ils vrais ou faux? Vous n'avez pas encore goûté des eaux du fleuve Léthé; ainsi, vous ne devez point avoir perdu le souvenir de vos péchés. Alors la confusion m'arracha un aveu qui fut plutôt connu par mes signes que par mes paroles. Un arc trop tendu se brise et ne décoche qu'une flêche mourante; de même brisé par le repentir, je n'avois la force de m'exprimer que par mes pleurs et mes soupirs. Béatrix ajouta: dans le temps que je n'étois occupée que de votre salut, le seul bien où l'on doit aspirer, quelle barrière s'est rencontrée entre vous et moi? quel objet a pu vous détourner de la vertu? Après un profond soupir qui me laissoit à peine la liberté de la voix, je répondis en pleurant: dès que vos charmes se dérobèrent à mes yeux, les appas du siècle me présentèrent leurs faux plaisirs, et me détournèrent du vrai chemin. Elle répartit: vous faites bien d'avouer votre faute; quand vous voudriez la cacher, elle n'en seroit pas moins connue du souverain

juge ; mais, lorsqu'on s'accuse soi-même, sa justice s'adoucit, et sa sévérité se change en clémence. Suspendez vos larmes, et résistez une autre fois aux enchantemens des syrènes. Écoutez-moi : en me perdant de vue, vous deviez m'être plus fidèle que vous n'avez été. Vous m'avouerez que lorsque j'étois revêtue de mon corps mortel, qui n'est plus aujourd'hui que poussière, ni la nature, ni l'art ne vous ont jamais rien offert qui pût égaler les charmes de ma beauté. Quand ma mort vous a privé de toute liaison avec moi, avez-vous trouvé sur la terre rien qui ait pu vous en dédommager ? Vous eussiez dû reconnoître les erreurs du monde, et diriger vos vœux vers moi. Un oiseau qui vient d'éclore peut bien se laisser surprendre ; mais dès que ses aîles sont fortifiées, il sait éviter les filets et les flêches. J'avois dans ce moment la timidité d'un enfant, qui, reconnoissant sa faute, demeure interdit, et reste les yeux baissés devant sa mère qui le réprimande. Béatrix continua ainsi : je ne puis douter de votre douleur ; levez la tête, ma vue augmentera vos regrets. Comme je portois mes regards sur Béatrix, j'apperçus une foule d'anges autour d'elle, et je la vis au-dessus du grif-

son, qui renferme en lui deux natures. Quoiqu'elle fût de l'autre côté de la rivière, et qu'elle eût un voile sur la tête; elle me parut plus charmante qu'elle n'étoit dans le monde; où elle effaçoit toutes les beautés. Ses charmes augmentèrent mon repentir. Plus elle m'avoit parlé durement, plus son amour m'avoit enflammé. Elle seule causoit mon trouble, elle seule pouvoit l'expliquer. Lorsque j'eus repris mes esprits, Matilde m'aborda et me dit: tenez-vous à mes habits et suivez-moi. Je la suivis jusqu'au milieu du fleuve, où j'avois de l'eau jusqu'au cou. Elle marchoit sur ces ondes aussi légèrement qu'une navette passe au travers de la trame. J'entendis alors de tous côtés: *asperges me*, et ces chants me parurent si doux, que je ne puis exprimer le plaisir qu'ils me firent. Elle me plongea dans ces eaux salutaires, et m'en fit avaler à longs traits; ensuite elle m'en retira, et me présenta tout trempé aux quatre jeunes filles qui dansoient en rond comme je l'ai dit ci-dessus. Elles me prirent par la main en chantant: nous sommes ici des nymphes, et dans le ciel des étoiles. Lorsque Béatrix descendit dans le monde, nous fûmes destinées à l'accompagner. Nous vous présenterons

à elle, mais il faut que les trois autres danseuses, qui sont ses plus intimes confidentes, vous procurent la liberté de pénétrer jusqu'à sa lumière brillante. Elles me conduisirent vis-à-vis du griffon, et j'apperçus Béatrix qui me regardoit attentivement. Vous voici, me dirent-elles, à portée d'admirer ses beaux yeux semblables à des émeraudes. Ce sont eux qui ont fourni à l'Amour les flèches qui vous ont blessé; vous pouvez les considérer à loisir. Mille desirs plus ardens que la flamme attachèrent mes regards sur cet objet charmant. Comme le soleil brille dans un miroir, de même l'image de cet être de double nature brilloit sous différentes formes dans les yeux de Béatrix. Imaginez, lecteur, quel fut mon étonnement, en voyant dans les yeux du griffon l'image de celle qui me protegeoit. Pendant que je jouissois de ce spectacle, et ne pouvois m'en rassassier, les trois autres nymphes, qui montroient, par leur maintien, la noblesse de leur extraction, me joignirent en dansant avec grâce, et se mirent à chanter: Béatrix, jettez les yeux sur nous; que vos saints regards se portent sur votre fidèle amant, qui, pour jouir de votre vue, a fait tant de chemin. Daignez vous dévoiler et lui

parler, afin qu'il connoisse toutes les beautés que vous lui avez cachées jusqu'à ce jour. Divine lumière, quel est le poëte, quand il auroit pâli toute sa vie au pied du Parnasse, quand il auroit bu toutes les eaux de la fontaine d'Hipocrène, qui pourroit trouver des couleurs assez vives pour vous peindre? O Béatrix! que vous me parûtes charmante, quand il me fut permis de vous voir à découvert!

---

fable de Syrinx endormit Argus, à qui les pavots de Morphée furent si funestes, je vous dépeindrois les douceurs du sommeil, dont je fus surpris; mais je laisse tout ce qui a l'air de fable, pour ne vous parler que de mon réveil. Un éclat divin déchira le voile qui couvroit mes paupières, et j'entendis une voix qui me dit: levez-vous, que faites-vous-là? Saint Pierre, saint Jean et saint Jacques se réveillèrent en sursaut à la voix de Jésus-Christ, lorsqu'il les invita d'être témoins de la transfiguration, en leur montrant les prémices de sa gloire, qui cause la joie des anges dans le Paradis, et leur maître leur apparut vêtu de blanc, n'ayant à ses côtés, ni Moïse, ni Élie; de même, à mon réveil, je n'apperçus près de moi que Matilde, qui m'avoit plongé dans le fleuve Léthé. Étonné de la trouver seule, je lui demandai où étoit Béatrix. Elle me répondit: ne la voyez-vous pas qui se repose à l'ombre de cette verdure nouvelle? Regardez les nymphes qui l'entourent. Les autres bienheureux sont montés dans le ciel à la suite du griffon, en chantant des cantiques charmans et mystérieux. Je ne sais si elle me dit quelque chose de plus; car, dans le moment, j'apperçus Béatrix, dont la vue m'occupa unique-

ment. Elle étoit assise sur le gazon, pour garder le char que le griffon avoit attaché au tronc de l'arbre. Les sept nymphes étoient autour d'elle, et portoient dans leurs mains les sept flambeaux dont la lumière ne peut être éteinte, ni par le vent du Nord, ni par celui du Midi. Béatrix me dit: bientôt vous serez reçu sous cet ombrage délicieux, et vous demeurerez pour toujours avec moi dans cette nouvelle Rome, dont Jésus-Christ s'est rendu maître. Regardez attentivement ce char, et quand vous serez de retour sur la terre, écrivez ce que vous avez vu. J'obéis à ses ordres. Je vis l'oiseau de Jupiter fondre sur l'arbre, avec plus de rapidité que l'éclair ne perce la nue. Il en fit tomber non seulement les fleurs et les feuilles; mais brisa une partie de l'écorce. Il heurta de toutes ses forces le char de triomphe, qu'il fit plier comme un navire battu par la tempête. Je vis ensuite un renard affamé s'élancer dans ce char; mais Béatrix, qui connoissoit ses ruses, le mit en fuite. Je vis une seconde fois l'aigle descendre d'où elle étoit venue, et se précipiter dans le milieu du char, où elle laissa une partie de ses plumes. J'entendis alors la voix de saint Pierre qui, pénétré d'affliction, se mit à crier du haut des cieux : ô ma nacelle! que ces plumes te seront fu-

nestes! Il me parut ensuite que la terre s'ouvroit entre les deux roues, et qu'il en sortoit un dragon, qui enfonça la pointe de sa queue dans le char, ainsi que fait une guêpe qui laisse son aiguillon dans la plaie, et s'envole. Ce qui resta des plumes de l'aigle dans le char, qui n'y avoient été jettées qu'à bonne intention, s'étendit comme l'ivraie sur une terre fertile, et couvrit, non seulement les roues, mais le timon, en un clin-d'œil. Ce char ainsi transformé, présenta à mes yeux plusieurs têtes; trois sur le timon, et une à chaque coin. Les premières avoient deux cornes; mais les quatre autres n'en avoient qu'une sur le front. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu un tel monstre. J'apperçus ensuite une prostituée qui s'y étoit assise. Elle me parut aussi fière et aussi assurée qu'une forteresse placée sur une montagne. Elle étoit vêtue à la légère, et promenoit de toutes parts ses regards effrontés. Je vis un géant qui la gardoit, et mouroit de peur qu'on ne la lui enlevât. Ils se baisoient sans cesse; mais ce brutal ayant remarqué qu'elle jettoit sur moi des regards un peu libres, lui fit mille outrages. Ensuite, ce monstre enflammé de jalousie et de colère délia le char et le traîna dans la forêt. Là, je le perdis de vue, aussi bien que la prostituée.

TRENTE-TROISIÈME CHANT.

ALORS les nymphes commencèrent à chanter en chœur le pseaume : grand Dieu, les infidèles ont paru, et ont prophané vòtre temple. Béatrix, en les écoutant, soupiroit, aussi pénétrée de douleur, que la Sainte Vierge le fut au pied de la croix. Quand elles eurent fini leurs chants, Béatrix se leva; et, avec un visage enflammé, prononça ces mots : encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, mes chères sœurs. Encore un peu de temps, et vous me reverrez. Ensuite elle se mit en marche, précédée des sept nymphes; et voyant que Matilde, Stace et moi, nous restions derrière, elle nous fit signe de la suivre. Nous n'avions pas fait dix pas, qu'elle se retourna de mon côté avec un air tranquille, et me dit: marchez un peu plus vîte, je veux que vous m'écoutiez attentivement. Je lui obéis. Elle continua ainsi: frère, pourquoi, desirant de vous instruire, ne me faites-vous aucune question? J'étois alors comme ceux qui, pénétrés de respect à la vue de leur souverain, ont de la peine à s'exprimer. Je lui répondis en bégayant : vous connoissez mes besoins. Elle répartit : dépouil-

lez-vous de toute honte. Vous avez vu le char que ce dragon a brisé. Il a été ; mais il n'est plus ; et celui qui l'a détruit éprouvera bientôt la vengeance céleste, que rien ne peut arrêter. L'aigle, en laissant ses plumes dans ce char, en a fait un monstre ; mais cet oiseau ne sera pas toujours sans héritier. Je vois déjà un envoyé de Dieu, qui fera périr la prostituée et le géant qui commit avec elle un adultère. Mon discours vous paroît une énigme plus obscure que celle de Thétis et du Sphinx ; mais bientôt les naïades en seront les interprètes, sans que les troupeaux et les moissons courent le moindre danger. Retenez ce que je vous annonce, afin que vous puissiez l'enseigner aux vivans qui mènent dans le monde une vie qui les conduiroit infailliblement à la mort éternelle. Ne manquez pas de faire mention de l'arbre qui a été brisé deux fois à vos yeux. Quiconque l'insulte et ose y toucher, commet un sacrilège contre Dieu, qui l'a créé et l'a consacré à son usage. Vous savez que nos premiers pères, pour y avoir touché, ont été cinq mille ans et plus dans les tourmens, desirant sans cesse l'arrivée de celui qui, pour expier leur faute, a répandu son sang. Votre vue seroit bien bornée, si elle ne pouvoit apperce-

voir

voir la hauteur prodigieuse de cet arbre. Si vous n'étiez en quelque sorte pétrifié ; comme ceux qui ont bu des eaux de la rivière d'Essa, vous connoîtriez aisément que ce n'est pas sans raison que Dieu a défendu qu'on goutât de ces fruits. Mais je m'apperçois que votre esprit est endurci par le péché, puisque vous ne pouvez pénétrer le sens de mes paroles. Je veux cependant qu'elles ne s'effacent jamais de votre mémoire, et que vous les y conserviez avec autant de soin que le pélerin de Jérusalem conserve son bourdon couronné de palmes. Je lui répondis : vos discours resteront gravés dans mon cœur, comme l'empreinte d'un cachet sur la cire ; mais je vous avouerai qu'ils sont au-dessus de ma portée. Plus je tâche de les retenir, plus ils m'échappent. Elle reprit : la philosophie que vous avez cultivée est une science bien inférieure à celle dont je veux vous instruire. Elle est aussi éloignée des connoissances divines, que le ciel l'est de la terre. Je ne me souviens point, lui dis-je, d'avoir jamais suivi un chemin différent de celui que vous m'avez enseigné. Ma conscience ne me reproche rien à cet égard. Si vous ne vous en souvenez pas, répondit-elle en souriant, c'est que vous avez

bu des eaux du Léthé ; cet oubli m'apprend que c'est de votre propre choix que vous avez suivi d'autres préceptes que les miens. Je m'expliquerai désormais plus clairement, pour être entendue d'un novice tel que vous. Le soleil étoit alors dans son midi. Il étoit mille fois plus resplendissant qu'il ne l'est sur la terre. Les sept nymphes se montrèrent alors, après s'être long-temps promenées dans un bois plus touffu que ceux qu'on trouve sur les Alpes, le long des torrens. Je crus voir l'Euphrate et le Tigre, qui, sortant d'une source commune, prennent des routes différentes, et se séparent avec la même douleur que deux amis qui se quittent pour toujours. Je m'écriai : ô vous, la lumière et la gloire du genre humain! apprenez-moi quelles sont ces eaux ? Elle me répondit : priez Matilde de vous l'apprendre. Matilde prit la parole, et dit : j'ai déjà commencé à l'instruire; je suis sûre que le fleuve Léthé ne lui est pas inconnu. Béatrix répartit : il ne connoît pas encore le fleuve Eunoë ; faites-lui goûter de ses eaux salutaires, qui sans doute ranimeront sa vertu. A cet ordre, la bienfaisante Matilde me conduisit par la main à ce fleuve, après avoir prié Stace de m'accompagner. Lecteur, si j'avois plus de temps, je vous décrirois les

délices de ce nectar, dont je ne pouvois me désaltérer. Mais, comme je ne veux point excéder les bornes que je me suis prescrites, je vous dirai seulement que je sortis de ces saintes ondes aussi frais qu'un jeune arbre qui renouvelle sa verdure au printemps; et que, pur et léger, je me trouvai digne d'être élevé jusqu'au séjour des étoiles.

Fin du Purgatoire.

LE PARADIS.

PREMIER CHANT.

La gloire de celui qui donne le mouvement à toute la nature pénètre l'univers, mais elle brille plus ou moins en différens lieux. J'ai vu le ciel, où est la source de la lumière. Mes yeux, frappés des merveilles sans nombre qu'on y découvre, furent tellement éblouis et enchantés, qu'il me sera bien difficile d'en donner une juste idée. Plus on s'approche du comble des délices, moins la mémoire suffit à en conserver l'impression. Je vais essayer de réunir les idées que j'ai conservées comme un trésor, et j'en ferai le sujet de mes chants. Divin Apollon, fortifiez votre élève dans ce hardi projet! Jusqu'ici vous ne m'avez admis que sur une des collines du Parnasse; mais l'accès de l'une et l'autre m'est aujourd'hui nécessaire. Inspirez-moi ces sons brillans qui vous firent remporter la victoire sur Marsias. Pourrois-je, sans votre secours, chanter les charmes célestes don l'image est gravée dans mon ame? Mais, si vous daignez me seconder,

M 4

je pourrai, je l'espère, mériter de cueillir une branche de votre arbre chéri, et de couronner mon front de son feuillage. Cet immortel laurier, récompense des héros et des poëtes, s'obtiendroit moins rarement, si vous encouragiez ceux qui aspirent à vos faveurs. Une foible étincelle produit quelquefois une rapide flamme; je ferai peut-être un jour retentir de mes chants les échos du Permesse. Le soleil éclaire le monde entier, et se lève à différentes heures, selon les temps et les lieux; mais la plus belle des saisons est celle où il habite le signe du Bélier. C'est alors que ses influences sont les plus favorables aux mortels. Dans le moment de mon arrivée, cette planète se déroboit à la terre, et commençoit à se montrer aux lieux où je me trouvois. Elle attira les regards de Béatrix: ils étoient plus assurés que ceux de l'aigle. Je voulus l'imiter; mais je m'apperçus qu'elle avoit une vertu qui m'étoit refusée. Cependant, les rayons du soleil qui réfléchissoient dans les yeux de ma protectrice rejaillissoient sur moi, et me donnoient la liberté de le considérer. Je crus voir l'éclat du fer en fusion. Je crus que le Tout-Puissant avoit décoré ce séjour d'un astre nouveau. Cependant, ma belle protectrice m'occupoit

au point que, m'identifiant pour ainsi dire avec elle, j'eus le même sort que Glaucus, lorsqu'il fut métamorphosé en dieu marin. Il n'est point de paroles qui puissent exprimer le changement subit qui se fit en moi. Amour divin, dès que vous m'eûtes éclairé, je fus tout autre que lorsque j'habitois la terre. La révolution que je sentis embrâsa mon ame, et la noya dans un torrent de voluptés. Ainsi que des eaux étrangères étendant les bornes ordinaires du lit d'un fleuve, inondent les campagnes voisines; de même je ne pouvois me contenir dans les bornes de mon humanité. Je ne me connoissois plus. Celle qui lisoit dans mon cœur s'apperçut de mon trouble; elle voulut me rassurer, et sans attendre mes questions, elle me dit: votre imagination vous trompe; elle n'est pas assez épurée pour connoître la cause des mouvemens que vous ressentez. Sachez que vous n'êtes plus un habitant de la terre. L'éclair s'échappe des cieux, et vous y rentrez; c'est votre patrie. Ce peu de paroles, prononcées avec grâce, calmèrent un peu mon ame; mais une nouvelle réflexion me survint, et m'engagea à lui faire cette question: apprenez-moi, je vous supplie, comment j'ai pu traverser les airs et arriver, avec mon corps,

dans le séjour des anges? À ces mots, elle soupira, et me regardant avec les yeux d'une tendre mère, elle me répondit: tout l'univers est soumis à un ordre certain. L'Être-suprême l'a formé sur son image. Ses élus sont à portée de connoître l'ordre qui gouverne la nature entière. Dieu est l'unique but de toutes les créatures; elles s'en approchent plus ou moins. Elles voyagent toutes sur une vaste mer; mais elles arrivent à différens ports, selon que leur instinct les conduit. La nature du feu est d'élever ses flammes; celle de la terre est de rester condensée, sans diviser ses parties. La nature de l'homme est de n'aspirer qu'à Dieu, qui lance ses flèches dans tous les cœurs. Il remplit le ciel de sa lumière; les justes se tournent vers lui, comme vers la source de la félicité. Les autres s'éloignent quelquefois du vrai chemin, parce que les charmes terrestres étouffent en eux les bonnes inspirations. Si le tonnerre, dont la nature est d'élever en haut sa flamme, rencontre un nuage, il se précipite avec bruit sur la terre; de même le faux éclat des plaisirs fait souvent perdre de vue la vraie lumière. Vous ne devez pas être plus surpris d'être monté dans ces lieux, que vous le seriez, si vous voyiez un torrent se précipiter d'une

montagne dans une vallée. Vous devriez être étonné, au contraire, si, ne trouvant point d'obstacles, vous étiez resté sur la terre. En disant ces mots, elle éleva ses regards vers l'empirée.

---

de rien, sachant que les sens et la raison sont rarement d'accord: Dites-moi ce que vous pensez vous-même de ce phénomène ? Je répartis : la lune est un corps transparent, mais sa surface inégale est moins diaphane en certains endroits, et c'est ce qui produit, je crois, les taches qu'on y remarque. Elle me répondit ; il s'ensuivroit de votre système que le corps de la lune seroit pareil à celui des étoiles fixes, dans lesquelles on distingue aussi des taches. Elles auroient donc les mêmes influences ; ce qui n'est pas. D'ailleurs, si la lune étoit transparente, les rayons du soleil la traverseroient pendant les éclipses. Or, le soleil ne peut la pénétrer. Il faut donc qu'il rencontre un obstacle, qui fasse réfléchir sur lui-même ses rayons, comme votre figure est réfléchie dans un miroir, parce qu'elle est fixée par le vif-argent qui adhère à l'autre côté de la glace. Vous me direz peut-être que cette diversité de clarté vient de ce que la lune, qui est placée plus près de la terre, reçoit de plus loin une lumière qui se trouve, par cette raison, inégale. Mais l'expérience, qui est la source de tout raisonnement, vous démontre votre erreur. Prenez trois miroirs; placez-en deux à une égale distance de vous; éloignez

étoit connue, jetta sur moi un regard tendre : vous avez mille actions de grace à rendre au Tout-Puissant, puisque vous voici déjà dans la lune. Il me parut que nous étions couverts d'un voile épais, poli, solide, et aussi brillant qu'un diamant qui refléchit la lumière du soleil. Cette perle éternelle nous reçut dans son sein, ainsi qu'un fleuve reçoit les rayons de l'astre du jour. On aura, sans doute, quelque peine à comprendre comment un corps peut être reçu dans un autre corps d'une espèce différente. Mais la nature divine ne s'est-elle pas unie à la nature humaine ? La foi nous oblige de croire cette vérité, qui ne fut jamais démontrée. Un jour elle se manifestera aussi clairement que l'existence de Dieu. Charmante Béatrix, m'écriai-je alors, quelle reconnoissance ne dois-je pas à celui qui m'a tiré du monde mortel, et qui m'a fait parvenir jusqu'ici. Apprenez-moi, je vous prie, quelles sont les taches brunes que l'on voit dans cet astre, et qui font dire sur la terre qu'on y voit Caïn chargé d'un fagot d'épines. A ces mots, Béatrix sourit, et me répondit : vous ne devez pas être étonné de l'erreur des mortels ; ils ne peuvent pénétrer la nature des cieux. Mais pour vous, vous ne devriez plus être surpris

vement et la vertu de tous les cieux partent du premier moteur, ainsi que le coup de marteau part de la main du forgeron. Les cieux n'existent que par la science profonde de celui qui les fait mouvoir, et qui imprime sur eux son caractère. Comme votre ame agit sur tous vos membres, et leur donne différens mouvemens ; de même l'Être-suprême déploie sa vertu divine sur tous les astres. Son unité se divise en leur faveur, et règle leurs cours. Sa nature les embellit : elle répand sur eux son éclat, et les fait briller, ainsi que la joie brille dans les yeux d'un amant, à la vue de sa maîtresse. C'est donc de Dieu seul, que proviennent les différences de lumière que vous remarquez dans la lune. C'est lui qui, selon sa bonté, l'obscurcit ou l'éclaire.

TROISIÈME

TROISIÈME CHANT.

Béatrix, ce soleil d'amour et de vérité, n'avançoit rien sans m'en donner la preuve. Je fus frappé d'un spectacle nouveau, qui fixa toute mon attention. De même que, dans une glace claire et diaphane, ou dans une onde pure, tranquille et peu profonde, on apperçoit les traits incertains de son image, ou comme une perle qui, sur un beau front blanc, n'éblouit pas les regards; de même j'apperçus plusieurs ombres qui sembloient vouloir me parler. Peu s'en fallut que je ne partageasse l'erreur de Narcisse, qui, se mirant dans une fontaine, s'y précipita pour s'embrasser lui-même; je pris ces figures pour des phantômes, et non pour des esprits. Je me tournai vers mon charmant guide, qui me dit: ne vous étonnez pas si je ris de vos idées puériles. Vous ne marchez pas encore d'un pas assez assuré vers la vérité. Sachez que ces ames sont retenues dans ce séjour pour n'avoir pas exactement rempli leurs vœux. Vous pouvez leur parler, les écouter; et soyez certain que la lumière éternelle, qui fait leur bonheur, ne leur permettra pas de vous en imposer. Je m'adressai à l'une d'elles,

qui paroissoit la plus empressée de s'entretenir avec moi, et je lui dis avec vivacité : ame fortunée, qui jouissez des douceurs inexprimables de la vie éternelle, qu'il faut éprouver pour en avoir une idée, daignez m'apprendre votre nom, et quel est votre sort. Elle me répondit avec un air riant : jamais la charité ne refusa de répondre à de justes desirs ; nous suivons l'exemple du roi suprême, qui veut être imité par toute sa cour. Je fus dans le monde une religieuse de Sainte-Claire, et je fis vœu de virginité. Si vous me regardez attentivement, vous me trouverez aujourd'hui plus belle que je n'étois sur la terre. Mon nom fut Picarda. Je suis au rang des bienheureuses, quoique je sois placée dans le ciel le moins élevé. Nos volontés, soumises à celle du Saint-Esprit, lui obéissent avec joie. La place qu'il nous a destinée ici est à la vérité inférieure aux autres ; mais elle nous a été donnée, parce que nous avons négligé l'exécution de nos vœux, et nous les avons même rompus en partie. Je lui répondis : j'apperçois dans vos yeux je ne sais quoi de divin, qui vous a tellement changée, que j'ai eu peine à vous reconnoître. Ce que vous venez de me dire me rappelle que je vous ai vue dans le monde. Mais dites-moi, je vous

prie, quoique vous vous trouviez heureuse en ce séjour, ne desirez-vous pas une place élevée, qui vous mette à portée de voir Dieu de plus près? Ne desirez-vous pas d'être au nombre de ses plus intimes favorites? Je la vis sourire avec ses compagnes; elle me répondit ensuite avec la gaîté d'une jeune fille qui ressent les premiers feux de l'amour. Mon frère, la tranquillité de nos desirs est un effet de la charité, qui nous rend contentes de ce que nous possédons, et nous empêche de rien souhaiter de plus. Si nous desirions une place plus élevée, notre ambition ne s'accorderoit point avec la volonté de celui qui nous régit. Si vous faites attention à son absolu pouvoir, vous comprendrez qu'on ne peut être reçu dans les cieux, sans être pourvu de charité, et que, pour être heureux, il faut n'avoir d'autre desir que d'obéir au Créateur. Sa volonté fait notre béatitude. Il est le port après lequel doivent aspirer tous les mortels. Les élus ont des degrés différens dans cet empire; et chacun d'eux est content du séjour qu'il a plu au souverain monarque de lui assigner. J'appris par ce discours que chaque place dans le ciel rend également fortuné celui qui l'occupe; mais que Dieu distribue ses graces proportionnellement aux

mérites. Ma curiosité, que je ne pus cacher, fit connoître à Picarda que je desirois vivement qu'elle m'apprît la cause qui l'avoit fait sortir de son couvent. Elle continua ainsi : il y a dans une région plus élevée une sainte fille, fondatrice de l'ordre dont j'ai pris l'habit ; j'ai suivi sa règle, qui est de veiller et de dormir pendant toute sa vie entre les bras de ce divin époux, qui reçoit avec bonté les vœux de celles qui se donnent à lui. J'ai quitté la maison de mes parens, pour me conformer à la vie de cette sainte. Mais des hommes plus enclins au mal qu'au bien, m'arrachèrent aux douceurs du cloître ; et Dieu seul sait la vie régulière que j'ai menée depuis. Cette lumière que vous voyez à ma droite, et qui brille au-dessus de tout ce qui est renfermé dans cette planète, eut le même sort que moi. Elle fut religieuse; mais on lui enleva, comme à moi, le bandeau sacré. Quand elle fut retournée dans le monde contre son inclination, elle mena la même vie qu'elle auroit menée dans le cloître. C'est la grande Gostenza qui épousa Henri, et qui fut mère de Frédéric II, l'honneur du trône impérial, et le dernier empereur de la maison de Souabe. Alors elle se mit à chanter : *ave Maria* ; et, en chantant, elle disparut. Je la

suivis des yeux, autant qu'il me fut possible ; mais, quand je l'eus perdue de vue, je me tournai du côté de Béatrix. Je la vis si brillante, que j'en fus ébloui, et j'hésitai à lui parler.

QUATRIÈME CHANT.

TEL qu'un limier, lorsqu'il rencontre deux daims, ne sait lequel il doit lancer; tel qu'un homme affamé, à qui on présente deux mêts excellens, ne sait lequel il doit choisir; tel je me trouvai pour lors au milieu de mes doutes. Je me taisois; mais mon desir étoit peint dans mes yeux. Il n'étoit pas difficile de s'appercevoir de l'impatience que j'avois de m'instruire. Béatrix en eut pitié, et la calma; comme Daniel, par ses doux sons, calma la fureur de Nabuchodonosor. Elle me dit: vous voudriez savoir pourquoi la violence qu'on a faite à Picarda a diminué son mérite, puisqu'elle a toujours persisté dans les mêmes sentimens. L'autre question, que vous me voulez faire, roule sur ce que Platon vous a enseigné, que les ames, après la destruction du corps qu'elles habitoient, remontoient au séjour des étoiles, d'où elles étoient descendues. Sachez d'abord que les bienheureux que vous venez de voir, jouissent et jouiront aussi long-temps de la béatitude, que les séraphins, que Moïse, Samuël et les deux saints Jean. Je n'excepte que la vierge Marie. Leurs grades sont différens,

à la vérité; mais leur bonheur est égal. Tous concourent à l'ornement des cieux. Les saints qui sont dans la lune, la planète la plus proche de la terre, se sont montrés à vous comme un premier rayon de la gloire céleste. Vous ne pouvez encore comprendre que ce qui tombe sous les sens. Mais votre intelligence se développera dans la suite. C'est pour se proportionner à la foible pénétration des mortels, que l'écriture sainte donne à Dieu des pieds et des mains, quoiqu'elle entende ces choses dans un sens mystique. C'est pour cette raison que l'église représente sous une forme humaine Gabriel, Michel, et Raphaël qui rendit la vue à Tobie. Vous comprenez aujourd'hui que le sentiment de Platon dans son Timée, touchant les ames, est bien différent de ce que vous voyez ici. Si, par son systême, il a entendu que les bonnes ou les mauvaises influences des astres retournent à leurs principes, il ne s'est pas éloigné de la vérité. Mais son opinion, prise à la lettre, a égaré presque tout l'univers, et l'a fait tomber dans l'erreur de croire qu'il y avoit un Jupiter, un Mercure et un Mars. Quant à l'autre doute, il ne peut vous égarer. Je vais vous l'éclaircir. On est coupable lorsqu'on cède à la violence; car si la volonté

est bien décidée, la violence ne peut rien contr'elle. Elle résiste comme la flamme qui, malgré le vent, s'élève dans les airs. Mais, si la volonté s'ébranle, c'est une marque qu'elle consent. C'est ainsi qu'en ont usé Picarda et Gostenza. Si elles avoient persévéré dans leurs bonnes intentions, elles auroient repris le voile, dès qu'elles ont été libres. Elles auroient montré le même courage qu'on admire dans saint Laurent, et qu'il conserva jusques sur les charbons ardens; et dans Scévole, lorsqu'il laissa froidement brûler sa main. Une volonté aussi ferme est à la vérité bien rare. Ce que je vous dis suffit pour vous instruire. Mais je m'apperçois qu'il se présente à votre esprit une autre difficulté. Je vous ai dit qu'une ame bienheureuse ne peut jamais mentir, parce qu'elle est à la source de la vérité. Picarda vient de vous assurer que Gostenza a toujours conservé son inclination pour la vie religieuse, ce qui paroît contredire mon sentiment. Sachez que souvent, pour fuir un écueil, on tombe dans un autre. C'est ainsi qu'Alcméon, trop soumis à son père Amphiaraüs, donna la mort à sa mère Ériphile; et, par son obéissance filiale, devint un fils dénaturé. Sa volonté céda à la voix impérieuse de l'ombre pater-

nelle. Mais cette raison ne peut jamais excuser le crime. Une volonté décidée pour le bien ne se prête point à une mauvaise action. Si elle y consent quelquefois, c'est dans la crainte qu'en résistant, elle ne tombe d'un mal dans un plus grand mal. Ces paroles puisées dans la source de vérité, portèrent un torrent de lumière dans mon ame, et satisfirent tous mes desirs. Je m'écriai : objet chéri de l'amour divin, vos discours m'enchantent, et je me sens de plus en plus enflammé pour l'Être-suprême. Je n'ai point de termes pour vous exprimer ma reconnoissance; mais celui qui voit et peut tout vous répondra de mes sentimens. Jamais mon intelligence ne sera parfaite, si Dieu, qui est la source de tout bien, ne m'éclaire. C'est en lui seul qu'on trouve le repos. On doit recourir à lui avec le même empressement que le cerf cherche une fontaine pour se désaltérer. Il est le seul objet de tous mes desirs. Mais je vous avouerai que les doutes renaissent en moi, comme les rejettons croissent au pied d'un arbre. L'homme peut-il suppléer, par de bonnes œuvres, à la contravention de ses vœux? Béatrix jetta sur moi un regard qui me remplit d'amour. Alors je sentis ma défaite, et je baissai les yeux.

muse à bondir dans la prairie. Tels furent les éclaircissemens que me donna Béatrix ; puis elle me conduisit dans le second ciel. Sa joie, et le changement que je remarquai sur son visage, m'empêchèrent de l'interroger davantage, quelques desirs que j'eusse de lui faire de nouvelles questions. Dans un instant, et avec plus de rapidité qu'une flèche ne fend les airs, nous nous trouvâmes dans la planète de Mercure. Comme on voit dans les eaux d'un clair bassin les poissons accourrir à la nourriture qu'on leur jette, de même j'apperçus plus de mille esprits bienheureux venir à notre rencontre, en disant : voici un nouvel hôte envers lequel nous pourrons exercer notre charité. Un d'eux me dit : heureux mortel, qui avez obtenu de Dieu la grace de contempler l'église triomphante avant d'avoir quitté l'église militante, vous voyez que nous sommes tous éclairés de la lumière divine, qui remplit les cieux. Si vous desirez être instruit de ces merveilles, nous sommes en état de vous satisfaire. Béatrix m'avertit que je pouvois leur ouvrir mon cœur avec confiance, et ajouter foi à ce qu'ils me diroient, comme si Dieu lui-même me parloit. Je dis à celui qui m'avoit adressé la parole : esprit

céleste, je vois bien que vous jouissez de la vue de l'Éternel, mais je ne sais qui vous êtes, ni pourquoi vous avez été élevé à ce degré de bonheur inconnu aux mortels. Dans l'instant cet esprit devint plus resplendissant que je ne l'avois vu d'abord; mais, ainsi que le soleil cache pour un temps sa splendeur aux mortels, lorsque les brouillards s'élèvent entre cet astre et la terre; de même la figure de ce bienheureux se déroba à mes regards. Renfermé dans sa lumière, il me répondit ainsi.

---

nations barbares qui suivirent Annibal au passage des Alpes, où le Pô prend sa source. Elle triompha sous les ordres des deux Scipions et de Pompée. Florence, votre patrie, fut témoin des succès de Catilina. Dans le temps que Dieu voulut assurer le bonheur du monde par la venue du Messie, César, sous l'étendart de l'aigle, partit de Rome. Ses rapides conquêtes soumirent les pays qui sont situés depuis le Var jusqu'au Rhin, ainsi que ceux qu'arrosent l'Isère, la Loire, la Seine, et tout le cours du Rhône. Ses victoires, depuis sa sortie de Ravenne et depuis le passage du Rubicon, se succédèrent en moins de temps qu'on n'en mettroit à les décrire. En vain l'Espagne prétendit lui résister. Il terrassa les ennemis de Rome à Durazzo et à Pharsale. Il subjugua les bords du Nil; puis, pour le malheur de Ptolomée, il se porta vers la ville d'Antandre et sur les bords du Simoïs, où reposent les cendres d'Hector. De-là ce foudre de guerre écrasa Juba, mais il fut bientôt contraint de revenir en Occident au bruit des trompettes de Pompée. Auguste, son successeur, précipita dans les enfers Brutus et Cassius, s'empara des villes de Modene et de Pérouse, et réduisit la malheureuse Cléopatre

à se donner la mort par la piquure d'un serpent. Puis il courut sur les bords de la mer Rouge ; enfin il donna la paix à l'univers, et ferma le temple de Janus. L'empire passa entre les mains de Tibère, qui auroit effacé le souvenir de toutes les victoires dont j'ai parlé, s'il avoit su profiter de l'occasion que Dieu lui offrit de venger son injure personnelle, en punissant les Juifs qui avoient crucifié Jésus-Christ. Mais cette gloire étoit réservée à Titus ; c'est lui qui punit ces déïcides du péché de leurs pères. Charlemagne, sous l'étendart de l'aigle, apprenant que les Lombards ravagoient le patrimoine de l'église romaine, accourut à son secours, et mit en fuite ses ennemis. Vous pouvez juger à présent ce qu'on doit penser des divisions qui règnent aujourd'hui en Italie, et qui causent tous vos malheurs. Les uns opposent à l'aigle romaine les fleurs de lis ; les autres pour soutenir leur parti, ont recours à l'empire. Il est bien difficile de décider laquelle de ces deux factions est la plus criminelle. Que les Gibelins aient recours à d'autres protections que celle de l'aigle romaine ; elle ne protège que la justice. Que Charles ne s'imagine pas, avec ses Guelfes, qu'il résistera à cet oiseau cé-

leste. Il en doit craindre les serres, et se souvenir qu'elles ont su mettre en pièces un lion plus redoutable que lui. On a souvent vu, des enfans punis pour les crimes de leur père ; et l'on ne doit point s'imaginer que Dieu abandonne jamais l'aigle pour les fleurs de lis. La planète de Mercure, où vous me voyez, est habitée par de grands hommes qui ont travaillé toute leur vie à mériter que leur réputation leur survive. Ceux qui n'ont eu que le desir de s'immortaliser, et qui ont perdu de vue l'objet principal, qui est Dieu, participent moins que les autres aux rayons de l'Éternel. Leur récompense est proportionnée à leur mérite. Cependant ils sont tous contens de leur sort, et reconnoissent que la justice divine les a favorisés, en leur ôtant le pouvoir de se tourner vers le mal. Ils chantent sans cesse les louanges du Très-Haut, et leurs voix se joignent aux concerts mélodieux des anges. Dans cette planète brillante est placé Romée, dont les belles actions furent si mal récompensées. Les Provençaux, qui avoient juré sa perte, n'ont pas à présent lieu de s'en glorifier. Ils éprouvent que lorsqu'on se plaît à nuire, on est puni. Ce fidèle ministre de Raimond Béranger, comte de Pro-

vence, étoit arrivé à sa cour sous l'habit de pélerin. Il fit épouser les quatre filles de son maître à quatre rois; mais bientôt Béranger, écoutant de faux rapports, eut l'ingratitude de demander à cet homme juste, qui avoit augmenté ses revenus, compte de son administration. Il partit de cette cour pauvre et vieux en mendiant son pain. Si son mérite étoit connu, il n'y a point de louanges qu'il ne méritât.

SEPTIÈME CHANT.

Justinien reprit alors le cantique qu'il avoit interrompu, et le continua ainsi : béni soit le dieu des vertus, qui répand sa gloire sur tous les habitans de ces heureuses contrées. Ensuite il se mit à danser avec ceux qui l'accompagnoient, puis disparut à ma vue, ainsi qu'une étincelle s'échappe de la flamme. Je restai interdit : je desirois interroger Béatrix sur tout ce que je venois d'entendre ; mais le respect m'imposoit silence. Elle s'apperçut de mon embarras, et me dit en souriant : je vois que vous avez de la peine à comprendre, comment Titus n'a rien fait que de juste, en punissant les Juifs. Écoutez-moi : Adam, le père du genre humain, pour avoir désobéi se rendit coupable, lui et toute sa postérité. Depuis cet instant fatal, cette postérité fut malheureuse, jusqu'à ce qu'il plut au Verbe de descendre sur la terre, et d'unir la nature divine à la nature humaine ; suivez bien ce raisonnement. La nature humaine comme jointe à la divine étoit pure en sa personne ; si l'on ne considère cependant que la nature humaine dont Jésus-Christ s'étoit revêtu, la peine qu'il souffrit sur la croix étoit

juste ; mais si l'on considère l'innocence de celui qui a été conduit au supplice, rien ne fut plus injuste. Deux causes bien différentes ont produit la même action. Dieu l'a permise par son amour, et les Juifs en l'exécutant n'ont suivi que leur animosité. C'est pourquoi la terre a tremblé et le ciel s'est entr'ouvert. Vous ne devez donc plus douter que la vengeance de Titus ne fût juste. Je m'apperçois que votre esprit enfante encore de nouvelles idées, et me demande de nouveaux éclaircissemens. Je crois vous entendre dire : votre raisonnement me touche, mais je ne puis imaginer pourquoi Dieu s'est servi de ce moyen pour notre rédemption. Mon frère, ce mystère ne peut être compris que par ceux qui brûlent de l'amour divin. Voici pourquoi ce moyen lui a paru le plus convenable. L'Être-suprême déploie à tout l'univers ses beautés éternelles. Ce qui vient immédiatement de lui est infini. Ses impressions ne peuvent jamais s'effacer. Il est libre et n'est point dépendant. Les créatures qui sont les plus remplies de sa divine ardeur, sont celles qui lui plaisent davantage, parce qu'elles lui ressemblent plus parfaitement. Toute créature peut donc jouir de ce bonheur ; mais si elle se livre au péché, elle se dégrade. Le péché la

rend esclave, et dans l'instant Dieu lui refuse sa lumière. Jamais elle ne peut recouvrer ce privilège, si par de justes peines elle ne répare son crime. Lorsqu'Adam pécha, toute sa race, non seulement perdit ses prérogatives, mais elle fut exilée du Paradis. Elle ne pouvoit rentrer dans cet heureux séjour, que par un des deux moyens suivans. Il falloit ou que l'Éternel par sa clémence lui remit son péché, ou qu'il se trouva sur la terre un mortel assez juste, pour faire rentrer tous les mortels en grace. Il est certain que l'homme, par son repentir, ne pouvoit jamais s'abaisser autant qu'il avoit voulu s'élever par sa désobéissance. Il ne pouvoit donc réparer par lui-même le péché d'Adam. Il falloit que le Tout-Puissant, pour le rendre éternellement heureux, se servît d'un moyen surnaturel. Il n'y a point eu depuis la création du monde, et il n'y aura jamais, jusqu'à la fin des siècles, rien de comparable à la bonté que Dieu marqua, lorsqu'il voulut racheter le genre humain. Il y a cent fois plus de grandeur et de justice dans le moyen qu'il employa, qu'il n'y en eût eu, si par sa seule miséricorde il avoit pardonné à l'homme son péché. Il falloit que sa justice fût appaisée, et elle ne pouvoit l'être que par l'incarnation et

la mort de son fils. Je vais à présent prévenir tous vos doutes. Vous voulez me dire : la terre, l'air, l'eau, le feu, et tous les êtres qui en sont composés, sont de peu de durée, et sujets à corruption. Cependant toutes ces choses ont été créées ; elles devroient donc être exemptes de destruction. A cela je vous répondrai, que les anges et les hommes peuvent seuls se glorifier d'avoir été créés immédiatement par la main de Dieu. Mais les élémens et leurs effets doivent leur existence à des causes secondes. Les ames des bêtes et celles des plantes tirent leur origine de l'influence des astres ; mais votre ame est émanée de l'Être infini ; c'est ce qui lui fait desirer sans cesse de s'unir à lui ; faites attention à la manière dont Adam et Ève ont été créés. La chair dont ils ont été revêtus, fut l'ouvrage de Diéu même. Il faut donc que cette chair ressuscite un jour.

HUITIÈME CHANT.

Du temps de l'idolatrie, les mortels croyoient que la belle Vénus, dont le séjour est dans le troisième ciel, n'inspiroit que de folles ardeurs. C'est pour cela que les anciens, non seulement lui offroient des sacrifices et des vœux, mais honoroient encore Dioné sa mère et Cupidon son fils, que Virgile nous représente assis sur les genoux de Didon. Ils nomment du nom de cette déesse la planète qui accompagne sans cesse le soleil. Je ne puis dire de quelle manière j'y montai; mais je me doutai que j'y étois arrivé à l'aspect de Béatrix, qui me parut plus belle que jamais. Comme on voit les étincelles partir de la flamme, ou comme dans un concert, on distingue les voix et les instrumens divers qui s'accordent ensemble; de même différens esprits lumineux qui chantoient et dansoient avec les séraphins, s'offrirent à mes regards. Les vents qui s'échappent de la nue, ne partent point avec tant de rapidité, que ces esprits célestes accoururent à notre rencontre, en chantant *Hosanna*. Un de ces bienheureux me dit: au nom de tous les autres bienheureux je dois vous instruire que nous sommes dispo-

sés à vous écouter, et à vous donner toute la satisfaction que vous pouvez desirer. Vous voyez que nous nous réjouissons ici avec les principautés célestes qui sont enflammées de la même ardeur que nous. C'est à elles, sans doute, que vous vous êtes adressé, lorsque sur la terre vous fîtes l'ode qui commence ainsi:

Fortunés habitaus du séjour de Vénus,
Qui goûtez des plaisirs aux mortels inconnus,
Prêtez l'oreille aux chants que sa beauté m'inspire;
Quand pourrai-je avec vous vivre sous son empire!

Quoique sans cesse occupés de l'amour divin, nous nous ferons un plaisir de vous entretenir. Je me tournai du côté de Béatrix, pour lui demander permission de les interroger. Quand elle me l'eut accordée, je suppliai avec respect cet esprit céleste de m'apprendre son nom et son état. Ma question augmenta la joie qui brilloit dans ses yeux. Il me répondit: je suis Charles, roi de Hongrie. Si le cours de ma vie eût eu plus de durée, on n'eût point essuyé dans le monde tous les malheurs qui sont arrivés depuis ma mort; mais je m'apperçois que la félicité dont je jouis ici, me rend méconnoissable à vos yeux. Les rayons qui m'environnent, comme la soie enveloppe le ver qui la

produit, vous empêchent de me reconnoître. Cependant vous m'avez aimé, et c'étoit avec raison; car si j'eusse vécu plus long-temps, vous eussiez joui des fruits de mon amitié. J'étois destiné à régir les pays fertilisés par le Rhône, depuis l'endroit où la Sourgue se jette dans son sein, jusqu'à son embouchure. Je devois commander dans la Pouille, et dans les contrées de Barry, de Gaëte et de Crotone, où les fleuves de Tronto et de Verdé rendent à la mer le tribut de leurs eaux. Déjà mon front étoit orné de la couronne des pays que le Danube s'empresse d'arroser, après avoir traversé l'Allemagne. Si la tyrannie de Robert mon frère n'avoit contraint Palerme à recourir à la vengeance, le royaume de Sicile et tous ses volcans enflammés, dit-on, par Encelade, reconnoîtroient aujourd'hui pour maîtres les enfans de Charles et de Rodolphe mes descendans. La soif des richesses perd tôt ou tard les souverains. Les peuples veulent être gouvernés avec douceur. En les accablant du fardeau des impôts, pour fournir à de folles dépenses, les rois se ruinent eux-mêmes. Une barque qui a plus de charge qu'elle n'en peut porter, ne peut manquer de faire naufrage. Si mon frère avoit eu le caractère de ses ancètres, il n'eût

point écouté des ministres déprédateurs; il n'auroit pas songé à entasser de si grands trésors. Je lui répondis : vos discours répandent dans mon cœur une joie inexprimable. Je sens qu'ils vous sont inspirés par l'Éternel, et dictés par la vérité même; mais daignez éclaircir un doute que vous faites naître dans mon esprit. Comment se peut-il qu'un si bon père ait produit des enfans si dépravés ? Je vais vous l'expliquer, me répondit-il. La providence divine gouverne les astres, et leur communique diverses influences. Elle les dirige dans leurs cours, ainsi que le chasseur dirige ses flèches dociles. Les cieux seroient bientôt détruits, s'ils ne suivoient l'ordre qui leur est prescrit; pour peu qu'il s'en écartassent, un bouleversement général en seroit la suite; s'il en étoit autrement, leur moteur seroit moins parfait qu'il l'est réellement. Voulez-vous de plus grands éclaircissemens sur cette vérité ? Non, lui dis-je, je comprends qu'il est impossible, que Dieu qui les a créés, ne leur ait pas imprimé un mouvement invariable. Charles ajouta : que pourroit-il arriver de plus fâcheux à l'homme, que de vivre seul dans le monde ? Je suis de votre avis, lui répondis-je. Il reprit : c'est ce qui arriveroit, selon Aristote votre

maître, s'il n'y avoit différens états et différens génies. Il faut qu'en même temps se montrent sur la terre un Solon, un Xercès, un Melchisédech et un Dédale, le même qui fut témoin de la chûte de son fils Icare, lorsqu'il entreprit de voler dans les airs. Il faut donc que les mortels naissent avec des génies différens et des talens divers, pour concourir au bonheur de la société. Les astres veillent à la propagation du genre humain, et donnent différentes inclinations à ceux qui sont sortis d'une même souche. Esaü ne ressembloit en rien à Jacob, quoique fils du même père. Romulus, né dans une basse condition, mérita d'être regardé comme fils du dieu Mars. Chaque enfant seroit semblable à celui dont il tient la naissance, si le Très-haut n'en ordonnoit autrement; car toutes les vertus dérivent de lui. Ce que je vais ajouter achèvera, je crois, de vous éclaircir. Ainsi qu'une bonne graine, semée dans un terrain ingrat, dégénère; de même l'état où l'homme se trouve placé par la fortune, l'empêche souvent de faire connoître ses talens. Si chacun suivoit son génie, il n'y a personne qui ne pût être utilement employé. Tel enveloppé d'un froc traîne dans un cloître des jours obscurs et méprisables, qui sous un

casque serviroit sa patrie avec éclat. Tel commande dans une province, dont l'éloquence brilleroit au barreau. Presque tous les mortels s'égarent de la route dans laquelle ils auroient pu réussir.

NEUVIÈME CHANT.

BELLE Clémence, Charles votre père me parla ensuite des embûches où devoient tomber ses descendans ; mais il me recommanda le silence. Laissez, me dit-il, écouler quelques années. Les crimes de leurs ennemis seront suivis d'un juste châtiment. C'est-là tout ce qu'il m'a permis de vous dire. Dans le moment, cet esprit retourna vers l'objet qui l'occupoit uniquement, et qui seul peut faire le bonheur de l'univers. Comment peut-on s'éloigner de cet être plein de bonté, et lui préférer des biens périssables ? Un autre esprit vint à ma rencontre, et je lui dis : ame bienheureuse, daignez satisfaire ma curiosité; mes pensées vous sont connues. Dans l'instant, cette lumière céleste interrompit ses chants, et me répondit : dans cette partie de l'Italie où règnent tous les vices, c'est-à-dire, entre Venise et les sources des rivières de la Brenta et de la Piava, s'élève une petite colline ; elle donna la naissance au célèbre Azolin, qui, par sa tyrannie, plongea ces contrées dans le deuil. Je suis sa sœur. Je m'appelle Cunisa. J'habite la planète de Vénus, parce que, de

mon vivant, je fus soumise à ses influences. Je ne me repens point de la vie que j'ai menée, puisqu'elle m'a procuré l'heureux sort dont je jouis ici. Cette lumière brillante, que vous voyez à mes côtés, est Foulques de Marseille. Il a laissé après lui une si grande réputation, qu'elle ne s'effacera jamais dans le monde. Il est nécessaire que les habitans de la terre cherchent à se distinguer, puisqu'en quittant la vie mortelle, ils en trouvent une immortelle. Ce n'est pas ainsi qu'on pense dans les pays qu'arrosent les rivières d'Adigé et de Tagliamente. Des défaites réitérées ne les corrigent pas encore. Mais bientôt les eaux, qui baignent les murs de Vizence, seront rougies du sang des Padouans, puisqu'ils ne peuvent se contenir dans leur devoir. Richard, qui commande dans les lieux où se réunissent les rivières de Silé et de Cagnan, marche aujourd'hui la tête levée, et ne se doute pas qu'on prépare déjà les filets où il doit tomber. Feltri se ressentira bientôt de la trahison de son indigne évêque. Il n'y eut jamais dans les prisons de Malta de criminel aussi méchant. On ne trouvera point de vase assez grand pour contenir tout le sang que les Férarois répandront par les intrigues de cet aveugle partisan du

pape. Vous nous appelez des trônes, mais apprenez que nous ne sommes que des miroirs, sur lesquels réfléchit la justice de Dieu qui m'inspire. En disant ces mots, elle s'enveloppa dans les mêmes rayons de gloire, dont elle étoit environnée avant de me parler. Foulques de Marseille, dont Cunisa m'avoit appris le nom, éblouit dans l'instant ma vue, comme un rubis qui reçoit les rayons du soleil. Sa gaîté étoit un gage du bonheur dont il jouissoit; mais le malheur et la tristesse se peignent seuls dans les yeux des mortels. Je lui adressai ces mots: esprit bienheureux, Dieu voit tout, et vous voyez tout en lui. Nulle volonté ne peut vous être inconnue. Que ne me faites-vous entendre cette voix charmante, qui s'unit si parfaitement aux chants mélodieux des chérubins? S'il m'étoit permis de lire dans vos pensées, comme vous pouvez lire dans les miennes, je n'attendrois pas vos questions pour vous satisfaire. Foulqués me répondit: je suis né sur les bords de la Méditerranée, dont les flots divisent l'Europe de l'Afrique, et se portent jusques en Syrie. J'ai habité la vallée qui est entre les rivières d'Ebro et de Macra, qui sépare le Génovésan de la Toscane. Vis-à-vis est placée la ville de Bugée,

en

en Afrique, dont le port a vu couler tant de sang. Mes compatriotes sont plus sujets que tous les autres peuples aux influences de la planète de Vénus. Pour moi, j'en reçus de si fortes impressions, que Didon, dont l'amour offensa également Siché et Creuse ; que Rhodope, fille de Lycurgue, abusée par Démophon ; qu'Alcide même, qui brûla pour la belle Omphale, n'ont jamais été si soumis à l'amour que je l'ai été dans ma jeunesse ; mais dès qu'on est arrivé dans cet heureux séjour, on ne peut se repentir de ses fautes passées : on ne s'en souvient plus. On s'y rappelle seulement avec joie l'ordre de la Providence, qui, par des chemins si doux, nous a conduits dans la bonne voie. Pour vous satisfaire, je vais prévenir vos questions. Celle que vous voyez près de moi, dont la splendeur égale celle du soleil, lorsque ses rayons tombent sur une eau pure et claire, est Raab. Elle occupe dans cette planète la première place ; et elle lui est bien due, puisqu'elle fut enlevée des Limbes par Jésus-Christ triomphant, de préférence à toute autre ame. Il la plaça dans ce ciel, qui ne peut être ombragé par le globe de la terre. Jésus-Christ la laissa ici, comme une palme de la victoire qu'il avoit remportée par

sa mort. Ce fut elle qui favorisa Josué, lorsqu'il fit la conquête de la terre promise, dont le pape s'embarrasse si peu aujourd'hui. Florence, votre patrie, qui est aujourd'hui habitée par des diables, est cause de bien des malheurs. Elle frappe une maudite monnoie, qui a séparé les brebis d'avec leurs agneaux, et métamorphosé les bergers en loups voraces. C'est cette monnoie qui a fait perdre de vue la doctrine des apôtres. On ne s'occupe, à Rome, qu'à faire des décrétales, et à se parer de vains ornemens. Le pape et les cardinaux ne songent plus aujourd'hui qu'il y ait jamais eu un Nazareth, où l'ange Gabriel est venu annoncer à la sainte Vierge l'incarnation du Verbe. Mais le Vatican, et ces palais superbes, bâtis sur les cimetières des saints martyrs, disciples de saint Pierre, seront un jour délivrés d'un pouvoir tyrannique.

DIXIÈME CHANT.

Apprenez, mortels, que l'Être - suprême, intimement uni par amour à son fils, a créé tout ce que l'idée peut concevoir, tout ce que l'œil peut découvrir. Vous ne pouvez envisager son ouvrage, sans être remplis de reconnoissance. Élevez donc avec moi vos regards vers les sphères célestes. Contemplez leurs mouvemens successifs. Admirez l'objet éternel des complaisances de votre maître. Remarquez que le zodiaque est placé obliquement, pour vous faire jouir des influences des astres. Leur cours, s'il devenoit plus ou moins rapide, renverseroit l'ordre du monde. Que ces merveilles occupent vos pensées, si vous voulez d'avance goûter des plaisirs purs. Le soleil, ce premier ministre de la nature, qui transmet à la terre l'influence des cieux, et dont la lumière règle les temps, tourne sans cesse, accompagné de la planète de Vénus, et entouré des heures qu'il gouverne. Il daigna me recevoir dans son sein ; mais j'ignore comment j'y arrivai. Dès que mon ange tutélaire y fut entré, il me parut plus brillant qu'il ne l'avoit encore été. Son éclat ne peut s'imaginer. Il faudroit l'avoir vu,

pour en concevoir une juste idée. C'est-là que j'apperçus le quatrième ordre des bienheureux auxquels Dieu se manifeste en trois personnes. Béatrix me dit : rendez graces au souverain des anges, qui vous a permis d'arriver dans le cercle du soleil. Jamais mortel ne fut si pénétré de dévotion, que je le fus pour lors. L'amour divin m'enflamma tellement, que la passion que j'avois pour Béatrix s'effaça de mon cœur. Elle en sourit; et, malgré mon extase, je m'en apperçus. Je vis plusieurs esprits brillans et victorieux qui s'empressoient de venir à notre rencontre. Leurs voix étoient plus douces encore que leur splendeur n'étoit éblouissante. Ils formoient autour de nous un cercle semblable à celui qu'on apperçoit dans un temps nébuleux autour de la fille de Latone. La planète où j'étois me sembla parée de mille pierreries si rares et si précieuses, qu'on n'en a jamais vu de pareilles. Les chants de ses habitans étoient si doux, que ceux qui n'ont jamais pu porter leur vol aussi haut ne sauroient l'imaginer. L'un d'eux m'adressa ces mots : puisque le rayon de la grace allume en vous l'amour de Dieu, et vous a permis de monter jusques dans ce séjour, d'où l'on ne descend jamais, sans être sûr d'y revenir, aucun de

nous ne pourra refuser de satisfaire votre curiosité. Il faudroit que cela lui fût aussi défendu qu'il l'est à un étang de répandre ses eaux dans la mer. Vous souhaitez connoître cette guirlande de fleurs qui vole au-devant de la beauté qui vous protège. Je suis un de ces agneaux de saint Dominique, à qui ce saint a bien voulu montrer le chemin du pâturage fertile où le troupeau doit s'engraisser, s'il ne s'en écarte pas. Le plus proche de moi, qui forme la droite de cette guirlande, est Albert de Cologne, mon frère et mon maître. Je m'appelle Thomas d'Aquin. Si vous êtes curieux de connoître les autres, je vais vous les nommer. Celui-ci est Gratian, qui, par ses soins et son travail, a su concilier le droit civil et le droit canonique; il a mérité une place dans le Paradis. Son voisin est Pierre Lombard, évêque de Paris, qui dédia son livre au pape, en se comparant à la veuve de l'évangile. Cet autre, dont l'éclat surpasse les autres lumières, est Salomon, dont le sort est ignoré des mortels. Il fut doué de la sagesse et d'un savoir si profond, qu'il n'eut jamais son égal. Regardez, près de lui, saint Denis l'Aréopagite, qui, de son vivant, expliqua la nature des anges et leur ministère. Celui qui répand une lumière si douce, est

saint Ambroise. Il fut le défenseur des temples de Jésus-Christ ; et ses ouvrages furent utiles à saint Augustin. Le huitième de cette guirlande est Boëce, qui apprit aux mortels à mépriser le monde, pour ne s'attacher qu'à Dieu. Son corps fut inhumé dans le couvent nommé le Ciel-d'Or à Pavie. Après qu'il eut souffert le martyre, son ame fut reçue dans ce séjour. Vous verrez plus loin Isidore et Bède. Vous verrez Richard, dont le savoir a surpassé toute la science humaine. Le plus éloigné de moi est Siggieri. Il fut si empressé d'arriver à la vie éternelle, que le moment de sa mort lui paroissoit trop éloigné. Il enseigna la logique à Paris, et inventa des syllogismes qui lui attirèrent bien des ennemis. Dans l'instant, aussi vîte qu'au premier coup de la cloche l'épouse, à son réveil, court chanter les louanges de l'époux, le cercle des bienheureux se mit en mouvement, et ce séjour de joie retentit de cantiques charmans.

ONZIÈME CHANT.

Ah! mortels, que vous êtes insensés! que votre attachement pour les choses terrestres est digne de compassion! Je vois les uns s'occuper de la jurisprudence, les autres de la médecine, d'autres de la philosophie. Ceux-ci prétendent se distinguer dans le sacerdoce; ceux-là, pressés de l'envie de gouverner, emploient la force et la ruse. Il en est dont l'insatiable avidité n'aspire qu'à ravir le bien d'autrui; d'autres, par leurs intrigues, usurpent la magistrature. Quelques-uns, uniquement touchés des plaisirs charnels, se jettent dans les bras de l'indolence. Pour moi, dégagé de toute passion, et protégé par Béatrix, je me trouve dans le ciel, où les bienheureux s'empressent de partager avec moi la félicité dont ils jouissent. Bientôt les saints revinrent prendre leur place dans le cercle; et je m'apperçus que saint Thomas d'Aquin, qui m'avoit déjà parlé, devenoit plus resplendissant. Il me sourit, et m'adressa ces mots: comme les rayons de l'Éternel éclairent mon intelligence, je lis dans vos pensées. Ce que je vous ai dit du bonheur des religieux et

de la sagesse de Salomon, vous fait desirer que je m'explique plus clairement sur ces deux points. La Providence, qui gouverne le monde avec une sagesse impénétrable, voulant que l'épouse chérie de celui qui versa son sang pour gage de son amour, marchât sans cesse sur ses traces, fit naître deux grands personnages pour lui servir de guides. L'un fut enflammé d'un amour séraphique; et l'autre, par sa science profonde, fut un chérubin, dont la lumière éclaira l'univers. Je ne ferai l'éloge que du premier; mais le second partagera nécessairement mes louanges, puisque leurs actions n'ont eu qu'un même objet. Entre les deux fleuves de Tupin et de Chiusi, qui prennent leur source sur la colline où le bienheureux Ubalde choisit sa retraite, s'élève un côteau fertile, vis-à-vis de Pérouse. Derrière ce côteau, sont situées les villes de Nocera et de Guialdo. C'est-là que parut un soleil plus brillant que celui qui sort du sein de Thétis. Ce lieu s'appelle Assise, et mériteroit d'être appellé l'Orient. Dès que cet astre se montra, il consola la terre par ses heureuses influences. Malgré ses parens, il fut enflammé d'amour pour la pauvreté. Il l'épousa, et s'unit avec elle devant l'évêque du lieu assisté de son père

spirituel. Son ardeur augmenta de jour en jour pour cette nouvelle épouse. Elle pouvoit être regardée comme veuve depuis plus de onze cents ans ; et, jusqu'à ce moment, elle avoit été méprisée et rebutée. Elle avoit cependant protégé Amiclat, ce pauvre pêcheur, qui se leva sans crainte à la voix de César, la terreur du monde, lorsqu'il heurta à la porte de sa cabane. Elle avoit suivi Jésus-Christ jusques sur la croix, au pied de laquelle la Sainte-Vierge étoit prosternée. L'union de saint François d'Assise et de la pauvreté inspira au vénérable Bernard le desir de les imiter. Il fut le premier qui se déchaussa pour les suivre ; et, goûtant avec avidité cette paix qui accompagne toujours la pauvreté volontaire, il s'écria : ô richesse inconnue ! quel bonheur inexprimable vous procurez ! Gilles et Sylvestre prirent le même parti que Bernard, et s'attachèrent à saint François. Ce patriarche se mit ensuite en chemin avec sa bien-aimée et sa petite famille, qui, à son exemple, lia son corps d'un cordon. Il ne rougit pas de son obscure naissance, et d'être regardé avec mépris. Il communiqua ses saintes vues au pape Innocent III, qui mit le premier sceau à son ordre. Le nombre de ces religieux, partisans

de la pauvreté, s'accrut avec rapidité. La vie admirable de leur chef seroit plus dignement chantée par les anges, que par ma bouche. Le pape Honorius, inspiré par l'Éternel, décora ce saint de l'ordre de prêtrise. Brûlé de la soif du martyre, il alla prêcher l'évangile dans les contrées soumises au superbe soudan; mais trouvant ces peuples rebelles à la vérité, il revint continuer plus efficacement ses travaux en Italie. Là, sur un aride rocher placé entre le Tibre et l'Arno, il reçut de Jésus-Christ les stigmates, comme le dernier sceau de sa vocation. Il les porta pendant deux ans sur son corps. Lorsqu'il plut à Dieu, qui l'avoit choisi pour le bonheur de son église, de le rappeller à lui, et de le faire jouir de la récompense qu'il avoit méritée par son humilité, ce grand saint recommanda sa chaste épouse à ses compagnons, ses dignes héritiers, et leur ordonna de l'aimer constamment. Il rendit son ame à son créateur, après avoir ordonné qu'on l'inhumât sans pompe. Il faut vous parler maintenant de son digne collègue, qui sut conduire en pleine mer la barque de saint Pierre. C'est saint Dominique notre fondateur. Quiconque suit exactement sa règle ne peut s'écarter de la bonne voie, et ne peut manquer d'arriver à

la béatitude. Mais son troupeau est devenu aujourd'hui si avide d'une nouvelle nourriture, qu'il est bien difficile qu'il ne s'égare pas. Si ces brebis négligènt de suivre leur berger, elles rentreront au bercail aussi maigres que dépourvues de lait. Ce n'est pas qu'il n'y en ait encore quelques-unes parmi elles qui, craignant le danger, sont fidelles à leur pâturage; mais elles sont en si petit nombre, qu'il ne faudroit pas beaucoup de temps pour les compter. Je crois avoir satisfait en partie votre curiosité; et vous conviendrez que c'est avec raison que je vous ai dit que, dans ces ordres religieux, Dieu ne refuse point ses graces à ceux qui s'y engagent, pourvu qu'ils soient exacts à suivre la règle qui leur est prescrite.

DOUZIÈME CHANT.

Dès que saint Thomas d'Aquin eut prononcé ces mots, tout le cercle des bienheureux forma autour de lui des chœurs de danse. Bientôt d'autres bienheureux s'y joignirent, et mêlèrent leurs voix à leur concert. Leurs sons harmonieux étoient aussi supérieurs à ceux des muses et des syrènes, que la splendeur du soleil est supérieure à celle de sa réverbération. Je crus voir ces nuances admirables, assorties par Iris pour former l'arc lumineux, gage de la promesse que Dieu fit à Noé, que le monde ne seroit jamais submergé. Ces deux guirlandes de roses éternelles étoient rangées autour de nous, et formant un cercle, dansoient en cadence. Mais bientôt les danses et les chansons finirent en même temps, ainsi que les deux yeux d'un mortel se ferment au même instant, lorsqu'il est surpris par le sommeil. Un des bienheureux du second cercle prit la parole, et je me tournai vers lui, avec le même empressement que l'aiguille aimantée se tourne vers le nord. Il prononça ces mots : je me crois obligé de faire ici le panégyrique du fondateur des Dominicains,

puisqu'on vient de faire un si bel éloge de saint François notre père. Il est juste que ces deux patriarches reçoivent un semblable tribut de louanges, puisqu'ils ont également travaillé pour la foi. L'armée de Jésus-Christ, qui a coûté si cher à son rédempteur, se rassembloit nonchalamment sous ses drapeaux, lorsque Dieu jetta ses regards sur cette milice dispersée. Il envoya au secours de son épouse deux héros, pour rallier, par leur exemple et leurs discours, cette troupe en désordre. Dans cette partie de la terre, où le zéphyr fait éclore sans cesse une nouvelle verdure, non loin du détroit qui sépare l'Europe de ces pays, dont les habitans sont privés de l'astre du jour tandis qu'il nous éclaire, est située la ville de Callaroga, qui reconnoît l'empire des rois de Léon. C'est-là que naquit un grand défenseur de la foi, un saint athlète, qui fut formidable aux ennemis de l'église. Son ame fut douée de tant de vertus, que sa mère, pendant qu'elle le portoit dans son sein, eut le don de prophétie. Sa maraine, en le tenant sur les fonds de baptême, eut une vision des merveilles qu'il devoit opérer, lui et ses disciples. C'est pour cela qu'elle lui donna le nom de Dominique, qui veut dire serviteur de

Dieu. Il prouva en effet qu'il étoit destiné à posséder les richesses éternelles, par son détachement des biens terrestres. Sa piété éclata dès le berceau. Sa nourrice le trouva plus d'une fois ravi en extase, et prosterné contre terre, comme s'il avoit dit : je ne suis né, mon Dieu, que pour me livrer entièrement à vous. Il ne suivit pas l'exemple de ceux qui passent leur temps à étudier les décrétales d'Hostiense, et la physique de Thadée. Il fut sans cesse occupé de l'amour de Dieu, qui est la véritable science, et devint un célèbre défenseur de la foi. Il ne cessa jamais de travailler à la vigne du seigneur, sachant que, pour peu que le vigneron se néglige, la vigne dépérit. Il demanda au saint siège (qui n'est plus aujourdhui, comme autrefois, une pépinière de saints), non de retenir pour les bulles, le tiers ou la moitié du revenu d'un bénéfice vacant; non de posséder des dîmes, qui sont le patrimoine des pauvres de Jésus-Christ; mais seulement la permission de combattre pour la religion. Muni du pouvoir du saint Office, il attaqua l'hérésie avec succès; il la terrassa, comme un torrent impétueux renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Cette source féconde a formé plusieurs ruis-

seaux, qui arrosent le jardin de Jésus-Christ, et entretiennent la verdure des arbrisseaux dont il est orné. Enfin ce saint fut destiné à être une des roues du char de triomphe, sur lequel l'église se montra victorieuse, après les guerres intestines qui l'avoient déchirée. Vous devez savoir quelle fut l'autre roue de ce char; c'est saint François, dont Thomas d'Aquin, avant mon arrivée, vous a fait un si beau panégyrique. La trace de ces deux roues est aujourd'hui bien effacée. Les disciples de ces fondateurs suivent maintenant si peu leurs pas, qu'on ne reconnoît plus l'esprit de leur ordre. On s'appercevra, dans le temps de la récolte, du peu de soin qu'ils ont eu de cultiver le champ qui leur a été confié; mais l'ivraie sera séparée du bon grain. Il en est cependant qui sont fidèles à nos saintes constitutions. Ce n'est ni un Ubertin de Casal, ni un Matthieu d'Aqua Sparta. Le premier a trop étendu la règle, l'autre l'a trop resserrée. Je fus, pendant ma [illegible], Bonaventure de Bagnoregio. Je préférai toujours la grande affaire du salut aux choses temporelles. Les deux premiers disciples de saint François, qui habitent avec moi ce séjour, sont le frère Illuminé et le frère Augustin. Le saint cordon

qu'ils ont porté, les a rendus amis de Dieu. Hugues de saint Victor, Pierre Mangiador, Pierre l'Espagnol, de qui nous avons douze volumes; le prophête Nathan, Jean Chrisostôme, évêque de Constantinople, Anselme et Donat, qui fit un si beau traité de la grammaire, sont à mes côtés; aussi bien que Raban et Joachim, abbé de Florenzi en Calabre, qui fut doué de l'esprit prophétique. Le panégyrique que Thomas d'Aquin a fait de notre illustre fondateur, m'a engagé à faire l'éloge de saint Dominique, ce digne champion de l'église; et c'est son éloquence qui a conduit ici la foule des bienheureux que vous voyez.

TREIZIÈME CHANT.

LECTEUR, si vous voulez avoir une juste idée des deux cercles de saints qui nous entouroient, figurez vous cet amas d'étoiles qui brille dans le firmament. Imaginez vous les constellations de la grande ourse, de la petite ourse et de la couronne d'Ariane, qu'on apperçoit sur notre pôle. Représentez vous leurs cours opposés ; et vous aurez une image des deux cercles que formoient les bienheureux autour de nous. Ce que j'apperçus alors est aussi différent de ce qu'on voit sur la terre, que le mouvement rapide des cieux est différent du cours paisible de la rivière de Chiana. J'entendis chanter, non les louanges de Bacchus et d'Apollon, mais celles de la Trinité et de Jésus-Christ, qui a réuni en lui la nature divine et la nature humaine. Après que les saints eurent fini leurs cantiques, ils daignèrent jetter sur moi un regard favorable. Saint Thomas d'Aquin, qui m'avoit instruit de la vie de saint François, rompit de nouveau le silence, et me dit : je crois devoir vous expliquer pourquoi j'ai avancé que Salomon n'eut jamais son pareil. Car vous dites en vous-même : Adam,

de la côte duquel Ève fut formée, dont la désobéissance coûta si cher au genre humain; et Jésus-Christ, dont le côté fut percé d'une lance, pour satisfaire à la justice de son père, furent sans doute les seuls qui reçurent de Dieu toutes les vertus dont la nature humaine peut être enrichie. Comment donc se peut-il que Salomon n'ait jamais eu son égal? Écoutez ma réponse, et vous verrez que mon sentiment s'accorde avec le vôtre. Les anges et les mortels ne tirent leur splendeur que de l'Être suprême. C'est lui qui communique à Jésus-Christ même la lumière qui l'environne. Ce fils ne quitte jamais son père, non plus que le Saint-Esprit, qui procède de l'un et de l'autre. Dieu répand ses rayons sur tout ce qui respire. Le principe de ces rayons réside éternellement en lui. Cette lumière éternelle descend de ciel en ciel, et se communique jusqu'aux dernières créatures. J'entends par les créatures, non-seulement celles qui sont l'ouvrage immédiat de Dieu, mais encore celles qui sont produites par les causes secondes. Les premières ne sont pas toujours disposées à recevoir les bonnes influences; aussi le ciel en répand-il sur elles plus ou moins. Ainsi qu'on voit deux arbres d'une même espèce porter des fruits différens

par leur qualité; de même les hommes naissent avec des dispositions plus ou moins heureuses. S'ils étoient tous également propres à recevoir les bonnes inspirations, leurs inclinations seroient également parfaites; mais leur nature est quelquefois vicieuse. C'est ainsi qu'un méchanicien, quoiqu'habile, est hors d'état d'exercer son art, dès qu'un tremblement dérange sa main. Si l'amour divin fait une suffisante impression sur une ame, elle s'élève alors au-dessus d'elle-même. Adam, lorsqu'il fut créé, reçut toutes les bonnes qualités que l'homme peut posséder. La Vierge étoit exempte de toute tache, lorsqu'elle devint enceinte. Vous voyez que je suis de votre opinion; que jamais la nature humaine n'a été ni ne sera aussi parfaite qu'elle l'a été dans Adam et dans Jésus-Christ. Comment donc, me direz-vous, Salomon n'eut-il jamais son pareil? Le voici: songez au rang qu'il occupoit sur la terre; lorsque Dieu lui dit: demandez-moi ce qui vous est nécessaire, je vous l'accorderai. Il ne demanda ni les connoissances de l'astronomie, ni celles de la logique, ni celles de la géométrie; mais il demanda la sagesse pour gouverner[6] ses peuples. Il demanda cette sagesse, aujourd'hui si rare parmi les souverains. Il l'obtint; et c'est

pour cela que j'ai dit qu'il fut plus parfait que tous les rois. Avec cette distinction, vous voyez que je suis d'accord avec vous. Apprenez de-là qu'il faut juger lentement des choses qui ne se présentent point d'abord à votre esprit avec évidence. Il n'y a qu'un insensé qui puisse affirmer ou nier ce dont il est mal instruit. L'opinion du vulgaire est presque toujours fausse. Son amour-propre l'égare. Un homme qui veut prendre l'amusement de la pêche, et qui en ignore l'art, court risque de se précipiter au fond des eaux. Parménide, Melisso, Brisso et tant d'autres, qui ont marché comme des aveugles, sont une preuve de ce que j'avance, aussi bien que Sabellus, Arius, et tant de scélérats qui ont déguisé l'écriture sainte par leurs fausses interprétations. La circonspection, avant de juger, est nécessaire pour ne pas tomber dans la même erreur, où tombent ceux qui estiment les fruits de Cérès avant leur maturité. J'ai vu un rosier qui, pendant l'hiver, paroissoit desséché, porter au printemps des roses vermeilles. J'ai vu un vaisseau revenir à pleines voiles d'un voyage de long cours, et faire naufrage au port. Dans une église, vous appercevez deux hommes, dont l'un offre le saint sacrifice,

l'autre profite de la piété de son voisin pour le voler subtilement. N'allez pas pénétrer dans les décrets de Dieu. Celui-là peut tomber, celui-ci peut se relever.

QUATORZIÈME CHANT.

Dès que saint Thomas eut cessé de parler, je sentis dans mon cœur la même agitation, que produit la chûte d'une pierre dans l'eau tranquille d'un bassin. Béatrix prit la parole, et lui dit : daignez tirer d'erreur Dante sur un autre doute, dont il ne vous parle point. Apprenez-lui, si la lumière qui vous environne ne vous quittera jamais. Dites-lui comment après le jugement dernier, vous pourrez vous voir les uns les autres, quoique revêtus de vos corps. Tous les bienheureux redoublèrent leurs chants d'allégresse. J'entendis un concert harmonieux, et je distinguai ces paroles : les hommes qui redoutent la mort, le seul passage pour arriver à l'éternité, ne conçoivent point les biens que doit verser sur eux, celui qui n'est qu'un en trois personnes, dont l'empire subsistera toujours, qui n'a point de bornes et qui en donne à tout l'univers. Lorsqu'ils eurent chanté trois fois en chœur cet hymne, il sortit du cercle, où la lumière étoit la plus vive, une voix aussi douce que celle de l'ange Gabriel, lorsqu'il fut chargé d'annoncer à la Vierge notre bonheur. Elle proféra ces mots :

tant que dureront les délices du paradis, les bienheureux qui l'habitent ne cesseront point d'être brillans, quoique revêtus de leur chair. Leur splendeur vient de leur ardeur, et leur ardeur de la vue de l'Éternel. Dès qu'ils auront repris leurs corps glorifiés, ils deviendront plus parfaits, et seront encore plus agréables au Très-Haut. La lumière que sa bonté leur accorde aujourd'hui, et qui leur est nécessaire, pour le contempler, deviendra plus vive, à mesure que leur ardeur s'augmentera. De même qu'un charbon enflammé se distingue dans un grand feu, de même leur splendeur les fera reconnoître, lorsqu'ils auront repris cette chair, aujourd'hui couverte de terre. Cette lumière ne pourra les incommoder, car leurs organes se fortifieront à proportion. Les deux chœurs répondirent : ainsi soit-il, et montrèrent ainsi le desir qu'ils avoient d'être revêtus de leur corps, sans doute pour revoir leurs pères, leurs mères, et tous ceux qu'ils avoient aimé dans le monde. J'apperçus un troisième cercle de lumière, qui se formoit autour des deux autres : mais son éclat étoit encore aussi foible que l'éclat du soleil, lorsqu'il commence à se montrer sur l'horison, ou qu'il est prêt de se précipiter dans les bras de Thétis. Je m'é-

criai : cette splendeur ne peut venir que du Saint-Esprit : ma vue n'est pas assez forte pour la soutenir. Dans le moment Béatrix parut à mes yeux si joyeuse et si belle, qu'il ne m'est pas possible de décrire ses charmes. J'osai lever les yeux sur elle, et je me trouvai transporté dans la planète de Mars. Je m'en apperçus par les feux qu'elle dardoit ; ils étoient plus rouges que ceux dont elle m'avoit paru jusqu'alors environnée. Je fis à Dieu une oraison mentale pour le remercier de la nouvelle grace qu'il m'accordoit. Je ne l'avois pas finie, que je connus que ma prière étoit agréable à l'Être-suprême. Deux rayons de feu éblouirent mes yeux, et je m'écriai : grand Dieu, je ne puis supporter tant d'éclat. De même qu'on voit dans le ciel la voie lactée, cet amas d'étoiles, que les astronomes n'ont pas encore pu définir; de même j'apperçus une foule inombrable de nouveaux astres, qui formoient tous ensemble le signe de la croix. Au milieu de cette croix brilloit Jésus-Christ, dont je ne puis donner une digne et juste idée. On m'excusera si je n'entreprends point de décrire ici sa splendeur. De droite à gauche, et du haut jusqu'en bas, étinceloient à l'envi ces lumières harmonieuses. C'est ainsi qu'on apperçoit quelquefois

à travers une fente, une ligne d'atômes irréguliers, confus et mobiles, éclairés par un rayon qui les pénètre. Il sortoit de cette croix une mélodie qui me ravissoit, et malgré que je ne pusse distinguer que ces paroles : ressuscitez et triomphez, jusqu'à ce moment je n'avois rien entendu qui m'inspirât plus de volupté, et qui enchainât plus agréablement mon esprit. Quoique cette musique fixât toute mon attention, elle ne m'empêcha pas de remarquer que Béatrix s'embellissoit à mesure qu'elle s'élevoit. C'est ainsi que les yeux de la beauté deviennent plus touchans, lorsque, soulevant sa paupière, elle élève ses regards.

QUINZIÈME CHANT.

Ces instrumens divins interrompirent leurs concerts, et ces ames bienheureuses voulurent bien me permettre de les interroger. Elles ne sont jamais sourdes aux prières des justes; mais elles le sont pour ceux qui oublient l'éternité, et qui ne s'attachent qu'à des biens passagers. On voit quelquefois dans une belle nuit d'été un feu subit, qui se détache du ciel; on diroit que c'est une étoile qui change de place; mais dans l'endroit d'où elle part, on ne remarque nul changement. C'est ainsi que se détacha du côté droit de la croix un de ces esprits célestes. Il me parut plus brillant qu'une escarboucle. Virgile nous apprend qu'Anchise accourut dans les champs-élysées au-devant de son fils Énée. Cet esprit en usa de même, et me dit ces mots: ô vous! à qui j'ai donné l'être, y eut-il jamais de grace pareille à celle que Dieu vous accorde aujourd'hui, d'arriver dans le ciel avant votre mort? Je m'approchai de lui tout étonné après en avoir obtenu la permission de Béatrix, et je me crus au comble de mon bonheur. Il continua de parler, mais je ne pus d'abord bien entendre ses paroles, parce qu'elles

étoient au-dessus de mon intelligence. Il se mit bientôt à ma portée. Les premiers mots que j'entendis furent ceux-ci : béni soit Dieu qui est un en trois personnes, et qui comble de tant de faveurs un de mes descendans. Puis il ajouta : mon fils, grace à Béatrix qui vous a donné des ailes pour monter jusqu'ici, vous satisfaites aujourd'hui l'ardent desir que j'ai depuis si long-temps de vous voir dans le ciel. Je l'avois prévu en lisant dans le livre immuable de la providence. Sachez que vos pensées me sont aussi connues que la progression d'un nombre donné, l'est à un algébriste. Nous voyons toutes les idées en Dieu, comme dans un miroir. Mais vous ne me demandez pas qui je suis, et d'où vient que ma gaîté surpasse dans ce moment celle de mes compagnons. Expliquez-moi librement vos desirs, afin que la volonté de l'Éternel, sur qui j'ai sans cesse les yeux attachés, et qui me remplit de son amour, s'accomplisse. Je me tournai du côté de Béatrix; elle me fit un sourire qui me donna la hardiesse de répondre ainsi : vous brillez tous dans ce séjour, parce que le Très-Haut vous distribue également sa lumière; mais pour nous autres foibles mortels, il s'en faut bien que nous soyons éclairés comme vous. Mon état est si in-

férieur au vôtre, qu'il ne me permet pas de vous témoigner autrement que par les sentimens de mon cœur, la reconnoissance que j'ai de l'accueil paternel que vous voulez bien me faire. Brillante topaze, daignez m'apprendre votre nom. Il me répondit: ô vous! l'ornement de ma famille; vous que j'attends depuis si long-temps avec impatience, reconnoissez celui dont vous tirez votre origine! Mon fils, celui qui vous a donné le surnom d'Alighieri, et qui depuis plus de cent ans fait le tour de la montagne du Purgatoire, fut votre bisaïeul. Vous devez tâcher d'abréger ses peines par vos prières. De mon temps, Florence encore chaste et tranquille, étoit renfermée dans la petite enceinte où est située l'horloge qui règle toute la ville. Cette cité étoit alors remplie d'habitans vertueux et sobres. Les femmes n'y étoient point parées de colliers de diamans, ni de boucles d'oreilles, qu'on regarde souvent avec plus d'envie que leurs personnes. Les filles encore enfans ne donnoient point d'inquiétude à leur père pour amasser leur dot; car on ne les marioit pas si jeunes. Toutes les maisons étoient habitées, parce que personne n'étoit exilé. Sardanapale n'y étoit point encore arrivé pour y donner des leçons d'intempérance

et de molesse. On ne voyoit point de dessus votre belvéder, des palais magnifiques plus somptueux que ceux de Rome. Ceux-ci seront détruits, les vôtres dureront moins encore. J'ai vu Bellincion-Berti vêtu d'une simple peau de bufle, et sa femme sortir sans rouge de sa toilette. J'ai vu les seigneurs de Nerli et de Vecchio n'avoir d'autre parure qu'un habit de chamois, et leur femme ne s'occuper que de leur fuseau. Elles n'en étoient pas moins heureuses, car chacune d'elles étoit sûre d'être un jour enterrée auprès de ses ancètres, et ne voyoit point son mari déserter le lit nuptial, pour voyager en France. Les unes s'occupoient à bercer leurs enfans, en leur chantant des chansons qui les invitoient au sommeil. Les autres filoient leurs quenouilles, en contant à leur famille les belles actions des Troyens, des Florentins et des Romains. Il eut été alors aussi difficile de trouver à Florence une Cianghella et un Laposalterello, qu'il le seroit aujourd'hui d'y rencontrer un Cincinnatus et une Cornélie. C'est au milieu de ces heureux citoyens, que ma mère me donna le jour, après avoir invoqué à haute voix le secours de la sainte Vierge. Ce fut sur les fonds de baptême de Florence que je fus fais chrétien, et que je fus

dans cet esprit, devint plus vive. Il me dit, avec un ton de voix doux et charmant, mais non pas dans le langage ordinaire : depuis l'incarnation de Jésus-Christ, jusqu'au jour que ma mère (qui est au nombre des saintes) accoucha de moi, la planète de Mars, que j'habite, avoit cinq cent quatre-vingts fois passé dans le signe du lion. Mes pères et moi, nous naquîmes dans le quartier de Florence, où celui qui court avec plus de vîtesse le jour de saint Jean-Baptiste, remporte le prix. C'est assez vous parler de mes ancêtres : la modestie m'impose silence. De mon temps tous les Florentins ne formoient pas la cinquième partie de ceux que cette ville renferme aujourd'hui : le droit de bourgeoisie n'avoit pas encore été prostitué aux paysans de Certaldo et de Feghine. Il vaudroit mieux que ma patrie eût pour voisins Galuzzo et Trespiano, que d'être déshonorée par un Baldo-d'Agulion et un Boniface de Signa, qui ont toujours les yeux ouverts, pour chercher à tromper leurs concitoyens. Si l'église romaine, qui dégénère de jour en jour, n'avoit pas traité l'empereur comme une marâtre, tels brillent aujourd'hui dans cette ville, qui seroient encore obligés de demander l'aumône à Simifonte,

fonte, comme leurs aïeux. Montemurlo appartiendroit encore aux Conti. Les Cherchi seroient aujourd'hui seigneurs d'Acone ; et les Bondelmonti de Valdigrievé. Le mélange des conditions fut toujours le principe des malheurs d'un état, ainsi que le mélange des alimens est la source des maladies. La chûte d'un taureau est plus forte que celle d'un agneau. Une seule épée est quelquefois plus à craindre que cinq autres. Si vous faites attention à la décadence des villes de Luni et d'Urbisaglia, qui sera bientôt suivie de la ruine de Chiusi et de Sinigaglia; vous n'aurez pas de peine à comprendre que les familles s'éteignent, et que les empires même n'ont qu'un temps, parce que tout ce qui existe sur la terre est sujet à prendre fin, ainsi que la vie des hommes. Si l'on ne s'en apperçoit pas, c'est que nos jours ont une trop courte durée, pour que nous soyons témoins de cette destruction. Comme les influences de la lune causent le flux et le reflux de la mer, de même la fortune volage agite aujourd'hui Florence. Je vais vous parler des grands hommes qui ont habité cette ville, et dont la nuit des temps enveloppe aujourd'hui les belles actions. J'ai vu les Hugues, les Catellini, les

Philippi, les Greci, les Ormanni et les Alberichi, tous citoyens illustres, même dans le déclin de leurs ans. J'ai vu sur la poupe de ce grand vaisseau, les Sancella, les Arca, les Soldaniery, les Ardinghi et les Bostichi. Le gouvernail est maintenant entre les mains de pilotes qui feront bientôt échouer le navire. De mon temps vivoient les Ravignagni, de qui est descendu Conteguido, et tous ceux qui ont pris depuis le nom du grand Bellincion. J'ai connu les Galigaii de la Pressa, qui surent illustrer leur naissance par leur épée. Les Sachetti, les Giuochi, les Sifanti, les Barucchi, les Galli, ceux qui se sont enrichis en diminuant la mesure du bled, et qui portent pour armes une colonne au champ de gueules, étoient alors de grands personnages; aussi bien que les aïeux de Califacci. Les Sitii et les Arrigucci étoient à la tête de la république. Ah combien j'en ai vu dont l'orgueil a causé la perte! Les armes de Florence étoient cependant respectées à cause des brillantes actions de ses citoyens; au-lieu qu'aujourd'hui leurs descendans, qui composent le consistoire, ne songent qu'à s'engraisser de la substance du peuple. La famille orgueilleuse des Ademar, si ardente à poursuivre ceux qui

tremblent devant elle, et si douce envers ceux qui lui résistent avec fermeté, ou qui la séduisent par des présens, commença pour lors à se faire un nom. Son origine étoit si obscure, qu'Ubertin Donato vit à regret son beau-père s'allier avec elle. Caponsacco étoit déjà venu de Fiésollée, pour s'établir dans le vieux marché. Guida, Guidi et Infangato passoient pour de bons citoyens. De mon temps on entroit dans l'enceinte de la ville, par une porte qui tiroit son nom de la famille de Pera. Hugues de Luxembourg, dont le jour de saint Thomas éternise la mémoire et la gloire, arma chevaliers de simples citoyens; il fit la même grace à Jean de Labela, qui a ajouté un lambel d'or à son écusson. On parloit déjà des Gualterroti et des Importuni. Le quartier de Borgo seroit plus tranquille, sans les Bardi qui sont venus s'y établir. La maison des Amidei, qui a causé les premiers malheurs de votre ville, étoit respectée pour lors, ainsi que celles qui lui étoient alliées. ô Bondelmonte! pourquoi avez-vous suivi des conseils dictés par la jalousie? ils vous ont fait rompre une alliance bien honorabble. Si vous eussiez péri dans la rivière d'Éma, la première fois que ma patrie vous reçut dans son sein, le

plus grand nombre des citoyens qui gémissent aujourd'hui sous le poids de la douleur, montreroient un front tranquille et serein. Mais il étoit juste que cette ville ingrate, qui avoit détruit la statue de Mars, l'ornement de son pont, devînt la victime du dieu de la guerre. C'est avec ceux que je viens de vous nommer et beaucoup d'autres, que j'ai passé ma vie à Florence, dans une constante tranquillité. Ce peuple respectable et juste portoit alors des drapeaux blancs, qui n'avoient jamais été pris par ses ennemis; mais depuis, ils ont été rougis par le sang des citoyens.

DIX-SEPTIÈME CHANT.

Avec le même empressement que Phaéton demanda à sa mère, si ce qu'on lui avoit dit de sa naissance avoit quelque fondement ; je questionnai mon trisaïeul sur ce qui devoit m'arriver. Vous, lui dis-je, pour qui l'Être-suprême n'a rien de caché, et qui voyez en lui tous les évènemens futurs, daignez m'éclaircir sur mon sort. Lorsqu'accompagné de Virgile, j'ai parcouru les Enfers et la montagne du Purgatoire, on m'a fait des prédictions bien affligeantes. Mon ame est préparée à soutenir avec fermeté tous les revers de la fortune. Cependant je desirerois savoir d'avance ce qu'elle me réserve. Quand on voit de loin la flèche qui doit frapper, on peut quelquefois l'éviter. Cacciaguida me répondit, non avec ambiguité, comme faisoient les oracles, avant que l'agneau de Dieu se fût immolé, pour effacer les péchés du monde ; mais en termes clairs et précis : tous les évènemens futurs sont présens à Dieu ; mais il ne résulte pas de-là une nécessité qui les force de s'accomplir. Lorsqu'un navire est en danger, on peut prédire qu'il fera naufrage : ce-

pendant le vent peut se calmer. Comme le son qui part des instrumens frappe votre oreille, de même les évènemens de votre vie frappent mon œil, parce que je les vois en Dieu. Il vous faudra partir de Florence, comme Hippolyte partit d'Athènes, à cause de l'horrible méchanceté de Phèdre sa belle-mère. On trame déjà cette noirceur contre vous, dans cette ville où l'on vendroit Jésus-Christ même. On donnera le tort aux opprimés; mais Dieu rendra justice à l'innocence. Vous quitterez donc votre chère patrie; ce sera votre premier sujet de douleur: vous connoîtrez ensuite combien il est cruel d'être assis à la table d'autrui, et d'errer dans une région étrangère. Ce qui redoublera vos peines, c'est la mauvaise compagnie avec laquelle vous serez obligé de vivre. Ces méchans tourneront leur haine contre vous; mais bientôt ils seront forcés de rougir de leurs injustices. Votre innocence sera reconnue, et, loin de vous blâmer, on vous louera de vous être séparé d'eux. Votre premier asyle sera la maison du grand Lombard, seigneur de la Scala, qui porte dans ses armes une aigle sur une échelle. Il préviendra tous vos besoins, et ne vous laissera pas le temps de

former aucun desir. C'est ce qu'on rencontre bien rarement parmi les mortels. Vous trouverez chez lui Cane son frère, à la naissance duquel la planète de Mars, que j'habite, a singulièrement présidé. Il se distinguera par ses actions héroiques. On ne s'en doute pas encore, à cause de son extrême jeunesse. Mais avant que le pape Gascon trompe l'empereur Henri, il donnera des preuves éclatantes de sa valeur et do son mépris pour les richesses, aussi bien que de sa magnificence et de sa libéralité. Ses ennemis même seront contraints de publier ses louanges. Comptez sur ses bienfaits. Il se plaira à changer les conditions. Il enrichira les pauvres et appauvrira les riches. Renfermez dans votre cœur la prédiction que je vous fais, et qu'elle ne soit connue que de vous. Il me dit ensuite certaines choses que l'on auroit peine à croire; puis il ajouta : voilà, mon fils, l'explication de ce que vous avez entendu dans l'Enfer et dans le Purgatoire. Ce sont-là les pièges qu'on vous tendra dans peu. N'allez pas pour cela haïr vos ennemis. Avant que le cours de votre vie soit fini, ils seront punis de leur perfidie. Cacciaguida se tut, et je lui répondis : mon père, je vois les revers que le sort me destine ; ils

me paroîtroient un jour plus terribles, si je n'en étois point averti. Je vais user de précaution, et faire ensorte que mes vers me préparent une retraite, si j'ai le malheur d'être exilé de Florence; car je craindrois, si je rapportois exactement ce que j'ai vu dans l'Enfer, dans le Purgatoire et dans le Paradis, de déplaire à beaucoup de gens. Cependant, si je ne suis qu'un timide partisan de la vérité, je ternirai ma gloire et flétrirai ma réputation. A ces mots, la lumière de mon trisaïeul devint plus brillante. Il resplendit comme un miroir frappé des rayons du soleil, et me dit: ceux qui sentiront les reproches de leur conscience, vous accuseront sans doute de méchanceté, mais ce motif ne doit pas vous arrêter. Rapportez fidèlement tout ce que vous avez vu, et ne vous embarrassez pas si quelqu'un en sera choqué. La vérité paroît d'abord un peu dure, mais elle devient une nourriture excellente, quand elle est digérée. En blâmant les vices dans vos vers, vous ferez ainsi que le tonnerre, qui frappe sans ménagement les plus hautes montagnes, et vous en serez plus estimé. Vous avez vu dans l'abîme infernal, dans le Purgatoire, et ici, les ames de ceux qui ont fait le plus de bruit dans le monde.

Le lecteur ne seroit point touché de même, si vous ne lui parliez que de gens inconnus et obscurs, qui n'ont laissé d'eux aucune trace sur la terre.

---

geoient sans cesse. Ainsi que les grues forment quelquefois par leur vol, différentes figures dans les airs; de même ces bienheureux décrivoient en tournant ces trois lettres initiales D. J. L. J'entendis le son de leurs voix, et je remarquai que, lorsqu'ils avoient parcouru une de ces lettres, ils s'arrêtoient un moment et gardoient le silence. Divine Calliope, vous seule pouvez immortaliser les poëtes. C'est par vous qu'ils transmettent à la postérité le souvenir des rois et des empires. Daignez m'aider à rendre dignement et en peu de mots ce que je vis alors. Ces trois lettres en indiquoient plusieurs autres, qui formoient la sentence de Salomon : *diligite justitiam legesque ;* aimez la justice et les loix : *qui judicatis terram ;* vous qui jugez la terre. Ces lettres, tracées en or, décoroient le fond d'argent de la planète de Jupiter. Au-dessus de la dernière lettre du second mot, qui est la lettre M, d'autres esprits vinrent se placer en chantant les louanges de Dieu. Comme on voit s'échapper de-dessous le marteau du forgeron des étincelles sans nombre, lorsqu'il frappe le fer enflammé ; de même je vis s'échapper plus de mille lumières qui s'élevoient plus ou moins, selon l'ordre qui leur étoit

donné par l'Être-suprême. Elles se placèrent pour former distinctement la tête et le cou d'une aigle. Le peintre, qui a dessiné cette figure, n'a point eu de modèle. Sa sagesse a ordonné ce tableau. Une autre troupe de bienheureux forma une couronne sur la tête de l'aigle. D'autres achevèrent le corps et les pieds de cet oiseau merveilleux. Charmante planète, que de pierreries vous fîtes briller à mes yeux, pour m'apprendre que la justice réside dans les cieux. Grand Dieu! ne dissiperez-vous jamais les nuages qui l'obscurcissent sur la terre? et n'appesantirez-vous pas votre bras sur ceux qui font une boutique de votre temple, ce temple, dont les murailles ont été cimentées par le sang des martyrs? O milice céleste! vous que j'ai eu le bonheur de contempler, employez vos prières pour faire rentrer dans la bonne voie, ceux que de mauvais exemples en ont égarés. Autrefois c'étoit avec l'épée qu'on faisoit la guerre; aujourd'hui l'on enlève le pain aux citoyens; ce pain que le père des miséricordes ne refuse à personne. Souverains pontifes! vous qui ne vous occupez qu'à signer des bulles pour de l'argent, apprenez que saint Pierre et saint Paul, qui sont morts en cultivant la vigne du Sei-

barrasse depuis long-temps, et dont je n'ai pu trouver la solution sur la terre. Vous seuls pourrez me l'expliquer, puisque, dans ce glorieux séjour, vous vous mirez dans la justice du Très-Haut, où tout vous est dévoilé. Vous connoissez l'ardeur que j'ai d'être instruit, et vous n'ignorez pas combien il y a de temps que je le desire. A ces mots, l'aigle agita sa tête, paroissant aussi satisfait de sa beauté, que l'est un épervier, lorsqu'on lui a ôté son chaperon. Il commença par chanter les louanges de Dieu; puis il me dit: l'Être-suprême, qui a formé l'univers, a donné aux mortels les connoissances qu'il a jugé leur convenir. Il n'a pas jugé à propos de rendre les hommes aussi parfaits que son Verbe. Lucifer, le plus beau de tous les anges, fut précipité du ciel, pour ne s'être pas contenté de la gloire qui lui avoit été départie. Des créatures moins parfaites que lui ne sont pas capables de comprendre l'Être-infini. Leurs lumières, qui ne sont qu'un rayon de la divinité, sont trop bornées pour distinguer leur principe. La justice divine est aussi cachée à leur foible vue, que le fond de la mer l'est au plus habile nautonnier, qui, sur le rivage, peut bien l'appercevoir; mais non, lorsqu'il vogue au milieu des ondes. Les

créatures

créatures seroient totalement aveugles, sans le secours de cet astre, qui ne s'obscurcit jamais. Mais il refuse de les éclairer, dès qu'elles sont dans le péché. Vous voilà, je crois, suffisamment instruit. Vous disiez en vous-même: comment se peut-il qu'un homme né dans les Indes, qui n'est pas baptisé, et qui n'a jamais entendu parler de Jésus-Christ, un homme dont la conduite cependant a toujours été réglée selon la raison humaine, soit puni avec justice? Quel crime est le sien, s'il ne croit pas? et quelle raison y a-t-il de le condamner? Mais qui êtes-vous, pour vous placer sur le tribunal, et pour juger de ce qui est si fort au-dessus de votre portée? Quand même l'écriture sainte ne vous instruiroit pas suffisamment, vous seriez téméraire de vouloir pénétrer dans les jugemens de Dieu. Esprits grossiers, animaux terrestres, ne vous suffit-il pas de savoir que la volonté divine est infaillible et invariable. Apprenez que rien n'est juste, que ce qui part d'elle; que nulle créature ne peut comprendre, et qu'elle seule peut dissiper les ténèbres. Lorsque l'aigle eut proféré ces paroles, il prit son vol, et plana dans les airs, ainsi que la cicogne voltige au-dessus de son nid, après avoir donné la pâture à ses petits,

qui ont sans cesse les yeux attachés sur elle. J'apperçus qu'il battoit des aîles, soutenu par un millier de bienheureux. Il voloit en rond, en chantant au-dessus de ma tête. Puis il me dit : vous n'entendez point ce que je chante. Ne soyez donc pas surpris si les mortels ne peuvent pénétrer dans les secrets de l'Éternel. Tous ceux qui n'ont point cru en Jésus-Christ, ni avant, ni depuis qu'il a été attaché sur la croix, n'ont pu arriver dans ce séjour. Plusieurs qui se donnent pour chrétiens, seront au jugement dernier, plus éloignés de voir Dieu face-à-face, que ceux qui ne l'ont jamais connu ; et, dans la séparation qui sera faite des bons d'avec les méchans, les Éthiopiens ne seront pas si rigoureusement traités que certains prétendus dévots. Quels reproches ne feront pas les Persans à vos rois, à l'ouverture de ce grand livre, qu'ils ont connu et méprisé? Il contient le détail des exploits d'Albert, roi des Romains, et sur-tout la manière dont il pilla le royaume de Bohême. On y voit la ruse dont se servit Philippe-le-Bel, pour payer son armée, en falsifiant la monnoie. On y voit l'orgueil et la folie des rois d'Écosse et d'Angleterre, qui ne purent jamais demeurer en paix, ni se contenir dans les limites que la nature

leur prescrit. On y voit la débauche et la mollesse des rois d'Espagne et de Bohême, qui n'ont jamais connu la vertu. On y voit la vie et les mœurs de ce boîteux, Charles roi de Jérusalem, qui, pour une bonne qualité, eut mille vices. On y voit l'avarice et la bassesse de Frédéric, qui règna dans la Sicile, où Anchise finit ses jours. Toutes les mauvaises qualités des rois sont décrites dans ce livre en abrégé. On y lit la vie des souverains d'Arragon et de Majorque, ainsi que celles des rois de Portugal, de Norvège et d'Esclavonie. C'est ce dernier qui falsifia le coin des sequins de Venise. Hongrois, que vous seriez heureux, si vous saviez une bonne fois secouer le joug de vos tyrans! Navarrois, ne vous servirez-vous jamais du rempart naturel que les Pyrénées vous offrent contre la France? Habitans du royaume de Chypre, au moment où les Turcs vous menacent, aurez-vous encore la foiblesse de prendre les armes, pour suivre hors de votre pays le plus méchant roi du monde? Armez-vous plutôt pour défendre vos foyers,

lui-même, lorsqu'il cessa de parler. Quoique je fusse persuadé qu'il lisoit dans mon cœur, et n'ignoroit pas le doute qui me vint alors dans l'esprit, mon étonnement ne me permit pas de rester dans le silence; je lui demandai pourquoi je voyois avec lui Trajan et Riphée. Il me répondit: votre confiance en moi vous a convaincu de tout ce que je vous ai dit; mais vous ressemblez encore à celui qui sait le nom d'une planète, et ne peut en connoître les vertus, si quelqu'un ne les lui explique. Le royaume des cieux s'obtient par la violence. On remporte la victoire sur le Très-haut, non de la même façon qu'un homme vient à bout d'en soumettre un autre; il est vaincu, parce qu'il veut l'être; et lorsqu'il est vaincu, il triomphe par sa miséricorde. Vous êtes surpris de voir dans le séjour des anges Trajan et Riphée. Apprenez qu'ils n'étoient plus du nombre des Gentils, lorsqu'ils ont quitté leurs corps mortels. Ils étoient Chrétiens; le premier, depuis la mort du Messie, et le second long-temps avant sa venue. Trajan fut tiré de l'Enfer par les prières ardentes du pape Grégoire, qui obtint de Dieu qu'il ressuscitât. Rappellé à la vie, il fut tellement enflammé de l'amour divin, que lorsqu'il mourut pour la seconde fois, il mérita d'entrer dans cet heu-

reux séjour. Riphée n'eut ce bonheur que par l'abondance des graces divines qui coulent d'une source admirable, dont nulle créature ne peut connoître le fonds. Le cœur de Riphée fut juste tant qu'il vécut sur la terre; c'est pour cela que Dieu lui dessilla les yeux sur la rédemption future du genre humain. Il connut la vérité, et se déclara l'ennemi du paganisme. Les trois vertus que vous avez vues dans le Purgatoire près de la roue droite du char de triomphe, lui ont tenu lieu de baptême, plus de mille ans avant qu'il fût institué. O prédestination, que vos racines sont profondes! Les mortels ne sauroient être assez réservés dans leurs jugemens, puisque nous, qui avons le bonheur de voir Dieu face-à-face, nous ne connoissons pas encore tous ses élus. Cette ignorance ne diminue point notre félicité. Nous savons que telle est la volonté de celui qui en est l'auteur; nos desirs doivent se conformer aux siens. C'est ainsi que l'aigle expliqua mon doute. De même que dans un concert les instrumens sont nécessaires pour accompagner les voix et pour flatter agréablement l'oreille; de même Trajan et Riphée qui me parurent comme deux vives étincelles, contribuoient à la divine harmonie, que j'admirois dans cet oiseau céleste.

VINGT-UNIÈME CHANT.

Mes yeux étoient alors fixés sur Béatrix, et je crus remarquer qu'elle étoit plus sérieuse et moins brillante que je l'avois vue. Elle me dit: ne vous en étonnez pas; si je brillois ici dans tout mon éclat, vous seriez réduit en cendres, comme le fut Sémélée, lorsqu'elle voulut voir Jupiter dans sa gloire. Plus je m'élève dans le Paradis, plus ma splendeur augmente, et si je ne modérois ma lumière, vous auriez le même sort qu'un arbre frappé de la foudre. Nous voici arrivés à la septième planète. Elle est maintenant dans le signe du lion, qui lui communique sa chaleur. Examinez-la attentivement, et retenez bien tout ce que vous y verrez. Le plaisir que je ressentois, en contemplant Béatrix, fit place à l'empressement que j'eus de lui obéir. Je me trouvai dans la planète de Saturne, ce roi juste, qui régna dans l'age où le crime étoit inconnu sur la terre. J'apperçus une grande échelle d'or dont la hauteur étoit à perte de vue. Une foule inombrable d'esprits bienheureux descendoit de cette échelle. Leur splendeur étoit si grande que je m'imaginai voir ensemble toutes les pierreries du Pa-

radis. Ainsi que les corneilles, dès que le soleil paroît, cherchent à se réchauffer par la chaleur de ses rayons, les unes volant au loin et quittant l'arbre sur lequel elles ont passé la nuit, d'autres revenant se percher sur cet arbre, d'autres ne faisant que voltiger autour; de même ces esprits se dispersèrent à différentes distances, dès qu'ils furent au pied de l'échelle. Celui d'entr'eux qui se trouva le plus près de moi, devint tout à coup si lumineux, que je me doutai qu'il souhaitoit m'entretenir; mais je craignois que Béatrix ne s'y opposât. Elle s'apperçut de ma timidité, et me rassura par un coup-d'œil. Esprit bienheureux, m'écriai-je alors, vous qui vous tenez enveloppé dans les rayons de votre gloire, apprenez-moi pourquoi dans cette planète, je n'entends point cette douce symphonie qui m'a charmé dans celles que j'ai déjà parcourues? Il me répondit: vous êtes un mortel, votre oreille ne peut pas encore soutenir l'harmonie de nos chants. Je suis descendu de l'échelle d'or pour vous recevoir et vous entretenir. Ce n'est pas que j'aie plus de charité que mes compagnons. Cette vertu nous est commune, et nous avons tous la même splendeur. Mais l'Être-suprême à qui nous obéissons, m'a chargé de cette mis-

dirent de l'échelle, et se rangèrent autour de Pierre Damien. Puis il se mirent tous à crier si haut, qu'ii me fut impossible de distinguer ce qu'ils disoient.

VINGT-DEUXIÈME CHANT.

Saisi d'épouvante, je me tournai vers Béatrix, comme un enfant effrayé se jette entre les bras de sa mère. Elle me rassura par ces paroles: ne savez-vous pas que vous êtes dans le ciel: ignorez-vous que tout ce qui se passe dans ce séjour, suit les ordres de l'Éternel. Vous auriez été bien autrement surpris, si vous aviez compris leurs chants, puisque leurs cris vous ont causé tant d'émotion! Si vous aviez entendu leurs prières, vous sauriez à présent quelle sera la punition que Dieu exercera contre les mauvais prélats, avant que vous ayez quitté la vie. Son épée vengeresse ne porte jamais ses coups, ni trop tôt, ni trop tard. Tournez vos regards vers ces autres esprits bienheureux, vous en verrez plusieurs qui se sont distingués dans le monde. Je lui obéis, et j'apperçus des sphères de feu sans nombre qui se communiquoient réciproquement les rayons de leur gloire. Je les admirois dans le silence, et n'osois ouvrir la bouche, craignant que ma curiosité ne fût déplacée. Le plus grand et le plus brillant d'entr'eux s'avança vers moi et me dit: si

quand Dieu appesantira sa main vengeresse sur ces religieux infidèles à leur règle, leur châtiment paroîtra moins étonnant que lorsqu'il fit remonter le Jourdain vers sa source, et que par son ordre la mer Rouge s'entr'ouvrit pour donner passage au peuple d'Israël. Tels furent les discours de S. Benoît. Dans l'instant il joignit sa compagnie, et tous ensemble ils s'élevèrent comme un tourbillon. Béatrix me fit signe de les suivre, et me donna la force nécessaire pour lui obéir. Rien ne peut égaler la rapidité avec laquelle je m'élevai. Lecteur, vous ne retireriez pas votre main de la flamme, avec autant de promptitude que je fus transporté dans le huitième ciel, séjour délicieux, dont le souvenir me fait souvent pleurer mes péchés. Je me trouvai dans le signe des gémeaux. O signe bienfaisant, que d'heureuses influences vous m'avez prodigué! Le soleil étoit dans votre constellation au moment de ma naissance, et lorsque je respirai pour la première fois l'air de Florence. Mais dans cet heureux instant vous me fûtes bien autrement propice. J'espère que vous ne me refuserez pas votre secours dans le moment terrible du passage que je dois faire un jour de la vie à la mort. Béatrix me dit: vous

voici

voici bien près du séjour de l'Éternel ; votre vue doit être à présent plus nette et plus perçante ; mais avant que vous vous éleviez plus haut, regardez combien la terre est au-dessous de vos pieds. Puis vous vous présenterez avec confiance à cette troupe triomphante qui vient au-devant de vous. Je tournai mes regards sur les sept planètes que j'avois traversées ; et lorsque j'apperçus le globe de la terre, je ne pus m'empêcher de rire de sa petitesse, et je dis en moi-même : la fierté de ses habitans montre bien leur folie ; le plus sage est celui qui ne s'occupe que du ciel. Je vis la lune sans ces taches qui me l'avoient fait croire épaisse en certains endroits, et diaphane dans d'autres. Hipérion, le soleil votre fils, se laissa voir à moi sans peine. Je considerai le cours de Mercure et de Vénus. Je vis la planète de Jupiter placée entre Mars et Saturne, et je remarquai son mouvement. Enfin je connus clairement la grandeur, le cours et la distance des sept planètes ; puis je me retournai du côté de ma protectrice.

comme l'est un voyageur qui rencontre un fossé qu'il ne peut franchir. Si l'on connoissoit la grandeur de mon entreprise, et ma foiblesse, on ne seroit pas étonné de me voir succomber sous le fardeau. Ma barque est trop légère, et je suis un nautonpier trop novice, pour voguer sur une aussi vaste mer. Béatrix me dit : que ne tournez-vous vos regards sur ce jardin délicieux que les rayons de Jésus-Christ décorent de mille fleurs ? Vous y verriez cette rose mystique, à qui nous devons l'incarnation du Verbe ; vous y verriez ces lis dont la douce odeur a frayé la route du salut. Mes yeux, quoique trop foibles pour soutenir l'éclat de ces merveilles, firent pourtant un effort pour les considérer. On se promène délicieusement dans un parterre émaillé de mille fleurs, qui reçoit les rayons adoucis du soleil caché dans un nuage ; telle étoit la douce lumière que Jésus-Christ répandoit sur une troupe innombrable de bienheureux ; mais il ne m'étoit pas possible de regarder d'où partoit cet éclat. Divin Sauveur, vous connoissiez la portée de mes sens trop bornés pour vous contempler. Vous daignâtes vous proportionner à ma foiblesse, et me laisser voir sur vos élus la réflexion de votre gloire. J'ap-

perçus la vierge Marie, que j'invoque soir et matin. Son éclat étoit plus vif que celui des autres saints. Elle les surpassa tous en mérite sur la terre, et les surpasse en splendeur dans le ciel. L'ange Gabriel descendit du firmament et me parut la couronner d'une lumière nouvelle. Sa voix étoit si touchante, que la musique la plus parfaite qu'on entend parmi les hommes, paroîtroit insupportable en comparaison. Il chantoit : je suis enflammé d'amour pour celle qui porta dans son sein le rédempteur du monde ; et je voltige sans cesse autour de la reine des cieux, qui ne peut se séparer de Jésus-Christ. L'empirée s'embellira par sa présence. C'est ainsi que finissoit cette angélique mélodie ; pendant que tous les saints faisoient retentir le nom de Marie. J'étois encore trop éloigné du séjour de l'Éternel, pour le pouvoir bien distinguer ; ainsi je ne pus suivre des yeux la sainte Vierge, lorsqu'elle s'éleva près de son fils. Je vis seulement que tous les bienheureux l'accompagnoient, comme des enfans qui ne peuvent se séparer de leur gouvernante, et lui tendent les bras. Ils chantoient en chœur : louée soit à jamais la reine des cieux ! Il n'est pas possible de décrire la béatitude dont jouissent ces déposi-

pour voler près de vous. Elle lui répondit : ô vous ! la pierre fondamentale de la religion, vous à qui Jésus-Christ a remis les clefs de son église, daignez interroger celui que je vous présente, sur les points essentiels de la foi, qui vous soutint autrefois sur les flots de la mer. Comme rien ne vous est caché, vous savez s'il possède la foi, l'espérance et la charité. Mais apprenez-lui comment la pratique de ces trois vertus peut lui ouvrir le chemin du ciel. Je me préparois à répondre aux demandes de saint Pierre, lorsqu'il me dit ces mots : qu'est-ce que la foi ? Je portai mes regards sur ce saint ; puis je les tournai sur Béatrix, qui me fit un signe, pour me rassurer. Je commençai ainsi : que la grace, qui m'a fait pénétrer dans ces lieux, vienne à mon secours, pour répondre dignement au chef des apôtres. Mon père, j'ai lu dans les écrits de saint Paul votre frère, qui, conjointement avec vous, a mis Rome dans la voie du salut, que la foi est le soutien de l'espérance, et la preuve des choses qu'on ne voit point. Il me paroît que c'est là sa vraie définition. Saint Pierre me dit : vous pensez juste ; mais savez-vous pourquoi saint Paul a posé cette thèse, et les conséquences qu'on en peut tirer ? Je

répartis : les merveilles que je vois dans les cieux sont si cachées aux mortels, qu'ils ne peuvent les connoître que par la foi, sur laquelle ils fondent leur bonheur. C'est de-là qu'il faut partir, pour se convaincre de la vérité. Saint Pierre me répondit : si le monde étoit persuadé, comme vous, du peu de connoissance qu'on acquiert par les études, les sophistes quitteroient leurs livres. Nous avons traité cette matière assez au long dans nos écrits ; mais, dites-moi, êtes-vous suffisamment pourvu de la foi? Elle est, lui dis-je, profondément gravée dans mon cœur. Il ajouta : d'où vous vient ce riche trésor, qui est la base de toutes les vertus? Je répliquai : c'est de la lecture de l'ancien et du nouveau testament. Ce digne ouvrage du saint Esprit, a éclairé mon intelligence. Nulle démonstration ne me paroît aussi convaincante. Saint Pierre reprit : pourquoi croyez-vous que ces livres aient été dictés par le saint Esprit? La preuve incontestable que j'en ai, lui dis-je, est l'accomplissement des prophéties, et les miracles opérés, qui ne peuvent être l'effet ni de la nature ni de l'art. Il me dit : qu'est-ce qui vous assure ces miracles, et comment en sont-ils la preuve? Je répartis : le miracle le

VINGT-SIXIÈME CHANT.

Saint Jean me dit : je m'apperçois que vous ne pouvez soutenir mes rayons ; mais votre vue n'est que troublée, elle n'est point éteinte. Béatrix qui vous a conduit dans cette région céleste, éclaircira vos yeux, ainsi qu'Ananias éclaircit ceux de saint Paul. Je lui dis : j'attends cette grace de ma protectrice, qu'elle éclaire mes yeux ; mes yeux furent les portes qui s'ouvrirent à l'amour que Béatrix m'inspira, et qui brûle encore dans mon cœur. Saint Jean reprit : dites-moi quel est le but de vos desirs. Je répondis : le bonheur dont jouissent les élus est le commencement et la fin de toutes choses, ainsi qu'il est écrit dans l'apocalypse. L'apôtre, après m'avoir délivré de l'inquiétude que me causoit mon éblouissement, continua ainsi : je veux que vous vous expliquiez plus clairement. Pourquoi votre cœur s'est-il dirigé vers Dieu, comme vers son unique but ? Son amour, lui dis-je, y fut gravé par les raisonnemens des philosophes, et par l'autorité des livres saints. J'ai compris que l'Être suprême est si digne d'être aimé, que l'amour qu'on lui porte doit s'augmenter sans cesse ;

cesse ; que tout bien qui se trouve hors de lui, n'est qu'une foible émanation de sa gloire. Dès qu'on connoît cette vérité, on ne peut s'empêcher de le chérir par-dessus toutes choses. La nature entière m'a prouvé son existence. Le Très-Haut lui-même m'en a convaincu, lorsqu'il a dit à Moyse : « je me laisserai voir à vous ». J'en ai été persuadé en lisant votre évangile, où plus clairement que tout autre vous avez expliqué ses attributs. Je vois avec plaisir, me dit saint Jean, que vous aimez Dieu, et que votre amour est fondé sur une autorité conforme à la raison. Mais dites-moi, ne sentez-vous point d'autres motifs qui vous enflamment pour cet Être-suprême ? Je reconnus l'intention de l'apôtre, dont le symbole est une aigle, et je vis bien où il vouloit me conduire. Je lui répondis : tous les motifs qui peuvent conduire à Dieu, ont concouru dans mon cœur pour m'inspirer son amour. La création du monde, mon existence particulière, la mort que Jésus-Christ a soufferte pour me sauver ; toutes ces choses, jointes aux connoissances que j'ai puisées dans la philosophie, m'ont garanti du naufrage, et m'ont conduit au port. J'aime, il est vrai, les créatures qui ornent l'univers, parce qu'elles sont l'ouvrage

je vis tous les bienheureux aussi rouges que les nues le paroissent au coucher ou au lever du soleil. Le visage même de Béatrix rougit, comme celui d'une jeune fille, qui pour la première fois entend parler d'amour. Le changement que je vis dans le ciel, me sembla une éclypse pareille à celle qui arriva à la mort de Jésus Christ. Saint Pierre avec une voix formidable, continua ainsi. L'église de Dieu nourrie par mon sang, par celui de Lin, par celui de Clet, n'a pas été fondée pour acquérir des richesses. C'est pour faire la conquête du Paradis, que Sixte, Calliste, Pie et Urbain ont éprouvé mille tourmens, et souffert le martyre. Notre intention ne fut jamais que nos successeurs prissent parti dans les guerres du monde chrétien. Je n'eusse jamais imaginé que les clefs qui me furent données, seroient un jour peintes sur des étendarts, pour aller combattre des peuples qui ont reçu le baptême; encore moins qu'elles seroient gravées sur les sceaux des faux privilèges et des fausses indulgences accordées à prix d'argent. J'en rougis, et la colère me transporte; je vois des loups travestis en bergers, ravager les sacrés paturages. Je vois des cardinaux de Cahors et de Gascogne s'abreuver de notre sang; ô justice

divine, que n'éclatez-vous? Quels heureux commencemens, et quelle fin funeste! Mais la providence qui se servit autrefois de Scipion pour défendre Rome payenne, la maîtresse du monde, mettra bientôt fin à tous ces crimes. Vous mon fils, qui êtes encore revêtu de votre corps mortel, et qui retournez sur la terre, n'oubliez pas ce que je vous dis ici, et ne le laissez pas ignorer. De même que les floccons de neige remplissent les airs, lorsque le ciel est dans le signe du capricorne ; de même je vis les esprits triomphans qui m'avoient entretenu, s'élever vers l'empirée, et l'orner de leurs lumières. Je les suivis des yeux, tant que ma vue put s'étendre ; mais lorsqu'il ne me fut plus possible de les contempler, Béatrix me dit: regardez où vous êtes. Je m'apperçus que que nous étions arrivés aux trois quarts de la route que nous avions entreprise. Je distinguai au-delà de Cadix le détroit que passa si follement Ulysse. Je vis le rivage sur lequel Europe fut enlevée par Jupiter sous la forme d'un taureau. J'aurois même découvert toute la surface de la terre, si le soleil qui étoit pour lors sous mes pieds, placé dans le signe du bélier, n'avoit intercepté ma vue. Transporté d'amour pour Béatrix, je ne pouvois en détourner mes

regards. Je l'aimois plus que jamais. Tout ce que la nature et l'art unis ensemble peuvent rassembler de charmes pour séduire un cœur, ne peut être comparé aux grâces que je découvris en elle. Mes yeux n'étoient plus à portée d'examiner la constellation des gémeaux. Je fus élevé dans une sphère nouvelle et brillante. Comme le lieu où Béatrix m'avoit transporté, m'étoit inconnu, elle s'apperçut de ma curiosité, et la satisfit ainsi avec un sourire divin : vous voici dans le centre des cieux. C'est autour de ce ciel que tous les autres tournent. Lui seul leur donne le mouvement. L'esprit de Dieu en remplit l'étendue. C'est d'ici que partent l'amour et les graces que répand l'Éternel. L'empirée contient tous les autres cieux. Dieu seul connoît ses bornes; c'est lui qui règle le cours des planètes. C'est de lui que procèdent les temps et les saisons qui se succèdent. O folle cupidité! vous causez le naufrage des mortels, et les plongez dans un abîme dont ils ne peuvent se tirer. Vous étouffez en eux le desir qu'ils ont de faire le bien; vous détruisez les fleurs et les fruits. La bonne foi et l'innocence se trouvent encore parmi les enfans, mais elles disparoissent dès qu'ils ont atteint l'âge de puberté. Tel promettoit dans son jeune âge d'être

raisonnable un jour, qui se livre bientôt à toutes ses passions; tel a été dans son enfance soumis et obéissant à sa mère, qui dans un age plus avancé ne souhaite que son héritage; c'est ainsi que le jour le plus clair se change en ténèbres, dès que le soleil a fini sa course. On ne doit pourtant pas s'étonner si fort que les mortels s'écartent du bon chemin, quand on fait réflexion qu'il n'y a plus personne sur la terre qui les sache gouverner. Mais dans peu le ciel vengeur punira ces désordres. La providence remettra dans la bonne route cette flotte égarée. Les arbres porteront et des fleurs et des fruits.

VINGT-HUITIÈME CHANT.

Après que celle qui faisoit le bonheur de mon ame m'eut ainsi découvert la vérité, et censuré la conduite des mortels, mes yeux furent frappés d'un spectacle nouveau. J'apperçus une vive lumière, dont je ne pus soutenir l'éclat. Elle me parut n'avoir pas plus d'étendue que la plus petite étoile qu'on apperçoit dans le firmament. Autour de cette lumière, et à la même distance qui se trouve entre les vapeurs et le soleil, lorsque le brouillard s'efforce en vain de le cacher, je vis un cercle de feu, qui tournoit si rapidement, que ma vue ne pouvoit le suivre. Il étoit renfermé dans huit autres cercles enflammés. Leur circonférence devenoit plus grande, à mesure qu'ils s'éloignoient de leur centre commun, d'où partoient les rayons qui les faisoient briller. Celui qui étoit le plus près du centre, lançoit la lumière la plus vive. Ma protectrice, voyant que je regardois ce phénomène avec étonnement, me dit: ce point lumineux, que vous appercevez, donne le mouvement à tous les cieux, ainsi qu'à toute la nature. Voyez le cercle qui en est le plus proche, et remarquez qu'il fait son

tour plus rapidement que les autres ; c'est parce qu'il est plus enflammé d'amour. Je lui répondis : je ne puis en comprendre la raison, car j'ai vu sur la terre que, lorsque plusieurs cercles tournent sur un même axe, celui qui est le plus éloigné du centre, est celui qui a le mouvement le plus rapide. Elle répartit : je ne suis point étonnée de votre objection. Tous vos raisonnemens ne pourront jamais expliquer la différence qui se trouve entre ce que vous avez vu et ce que vous voyez. Les choses divines ne peuvent se comparer aux choses terrestres. Si vous voulez être instruit, écoutez-moi, et retenez ce que je vais vous dire. La vertu de Dieu, qui est sans bornes, se communique davantage aux substances les plus propres à la recevoir. Plus elles ont de capacité, plus elles reçoivent de cette vertu. Ce neuvième ciel, qui donne le mouvement à tout l'univers, correspond davantage au cercle qui renferme le plus d'amour et de lumière. De-là vient l'harmonie admirable qui règne entre les neuf cercles et leur mobile. De même que l'air, obscurci par un brouillard épais, devient pur et serein, lorsque Borée, gonflant ses joues, écarte les nuages ; de même mon esprit fut éclairé par le raisonnement de ma charmante

VINGT-NEUVIÈME CHANT.

Alors Béatrix garda le silence, les yeux fixés sur l'Être - suprême. Mais elle ne resta dans cette attitude, qu'autant de temps que les deux enfans de Latone restent en équilibre sur l'horison, lorsqu'ils habitent les signes du bélier et de la balance. Puis elle reprit : je ne vous demande pas ce que vous pensez ; je le vois clairement dans celui à qui tout est présent. Il n'en tire point de gloire ; car elle ne peut augmenter. Lui seul peut dire : je suis. C'est lui dont l'amour a créé l'univers. Avant cette époque, il ne restoit point oisif. Son esprit étoit porté sur les eaux. La forme et la matière furent unies ensemble par sa seule parole, aussi promptement qu'un arc décoche une flèche. Il n'y eut aucun intervalle entre la volonté du créateur et l'existence de la créature. Il donna l'être en même temps aux anges, aux planètes et aux élémens. Il plaça dans le ciel les substances angéliques, les planètes dans le firmament, et les élémens sur la terre. Saint Jérome a écrit un long traité, pour prouver que les anges avoient été créés plusieurs siècles avant le monde. Mais son opinion

est contraire à plusieurs passages de l'écriture sainte. Vous serez convaincu de ce que j'avance, si vous faites réflexion qu'il ne seroit pas naturel que des esprits formés pour donner le mouvement aux cieux, eussent été si long-temps sans exercice. Je vous crois maintenant assez instruit sur ce qui concerne les anges; mais je dois ajouter que quelques-uns d'entr'eux, aussi-tôt après leur création, se révoltèrent contre Dieu, et troublèrent l'univers. Ils furent précipités du ciel. Leur chef étoit Lucifer le superbe, que vous avez vu dans l'abîme infernal, accablé sous le poids du monde. Les autres sont demeurés fidèles à leur créateur, autour duquel ils forment les cercles que vous voyez. La modestie et la reconnoissance sont peintes dans leurs yeux. La grace leur permet la vue de Dieu; et ils en sont dignes par leur inviolable attachement; mais cette grace leur est accordée proportionnellement à leurs mérites et à leur amour. On soutient dans les écoles de Théologie, que la nature des anges est d'entendre, de se souvenir et de vouloir. Il faut encore que je vous instruise sur ce point, obscurci dans le monde par des équivoques. Ces substances, qui ont le bonheur de voir Dieu face-à-face, ne dé-

tourment jamais les yeux de dessus sa majesté divine. Ils ne peuvent donc se souvenir de rien, parce que la mémoire des choses étrangères les distrairoit de leur objet. Les mortels tombent souvent dans l'erreur. Les uns par ignorance, les autres par malice, soutiennent leurs systêmes absurdes. Les derniers sont les plus criminels. On a beau raisonner, ce n'est pas le moyen d'arriver au but. Les philosophes n'ont d'autre ambition que d'étaler leur savoir. On leur passe leur vaine gloire sur d'autres matières; mais non, lorsqu'ils donnent à l'écriture sainte de fausses interprétations. Ils devroient songer à tout le sang qui a été répandu pour établir la doctrine de l'évangile, et devroient s'y soumettre avec humilité. Les savans ne s'occupent que du desir de mettre à la mode leurs nouvelles imaginations; à leur exemple, les prédicateurs, dans leurs sermons, ne rapportent plus les textes sacrés. Les uns disent que, pendant la passion de Jésus-Christ, la lune se plaça entre le soleil et la terre, et couvrit ainsi le monde de tenèbres. D'autres soutiennent que la lumière se cacha naturellement, et que l'éclypse parut en Espagne et aux Indes, comme en Judée. Les bateleurs de Florence ne débitent pas autant de mensonges que

que les prédicateurs débitent de fables dans la chaire de vérité. Qu'arrive-t-il de-là? Les brebis sortent du pâturage aussi maigres qu'elles y sont entrées. Cependant leur ignorance ne leur sera pas pardonnée. Jésus-Christ n'a pas dit à ses apôtres: allez, et prêchez aux nations tout ce qui vous viendra dans la tête; il leur a enseigné la véritable doctrine, qu'ils ont répandue sur la terre. Ils n'avoient d'autres armes que l'évangile. Aujourd'hui les prédicateurs veulent se rendre agréables par leurs gestes et par leurs bons mots. Quand ils ont réussi, ils sont si bouffis d'orgueil, qu'ils ne peuvent plus tenir dans leurs capuchons. Mais si le peuple savoit que, dans le fond de ces capuchons, le diable fait son nid, il n'auroit pas tant de confiance dans les indulgences qu'on lui prêche. On abuse de sa simplicité, et on l'endort par de vaines promesses, pour excroquer son argent. C'est ainsi que les disciples de saint Antoine, plus vils que le pourceau de leur fondateur, s'engraissent aux dépens du peuple crédule; c'est ainsi qu'ils vendent de la fausse monnoie pour de la bonne. Mais cette digression est assez longue. Tournez vos yeux sur les beautés célestes; les anges que vous voyez sont en si grand nombre, qu'il

n'est pas possible de les compter. Lorsque Daniel nous dit qu'il en avoit vu cent millions de millions, il se servit d'un nombre défini, pour en marquer un infini. Les rayons de Dieu qui les éclairent sont mille fois plus innombrables que ces esprits célestes, dont l'amour augmente à proportion que la lumière divine se communique à eux, selon la place qu'ils occupent. Imaginez-vous donc l'immensité de l'Être-suprême, puisqu'il réfléchit sur tant de miroirs différens, sans se diviser et sans cesser d'être immuable.

TRENTIÈME CHANT.

De même qu'au lever de l'aurore les étoiles disparoissent insensiblement ; de même les différens cercles des anges disparurent à mes yeux, et s'approchèrent du centre de la gloire. Ne pouvant plus les considérer, je tournai sur Béatrix mes regards, animés par l'amour dont je brûlois pour elle. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici de ses charmes, n'est rien en comparaison de ceux que je lui trouvai dans ce moment. Dieu seul peut avoir une juste idée de sa beauté. Décrire un sujet aussi élevé, surpasse autant mes forces, qu'un poëme épique surpasse celles d'un poëte médiocre. Si je veux peindre son sourire charmant, je me trouve comme un homme qui auroit entrepris de fixer le soleil. Je l'ai représentée jusqu'ici telle qu'elle étoit le premier jour que je l'ai vue dans le monde ; mais je me sens trop foible pour entreprendre d'achever son portrait. Qu'un peintre plus habile y mette la dernière main. Nous sommes, dit-elle, sortis du neuvième cercle ; nous voici dans le ciel qui renferme la lumière la plus pure ; une lumière pleine d'amour, un amour rempli de

doit être sa splendeur. Malgré l'étendue et la hauteur de ce cercle de lumière, ma vue se porta par-tout; car dans les lieux où Dieu préside, on voit également les objets éloignés, comme ceux qui sont les plus près; les sens y sont plus parfaits que sur la terre. Béatrix me fit avancer jusqu'au milieu de cette rose, toujours fleurie, toujours odoriférante. Puis elle me dit: admirez la majesté de notre séjour. Voyez combien est nombreuse la cour céleste. Remarquez que tous les bienheureux y sont revêtus d'étoles blanches. Ces trônes sont déjà presque tous remplis, et il n'y aura désormais qu'un petit nombre de places à donner. Ce siège surmonté d'une couronne, et sur lequel vos yeux sont fixés, est destiné pour l'empereur Henri VI, qui viendra l'occuper de votre vivant, après qu'il aura fait ses efforts pour rendre le calme à l'Italie. L'aveugle cupidité qui égare votre patrie, la rend aujourd'hui semblable à un enfant qui, tourmenté par la faim, rebute sa nourrice. Un pontife occupera le trône de saint Pierre, et ne s'accordera point avec cet empereur; mais bientôt la justice de Dieu abrégera les jours de ce pape indigne, et le

précipitera dans le même gouffre, où Simon le magicien est puni. Il y prendra la place de Boniface VIII, qui sera plongé dans un abîme plus profond.

TRENTE-UNIÈME CHANT.

Je vis donc, sous la forme d'une rose, l'assemblée de l'église triomphante, épouse de Jésus-Christ. J'y apperçus bientôt une autre milice; c'étoit celle des anges. Ils voltigeoient et chantoient les louanges du Très-Haut. Ainsi qu'un essaim d'abeilles, en sortant de sa ruche, se disperse; les unes vont chercher des fleurs, les autres en rapportent le suc pour former leur miel: de même les anges descendoient sans cesse sur la rose, et la parcouroient de feuille en feuille. Ils lui communiquoient, par le battement de leurs aîles, la paix dont ils jouissoient, et l'ardeur qui les enflammoit. Leur visage brilloit d'un incarnat charmant; leurs aîles étoient d'or, et leurs corps plus blancs que la neige. Cette troupe légère, en passant entre Dieu et les bienheureux, ne privoit pas ces derniers de la lumière divine; elle est si vive, qu'elle pénètre tout l'univers. Rien ne lui peut faire obstacle. Les habitans de ce glorieux séjour étoient les élus de l'ancien et du nouveau testament. Tous leurs regards étoient fixés sur le même objet. O sainte trinité! astre brillant, dont la vue

remplit de joie tous les cœurs ; ayez pitié des mortels agités par la tempête. Si les Barbares sortis du nord furent étonnés à l'aspect de Rome, dont la grandeur et la magnificence surpassoient leur imagination ; je ne le fus pas moins, lorsque je me trouvai transporté de la terre aux cieux, de l'humanité à la divinité, et de Florence agitée par les dissensions, au milieu d'un peuple juste et paisible. De quel ravissement ne fus-je pas saisi ? Mes oreilles ne pouvoient plus rien entendre, ni ma langue proférer une seule parole. De même qu'un pélerin admire dans l'église où il est arrivé, pour accomplir son vœu, les richesses dont elle est décorée, et l'examine avec attention, pour en rendre compte à son retour ; de même je parcourois des yeux les merveilles qui s'offroient à ma vue. Les visages de ces élus pénétrés de l'amour divin, exprimoient le bonheur dont ils jouissoient. La forme du Paradis m'étoit connue en général, mais je n'avois encore arrêté mes regards sur aucun objet en particulier. Je me tournai vers Béatrix, pour lui faire quelques questions. Je croyois la trouver à mes côtés ; mais, au-lieu de Béatrix, je vis un vieillard rayonnant de gloire. Son accueil me parut aussi tendre que celui d'un

père, qui revoit son fils après une longue absence. Où est donc Béatrix, m'écriai-je? Il me répondit: elle m'a envoyé vers vous; elle m'a fait quitter ma place, et m'a prié de vous tenir compagnie. Si vous la voulez voir, regardez dans le troisième cercle: elle est assise dans le trône qui lui est destiné, et qu'elle a si bien mérité. Je levai les yeux sans lui répondre, et je vis Béatrix couronnée des rayons de l'Éternel. Un nautonnier, en pleine mer, n'est pas plus éloigné de la région d'où part le tonnerre, que je l'étois pour lors de mon aimable guide. Mais cet éloignement ne m'empêcha pas de la reconnoître, parce qu'aucune vapeur ne nous séparoit. O mon unique espérance! m'écriai-je, vous qui, pour me sauver, êtes descendue jusqu'aux Enfers, c'est à vous seule que je dois le bonheur de contempler les beautés de ce séjour. Vous m'avez tiré de l'esclavage, et vous m'avez procuré la liberté. Continuez-moi votre protection. C'est par elle que mon ame, lorsqu'elle quittera mon corps mortel, se trouvera suffisamment épurée pour arriver dans les cieux. Telle fut la prière que je lui adressai: elle y répondit par un tendre sourire; puis se tourna vers l'Etre-suprême. Le saint vieillard qui, à

sa recommandation, m'étoit venu joindre, me dit : si vous voulez arriver au sommet de la gloire, parcourez des yeux ce jardin délicieux ; c'est le moyen d'accoutumer votre vue à soutenir les rayons de l'Éternel. La reine des cieux vous en obtiendra la grace ; c'est pour elle que je brûle d'amour. Je m'appelle Bernard ; je suis le plus dévoué de ses serviteurs. Ainsi qu'un étranger, lorsqu'il arrive à Rome, ne peut s'empêcher de s'écrier, lorsqu'il voit le saint suaire : Jésus-Christ, mon Dieu ! est-il bien vrai que ce soit là votre portrait ? Telle fut ma surprise à la vue de Bernard, qui mérita sur la terre, par sa vie contemplative, un bonheur éternel. Il me dit : je vois, mon fils, que Dieu vous comble de ses graces, mais je vous avertis que, si vous tenez toujours les yeux attachés sur la terre, vous ne pourrez connoître notre séjour glorieux. Regardez le sommet de ce cercle : vous y verrez le trône de la vierge Marie, à laquelle tous les cieux sont soumis. Je suivis ses conseils, et j'apperçus dans l'endroit le plus élevé une lumière plus brillante que les autres. Comme l'horison du côté de l'orient est plus éclairé au lever du soleil, que du côté du couchant, parce que le char, que Phaéton sut si

mal conduire, y répand alors ses rayons; de même la place occupée par l'oriflamme des cieux étoit la plus brillante. Une troupe d'anges s'empressoit autour de Marie, et chantoit ses louanges. Ses regards satisfaits inspiroient la gaîté à tous les bienheureux. Quand j'aurois autant d'éloquence que d'imagination, il ne me seroit pas possible de décrire la millième partie de sa gloire. Saint Bernard s'apperçut que j'étois totalement occupé de ce spectacle. Il fixa les yeux sur elle; et, à son exemple, je ne pouvois me lasser de l'admirer.

TRENTE-DEUXIÈME CHANT.

Ce bienheureux, sans que je l'en priasse, continua de m'instruire, et m'adressa ces mots: celle que vous voyez si brillante aux pieds de la sainte Vierge, est la compagne d'Adam. C'est elle qui, par sa désobéissance, causa les malheurs que la mère de Dieu a réparés. Au-dessous, dans les sièges du troisième rang, sont assises Rachel, Béatrix, Sara, Rebecca, Judith et Rhut, bisaïeule de David, ce grand roi qui, reconnoissant son péché, composa le *miserere*. Remarquez qu'ils sont tous placés de degrés en degrés, et forment exactement la figure d'une rose. Depuis le septième gradin jusqu'en bas, les sièges sont remplis par les saintes femmes de l'ancien testament. Leurs enfans sont à leurs pieds. La partie gauche de la rose est remplie de tous les bienheureux qui ont espéré la venue du Messie. La partie droite est peuplée des saints du nouveau testament qui ont vécu depuis la naissance de Jésus-Christ, et qui ont cru en sa parole. Ils sont tous placés au-dessous du trône de la reine des cieux. A côté de la sainte Vierge, est saint Jean-Baptiste, qui passa sa vie dans le désert, souffrit

le martyre, et demeura deux ans dans les Limbes. Au-dessous de lui, vous voyez saint François, saint Benoît et saint Augustin. Tous les autres saints sont placés de cercle en cercle, jusqu'aux dernières feuilles de la rose. Admirez la providence de Dieu, qui a distribué également cette fleur entre les saints de l'ancien et du nouveau testament. Mais apprenez en même temps que ceux que vous voyez assis plus bas ne sont point arrivés à la gloire par leur propre mérite, mais par celui du baptême. Ils ont été justifiés avant de pouvoir faire usage de leur volonté. Vous ne pourrez en douter, si vous regardez les visages de ces enfans, et si vous écoutez le son de leurs voix. Je m'apperçois que vous n'êtes pas assez persuadé des vérités que je vous annonce, quoique vous gardiez le silence. L'explication que je vais vous donner, détruira, je crois, la subtilité de tout raisonnement contraire. Dans ce séjour délicieux, le hasard n'a pas plus d'empire que la tristesse, la soif et la faim. Tout ce que vous y voyez a été réglé par l'Éternel. Il a distribué toutes les places selon sa volonté ; il a établi par-tout une juste proportion ; il a admis ici les innocens, et leur a donné plus ou moins de gloire. Comme il remplit d'amour et de joie

tout cet empire, aucun des habitans n'ose desirer une place plus élevée que celle qui lui est destinée. La raison vous en est inconnue; mais le fait ne peut être incertain pour vous; car, si vous lisez dans l'écriture sainte l'histoire des deux jumeaux Esaü et Jacob, qui se battirent ensemble dans le ventre de leur mère, vous serez convaincu que les faveurs du Très-Haut sont gratuites. Ce n'est donc pas, eu égard à leurs mérites, que ces bienheureux sont placés plus voisins, ou plus éloignés de la majesté divine. Dans les deux premiers âges, pourvu qu'on eût l'innocence, on pouvoit être sauvé par la foi de ses pères. Dans le troisième âge, du temps d'Abraham, la circoncision seule pouvoit leur procurer la gloire. Mais, depuis la venue de Jésus-Christ, elle n'est plus accordée qu'à ceux qui ont reçu le Baptême. Les autres sont plongés dans les Limbes. Fixez à présent vos regards sur le visage de Marie, dont les traits ont beaucoup de ressemblance avec ceux de son fils. Sa lumière seule peut vous mettre en état de contempler ce divin sauveur. J'apperçus, au-dessus de la tête de la sainte Vierge une foule d'anges, qui voltigeoient sans cesse. et montroient la joie dont ils étoient pénétrés. Tout ce que j'avois vu jusqu'alors ne

m'avoit point donné une idée aussi grande et aussi parfaite du bonheur dont on jouit dans ce séjour. L'ange qui s'approcha le plus près de la reine des cieux, étendit ses aîles et chanta : je vous salue, Marie, pleine de grâces. Toute la cour céleste répondit à ce divin cantique avec une gaîté inexprimable. Je me tournai vers saint Bernard, et m'écriai : ô mon père! vous qui avez bien voulu descendre pour moi de votre trône, daignez m'apprendre quel est cet esprit charmant qui regarde avec tant d'amour notre reine, et qui paroît tout en feu? Saint Bernard, que la vue de la sainte Vierge rendoit aussi brillant que l'étoile du matin, me répondit : toutes les grâces, tous les agrémens qui peuvent se trouver dans un ange, sont réunis dans celui-ci. C'est Gabriel ; c'est lui qui porta à la Vierge la palme de l'Éternel, lorsqu'il plut au fils de Dieu de commencer l'ouvrage de notre rédemption. Suivez des yeux les personnages que je vais vous nommer ; et remarquez attentivement les principaux habitans de ce royaume. Les deux premiers, que vous voyez à la droite et à la gauche de Marie, peuvent être regardés comme les racines de cette rose mystique. L'un est Adam, le père des mortels, dont la désobéissance a causé

causé tant de malheurs. L'autre est saint Pierre, cette colonne de l'église, à qui Dieu a confié les clefs du ciel. Le troisième est saint Jean l'Évangéliste, qui, avant de mourir, fut témoin des tourmens que souffrit l'assemblée des fidèles, que le Sauveur avoit fondée par sa passion et par sa mort. Plus loin est ce digne conducteur d'une nation ingrate, volage et rebelle, qui vécut de manne dans le désert. Auprès de saint Pierre, est assise Anne mère de Marie. Elle paroît si occupée d'admirer sa fille, qu'elle ne cesse de la contempler en chantant *hosanna*. Près d'Adam, vous voyez Lucie, qui détermina Béatrix à voler à votre secours, lorsque vous vous égarâtes dans cette vallée, dont vous devez vous souvenir. Mais le temps s'enfuit; il faut le ménager. Arrêtons-nous pour envisager l'Être-suprême. Tâchez de mériter que vos regards soutiennent sa divine splendeur. Au-lieu d'avancer vers cet objet, vous reculeriez infailliblement, si, par l'intercession de la sainte Vierge, vous n'obteniez la grace d'arriver jusqu'à lui. Ainsi écoutez-moi avec attention, et répétez avec moi la prière que je vais adresser à Marie. Il commença ainsi qu'il suit.

doit être sa splendeur. Malgré l'étendue et la hauteur de ce cercle de lumière, ma vue se porta par-tout; car dans les lieux où Dieu préside, on voit également les objets éloignés, comme ceux qui sont les plus près; les sens y sont plus parfaits que sur la terre. Béatrix me fit avancer jusqu'au milieu de cette rose, toujours fleurie, toujours odoriférante. Puis elle me dit: admirez la majesté de notre séjour. Voyez combien est nombreuse la cour céleste. Remarquez que tous les bienheureux y sont revêtus d'étoles blanches. Ces trônes sont déjà presque tous remplis, et il n'y aura désormais qu'un petit nombre de places à donner. Ce siège surmonté d'une couronne, et sur lequel vos yeux sont fixés, est destiné pour l'empereur Henri VI, qui viendra l'occuper de votre vivant, après qu'il aura fait ses efforts pour rendre le calme à l'Italie. L'aveugle cupidité qui égare votre patrie, la rend aujourd'hui semblable à un enfant qui, tourmenté par la faim, rebute sa nourrice. Un pontife occupera le trône de saint Pierre, et ne s'accordera point avec cet empereur; mais bientôt la justice de Dieu abrégera les jours de ce pape indigne, et le

précipitera dans le même gouffre, où Simon le magicien est puni. Il y prendra la place de Boniface VIII, qui sera plongé dans un abîme plus profond.

---

agréable a présenté des objets charmans, dont il ne peut se souvenir à son réveil. Ce que j'ai vu répand encore aujourd'hui dans mon cœur une douceur inexprimable. Mais, ainsi que la neige se fond par les rayons du soleil; ainsi que les oracles de la sybille de Cumes, écrits sur des feuilles légères, s'envoloient autrefois emportés par les vents; de même l'idée de cette vision est échappée de ma mémoire. Divine lumière, dont l'escence est si fort au-dessus de l'intelligence humaine, retracez à mon esprit, du moins en partie, le spectacle qui s'offrit à mes yeux. Donnez à ma langue le pouvoir de le transmettre à la postérité; afin qu'en lisant cet ouvrage, elle puisse avoir une légère idée de votre gloire infinie. Grand Dieu! je croyois que votre éclat brillant auroit éteint ma vue, si je l'avois un moment élevée vers vous; cependant mes yeux eurent l'audace de vous fixer. Vous m'en accordâtes la faveur. J'apperçus dans le centre de vos rayons le lien d'amour qui unit la trinité; ce lien sacré à qui tout l'univers et tous les temps sont présens. Toutes les substances, tous les accidens et toutes les actions s'offrent sans cesse à ses regards. Je vis clairement le nœud indissoluble de cette union; et plus j'en parle, plus mon cœur se remplit

de joie. Quel fut alors mon étonnement! Neptune ne fut pas plus surpris lorsqu'il fut témoin de l'entreprise de Jason. Tous mes sens étoient interdits. Quand on est assez heureux pour contempler de tels prodiges, nul autre objet ne peut en détourner; car on y trouve tous les bonheurs ensemble, et l'on s'apperçoit que tout ce que l'on croyoit parfait est bien défectueux. Mais les paroles me manquent pour décrire les choses mêmes dont je me souviens. Ce n'est pas que cette lumière éternelle me présentât des objets divers; mais c'est que ma vue, quoiqu'elle devint plus forte de moment en moment, ne pouvoit s'y attacher qu'avec beaucoup de difficulté. J'apperçus dans ce centre admirable trois cercles distingués par trois couleurs différentes, et qui cependant n'en formoient qu'un. Telle Iris présente aux yeux des mortels diverses nuances qui ne composent qu'un seul arc. Le premier cercle éclairoit le second; le troisième procédoit de l'un et de l'autre, et paroissoit tout en feu. Que n'ai-je des expressions assez fortes pour rendre ce que j'ai vu! mais il n'est pas possible d'en trouver pour décrire ces merveilles. O splendeur éternelle qui résidez seule en vous-même; qui connoissez le présent, l'ave-

nir et le passé, que vous devez vous complaire, en vous considérant vous-même! Ces trois cercles, renfermés en un seul, réfléchissoient sur moi, et je ne pouvois me lasser de les admirer. Enfin, j'y vis mon image et j'y reconnus mes traits. Je cherchois à comprendre comment ma figure pouvoit y être tracée; mais ce fut inutilement. De même qu'un géomètre s'efforce en vain de connoître la circonférence d'un cercle, quand il n'en connoît pas le centre; de même je m'apperçus que l'intelligence nécessaire me manquoit. Un feu vif et brillant m'éblouit et m'apprit que ce que je desirois savoir étoit au-dessus de ma portée. Je ne pus concevoir de si hautes idées. L'Être-suprême qui régit le cours du soleil et des astres me détourna de mon projet; et comme une roue ne peut tourner que sur son axe, je me conformai à sa volonté.

FIN.

